

Orian Barthélemy

CINQ PIEDS SOUS TERRE

roman

DES LENTILLES ET DU CHOU

Ils vont me tuer. Cette fois, ils vont me tuer. Ils sont deux. Tuez-moi, bordel ! Une balle dans la nuque. Quatre jambes. Une seule balle. Je ne résisterai pas.

La clé fouille. Un plat de lentilles. Je ne vois pas son visage, son corps non plus. Où est l'autre ? Il doit avoir son flingue. Pas même garnies. Elles sentent le savon. Au moins, ils font la vaisselle.

Je m'offre. Une seule balle.

Il me tourne le dos. Il ferme la porte de la geôle. Son comparse n'est pas entré. À moins que... Il s'est fait microscopique. Il s'est glissé dans une lentille pour me sonder. Il m'espionne depuis l'estomac, le foie ou le cerveau. C'est ça, le cerveau ! Non, il se ferait repérer ; un cerveau c'est très attentif. Il doit se cacher dans le foie. J'ai toujours été sensible du foie.

J'arriverai peut-être à le décapiter avec les dents. Mastique consciencieusement, Iñaki ! Si tu le coinces, ça en fera un de moins. Com-

bien sont-ils ? Je n'en suis pas sûr. Je ne suis plus sûr de rien. Ressais-toi ! Ils sont au moins quatre. Oui, j'y suis. Quatre. Ils se relaient. Une équipe de jour et une équipe de nuit.

Les ingénieurs privilégiaient le double *shift*. Soulagement de la machine. Les financiers, le triple tour de vis. Amortir la machine. Les ressources humaines souhaitaient s'en tenir à un seul. Prendre soin de ceux qui sustentent la machine. J'ai choisi le moyen terme. Soulagement et amortissement de la machine. Je sens ses plaintes, ses soupirs. Elle est repartie pour ses infatigables rotations. J'entends le cliquetis monotone de ses dents.

Quelque chose craque dans ma bouche. La tête de l'espion, sans doute. Une pierre. Distract, le cuisinier.

À quoi bon ? Je suis dans une usine. Ils se foutent de moi. Le jour doit s'être levé. À moins qu'ils aient adopté les flux tendus, la coulée continue. Après tout, ce sont eux qui ont le mieux assimilé le capitalisme. L'obsession devient complicité. Le jour doit s'être levé. Ils ne veulent pas attirer l'attention. On ne travaille pas de nuit dans le coin. Mais pourquoi me servent-ils des lentilles maintenant ? Il est sans doute l'heure de manger. Ça explique les grincements de la machine. Combien de temps la parenthèse s'est-elle ouverte ? J'ai dormi. Combien d'heures ? Je t'avais dit de compter, Iñaki. La machine. On ne peut se fier aux machines. Elles dépendent des hommes. Les lents à droite, les rapides à gauche. Un peu d'ordre dans ce putain de pays ! Plus personne ne respecte autrui.

La bouffe, ça oui ! Régularité. Deux fois par jour. Hier, pour autant que ce fût hier, ils m'ont servi du chou et des lentilles. Avant-hier, des lentilles et du chou. Régularité. Combien de kilos de lentilles ai-

je ingurgités ? Cent vingt-trois jours, si je ne me trompe. Comment me tromperais-je ? Deux cents quarante-six repas. Attention, certains jours, ils négligent l'essentiel. Souvenir d'un compagnon tombé au champ d'honneur.

Des envahisseurs, un martyr. Une victime de l'impérialisme étranger. Ils ne passeront pas ! Ils passeront sur vos cadavres, avec leurs chars d'assaut. Ils vous écraseront de leur inflexible logique. Mon peuple. Des chiens sans maître.

Ces lentilles puent la mort. Combien en a-t-il refroidis ? Non, les cuisiniers ne tirent pas. Ce sont de simples intendants. Il a dû cacher l'espion.

De l'ordre. Mettre de l'ordre dans mes idées. Marche, Iñaki, marche un peu ! Physique élémentaire. Ne pas perdre la raison. Quelle raison ? Quelle raison justifie la désolation ? En avant la raison ! Un deux trois, un petit pas en avant, María, un deux trois, un petit pas en arrière.

Un, deux, trois virgule quatre-vingt-six mètres de long. Je les ai comptés. Pouce par pouce. Six cents quinze kilomètres. Garder la cadence. Cinq kilomètres par jour. Mille deux cent cinquante longueurs. Je laisse les centimètres pour la banque. Sept cent soixante mille foulées. Un aller-retour Bilbao-Vitoria en passant par Saint-Sébastien. Une belle trotte. Le salut de l'esprit.

Se promener sur les collines. À vos côtés. Sentir la morsure du vent sur les tempes, la joyeuse étincelle d'une eau sans entrave.

« Tu viens avec nous Olga ? Je veux dire, avec Bakun. Le chien a besoin d'exercice ».

Le soleil se fraie un chemin entre deux nuages cotonneux. Tu es fourbue. Tes jambes te pèsent mais tu es heureuse. Tu chantes les horizons qu'ouvre cette terre généreuse. Je m'agenouille. Une plante que je n'avais jamais vue. Nous nous asseyons sur deux roches douces. Cette terre est la nôtre, celle de nos ancêtres. Elle a vu passer des centaines de générations et sa beauté demeure intacte. L'humidité suinte de ses pores. La rivière chantonne ses vers ingénus, cajole les piliers du pont centenaire et disparaît au détour d'un saule. Tu poses la tête sur mon épaule. Un oiseau trace une esquisse à la cime d'un chêne. Il est temps de rentrer.

Demain, nous irons à la plage. La baie reflétera le bleu de ton âme. Tu te prélasseras dans le sable. Tu ne m'accompagneras pas jusqu'à la plateforme. Je veillerai sur chacun de tes pas. Je calmerai les vagues. J'effacerai le vent. J'embrasserai ton nombril. Je te sécherai avec la serviette en coton. Nous nous promènerons dans les rues, choyés par les façades indulgentes. Nous achèterons une glace à l'Italien, moustache frisée, yeux plissés, paroles débridées. Naples lui manque. Ses blagues te feront rire, tout comme sa préciosité et son insouciance. Nous marcherons sous le regard méfiant de ceux qui ne nous connaissent pas. Quel couple ! Un vieux chnoque et une pouliche indomptée. Son père, peut-être ? Nous marcherons sans nous occuper d'eux. Nous marcherons toute l'après-midi. Je ne compterai ni les dalles, ni les carrefours, ni les feux. Tu ne t'effraieras pas lorsque nous croiserons le gardien de la rébellion, avec sa matraque en caoutchouc et son mépris. Qui croit-il impressionner ? Nous poursuivrons notre chemin sans même le regarder. Nous marcherons jusqu'à nous enivrer d'asphalte et de briques. Je n'égrènerai pas le temps. Je tairai mon inquiétude.

Ils m'ont à nouveau menacé. Je ne t'ai rien dit pour ne pas t'an-goïsser. Ne compte pas sur moi, je ne céderai pas.

Je ne compte plus. Le mur silencieux avale la ligne verte, grise, bleue, rouge, selon le moment. Il avale ma substance. À quoi sert le silence ? Le magicien s'élève lentement, sans ciller. Il atteint l'équi-libre. La baleine se love dans les profondeurs. Elle ne veut rien savoir. Elle refuse d'entendre nos doléances, de partager notre souffrance. Elle attend le plongeur pour percer le secret de sa survie. Entre-temps, elle danse et se moque de notre comédie. Elle ne viendra pas me libérer.

Je ne veux plus marcher. Je ne peux plus. J'entends les vers ronger la voûte. Cathédrale dérisoire. Un mètre quatre-vingt. Ils l'ont fait exprès. Ils avaient pris mes mesures. Ils m'obligent à courber l'échine, m'empêchent de me tenir droit. Ils savent tout de moi, même pour les trous dans mes chaussettes marron que je ne porte jamais parce que je déteste le marron. Ils ont des espions partout. Des yeux rouges, verts et blancs. Les couleurs ne leur appartiennent pas. Les couleurs n'appartiennent à personne.

Les vers progressent lentement, persévérants et appliqués. Une nuit, quelle nuit ? Nul jour ici, il n'y a que des nuits, l'obscurité. Une nuit, alors que je rêverai... Quel rêve ? Je ne projette que des cauche-mars. Une nuit, ils accompliront leur mission. Ils me tomberont sur le crâne. Ils y plongeront leurs griffes et dévoreront la matière grise. Grise, si grise.

Les couleurs sont à tout le monde. Les couleurs sont à Dieu. Je n'ai jamais cru en Dieu.

Ils me sortiront par les orbites, le nez, la bouche. Ils me déchireront les tympanes. Ils s'écouleront par les oreilles, le long du cou.

Ils les ont conçus pour que je perde la tête. Mais ils se trompent. J'ai plus de ressources qu'ils le pensent.

Commencer par la tête, toujours par la tête, même lorsqu'il s'agit du corps, surtout lorsqu'il s'agit du corps. Mon meilleur allié, mon seul allié contre leurs assauts. Ils frappent à l'âme. Le corps répond. Le corps a ses lois, ses armes, ses raisons. La tête doit les entendre. La tête dirige. La tête se rend.

Commencer par la tête, toujours par la tête. De haut en bas. La faire tourner autour de l'axe formé par le tronc et le cou, lentement. Clac, clac, clac. Les vertèbres regimbent. Trop raide le cou. Trop rigide la transmission entre le commandement et les troupes. Le pont se rebiffe. Retrouver de la souplesse et de la fluidité. Les fluides, le fluide vital. L'air. Il me manque tellement. Le peu qu'ils m'en ont laissé est lourd et vicié. Je n'ai pas d'autre choix. Respirer, profondément. Extraire chaque molécule réparatrice.

Maintenant les mains. Les étendre et les serrer, avec vigueur. Déployer les doigts. Raviver la circulation. Toutes les fibres s'activent, s'étirent, s'arc-boutent. La chaleur remonte le long des bras, puis se fracasse contre les épaules.

Les épaules. Un nœud. La tanière des crispations quotidiennes. Un barrage infranchissable. Faire sauter le verrou. Les mouvements du nageur. Je dois m'agenouiller. Ils l'ont fait exprès. Mais ils me sous-estiment. L'intelligence du corps. S'adapter aux circonstances, même dans l'adversité, surtout dans l'adversité. Vers l'avant, vers l'arrière,

un bras, puis l'autre, puis les deux. Clac, clac, clac. Les mêmes velléités arthritiques auxquelles s'ajoute un désagréable échauffement des muscles. Vingt moulinets de plus, et les muscles s'embrasent. Ils crient vengeance. Offense de la négligence. La tête a pris le dessus. La tête s'est arrogé le monopole en oubliant que son bien-être, sa survie, dépend de ceux qu'elle veut soumettre.

Assouplir mais raffermir. La force. Il me faut de la force. La force d'un bras qui ne tremble ni n'hésite. Face contre terre. Relever le menton, fier et décidé. Pousser, retenir, amortir, pousser tout le corps, l'arracher à l'appel pesant de la terre, amortir, retenir. Pousser. Le libérer de l'attraction. Encore et encore. Les biceps frémissent, mordent, hurlent, puis demandent grâce. À peine quinze pompes. Le cœur dans la bouche, prêt à se déverser sur le sol ingrat de ma cellule. J'aurais dû vous écouter. Quelques efforts et de la discipline au lieu de ce laisser-aller et cette complaisance. À quoi bon ? Il sera toujours temps. Le temps est venu. Le temps est aujourd'hui mon seul bien. J'ai le temps. Je n'ai que le temps, mes pensées, et le contrôle, mais pas vraiment la maîtrise, de mon corps.

La force. La forteresse. Le centre de gravité de notre univers. Le centre de notre gravité. Le nombril et sa garde rapprochée. La relique de notre appartenance et sa cuirasse. Face contre terre, en appui sur les coudes et la pointe des pieds. Le corps aligné sur une corde tendue. Tenir. Tenir le plus longtemps possible. Résister à tout prix à la tentation du confort et du repos. Continuer de lutter sans relâche, ni compromis. C'est le prix de la survie. Soixante-huit, soixante-neuf, soixante-dix. Dix secondes de plus qu'hier. Mon corps retrouve ses marques.

Repousser les limites. Descendre vers les racines. Le trait d'union avec la terre. Nous sommes des plantigrades. Nous reposons sur nos pieds. Je n'arrive plus à les toucher. Se laisser aller vers le bas, doucement, obstinément. La gravité fera le reste. Non, ça ne suffit pas. Le dos renâcle, grince, piaffe. Assis, si souvent assis. Le creux des genoux passé au broyeur. Insister. Laisser les doigts gagner du terrain sur les tibias, sur les chevilles. Se rapprocher du sol. Et relâcher avant qu'il soit trop tard.

Revenir à la force, aux fondations, à l'assise. Le dos au mur. Le dos contre le mur. Je suis une chaise. Mes jambes sont les pieds et le siège. Personne d'autre que moi pour s'y asseoir et pourtant toutes les peines du monde à tenir la posture. La douleur de supporter son propre poids. Elle devient bientôt intolérable. Les cuisses hennissent. Elles désarçonnent le cavalier. Effondrement sans gloire. Je n'en peux plus. J'ai fait mieux qu'hier. Je crois. Je ne sais plus. La poitrine en feu, le cœur en débandade. Boum, boum, boum, un, deux, trois, un, deux, trois, sans rythme ni tempo. Il prend la clé des champs.

Un, deux, trois, un, deux, trois. Ta nervosité était palpable. Tu étais venue avec ton homme, un intellectuel, sérieux, droit comme un i, austère et appliqué. Tu t'emmerdais avec lui. « Changement de partenaire », avait-on crié. Il te laissait enfin échapper à son étreinte désespérée. Il s'est retrouvé avec la moche grassouillette qui n'aurait jamais dû mettre de jupe. Tu transpirais. J'étais venu seul. J'ai bu d'un trait l'absinthe de tes yeux.

« Prendre des cours de salsa ? À ton âge ? Laisse-moi rire, Iñaki. Et de tango ? Vas-y, amuse-toi. Tu me raconteras ».

Un deux trois un deux trois. Ce n'était pas si difficile. Les hanches, tu oublies les hanches. Pas d'importance. Nous avons conversé un moment. Il se méfiait. Les gamins voient des ennemis dans un sourire. Ils ont raison. Tout est imposture, envie d'aventure. Il a arraché ses racines pour voir si le sol brillait. Il ne dansait pas dans ses yeux. Pure imposture. Décalage entre les lèvres et les gestes. « On se voit demain ? ». Bien sûr, ma belle. Changement de partenaire.

Un deux trois un deux trois. Rotations compulsives. Pourquoi diable ont-ils choisi une machine si bruyante ? Ça doit être un vieux modèle. Ils veulent qu'elle m'use. Ils se fourvoient. J'ai des alliés. Ils me sous-estiment.

CHIEN DE FUSIL

Les premières notes de la *Symphonie Concertante* me rendent à la conscience de ta présence. Tu entrouvres paresseusement les paupières. Je plonge une main dans ton écheveau doré. L'autre musarde sur le refuge de notre enfant.

- Quelle heure est-il ?
- Huit heures.

Je ne me lève plus aux aurores. J'ai des choses plus importantes à faire.

- Tu ne vas pas à l'usine ?
- Je ne suis pas pressé. J'ai un agenda très peu chargé. À peine un déjeuner d'affaires.
- Où vas-tu ?
- Reste tranquille, je reviens tout de suite.

Je coupe quatre oranges en deux. Le pain grésille dans le toasteur de Mondragón. Une généreuse couche de beurre et de confiture de framboise. J'ai abandonné le café et les œufs. Le plomb n'est pas ce

qui convient le mieux au foie. Tu m'as convaincu. Je me sens beaucoup mieux, plus frais, plus vigoureux.

Tu t'es redressée, le dos calé par un savant montage de coussins. J'ouvre les rideaux. Un jour merveilleux se dessine. Tu t'étires, souris, dévore les toasts des yeux, me flattes la nuque. « J'aime les hommes attentionnés ».

Rondeur. Les toutes premières rondeurs se dessinent. Oh, c'est à peine perceptible. Tes épaules. Tes seins. Ton ventre. Un début de dune, une vaguelette sur une mer étale par vent doux. Julén y nage, ravi par tant de délices. Il sera joyeux et serein. Il sera fort et aura du caractère. « Dépêche-toi, Iñaki ! Tu ne vas pas passer la journée à admirer mon ventre. »

Et pourquoi pas ? Que pourrait-il y avoir de plus important que contempler la vie ? La perspective d'un contrat avec des fabricants d'ordinateurs personnels ? Une ligne de plus dans un carnet de commandes. Mikel Zabalata et Txetxu Iturmendi, de la société HardRare. Emballer la coqueluche en devenir des *laptops* ultra fins, ultra légers, ultra performants, ultra concurrentiels. Un lunch au Basakatu. Une négociation propre sur soi, tu dis cent en entrée, je dis soixante en disséquant mon turbot, tu dis quatre-vingt-dix en tranchant un nerf récalcitrant – le Basakatu n'est plus ce qu'il était – je dis soixante-dix en crevant la carapace caramélisée de mon péché mignon, le café nous fige à quatre-vingt-trois, parce qu'il faut laisser au perdant la faiblesse de croire qu'il a gagné, le presse-café scelle définitivement l'accord, jusqu'au prochain épisode, mais alors c'est moi qui invite, non, je vous en prie, n'en faites rien, si, si j'insiste. Qui régale régule.

Admirer ton ventre, toute la journée. Si ce n'était la gêne que mon extase finirait par susciter...

S'arracher au bonheur. Ajuster le nœud d'une cravate bleue et or sur fond d'azur discret. S'assurer de l'aménité du sourire, de la fermeté du regard, de la respectabilité des rides.

- Oh là là, la grande classe ! Elle porte quoi comme parfum ton affaire, au juste ?
- Ma louve ! Tu m'excites quand tu montres les crocs.
- Allez, sauve-toi avant que je ne t'étripe !

Défendre les dernières gouttes de ta salive fruitée – je l'ai adulée dès le premier contact – contre les assauts âcres des hydrocarbures mal ventilés – il faut que j'en touche un mot à Txiki. La porte du garage grince – il faut que j'en touche un mot à Txiki. L'interrupteur réfractaire – il faut que j'en touche... « Là, doucement, pas de faux mouvement, ni de cri ! Tu voudrais pas qu'il arrive une bricole à ta femme et à ton môme, pas vrai ? ». Une bouche ronde et froide s'est posée dans le creux de ma nuque. Une autre se dresse, impérieuse, au bout d'un poing ganté, au bout d'un bras tendu à l'horizontale, au bout d'une cagoule qui laisse à peine filtrer un regard menaçant et déterminé. « Nous avons besoin de ta caisse. Tu viens avec nous, juste le temps qu'y faut, dès fois que tu voudrais appeler les poulets. Fais exactement ce qu'on te dit et tout se passera bien ». Olga ! Julén ! Ne pas bouger, ne rien faire qui puisse les mettre en danger. Obéir sans condition. Gagner du temps. « Donne-nous les clés de ta tire ! Pour sûr, une belle tire, c'est pour ça qu'on t'a choisi, t'as du pot. T'inquiète, tout ira bien si t'es sage ». Les deux canons, vigiles intraitables, soulignent le propos des intrus. Il n'y a qu'une seule issue. Un bâillon, un bandeau sur les yeux, des entraves aux poignets et aux

chevilles. Le coffre s'ouvre. « L'avantage des grosses bagnoles, c'est qu'y a toute la place pour les bagages. Tu vas pas regretter ton achat ». « Mollo, gaffe à la tête ! Ce serait con de te blesser ». Ils m'assoient sur le rebord du coffre puis me font basculer. En chien de fusil. « Tu vas sentir une petite piquouze dans le bras mais rien de bien méchant pour un dur comme toi. Ça va te décontracter un max. Faudrait tout de même pas que tu nous fasses une crise de panique pendant le voyage ».

Le moteur rugit. Trop violent. Jamais je ne le traiterais de la sorte. Olga va se douter de quelque chose. J'espère qu'elle s'est rendormie. Les tours diminuent. Le jockey prend la mesure de sa monture. Le moteur ronronne doucement. La douleur au bras s'estompe. Ils n'y sont pas allés de main morte. La porte du garage s'ébroue. Les pneumatiques glissent sur les dalles, foulent le gravier de l'allée, franchissent la grille métallique pour déboucher sur la chaussée. Je respire. Olga ne s'est rendu compte de rien. Je respire mal. J'étouffe sous mon bâillon. Mes narines ne suffisent pas à laisser passer tout l'air que mon corps réclame. Le sang me cogne furieusement les tempes. Nous nous arrêtons, pour aussitôt bifurquer sur la gauche : le stop de San Roke. Nouvel arrêt. Le deuxième stop de San Roke. Nouveau virage à gauche. Nous prenons de la vitesse. Les méandres de Lazkano, j'en suis sûr. Nous allons déboucher sur Lugaritz. Mes muscles se détendent. Ce n'est pas pour me déplaire. J'y suis. Nous allons nous éclipser par Tolosa. À moins que... et s'ils avaient pris à droite... Mes membres s'engourdissent... Oui... maintenant que j'y pense. Ils ont pu tourner sur Pio Baroja... Dans ce cas... c'est du pareil au même, on tombera toujours sur Tolosa. Bizarre tout de même... ma tête s'alourdit... trop sinueux pour être Tolosa, nous

n'avons peut-être jamais quitté Lugaritz... Donc, ça... voudrait dire... que... je m'enfonce irrémédiablement... nous nous...

Nous roulons toujours, mais plus dans le même véhicule. Le coffre est plus petit, le tapis de sol plus rugueux, les amortisseurs plus lâches. Le moteur râle au lieu de ronronner. Combien de temps me suis-je endormi ? Où sommes-nous ? Il est maintenant clair qu'ils m'ont menti. Ce n'est pas ma Saab qu'ils lorgnaient. Ils ont dû l'abandonner quelque part et profiter de mon sommeil forcé pour me transférer, à l'abri des regards, dans une voiture moins reconnaissable.

J'ai la bouche pâteuse et envie de vomir. Effets secondaires de ce qu'ils m'ont injecté ? Ah, ils avaient bien préparé leur coup ! Ils savaient que mon alarme antivol ne couvrait – à quoi bon ? – pas le garage. Quel meilleur endroit pour me prendre en otage ? Ils savaient qu'un homme résolu pouvait aisément se frayer un passage dans la barrière végétale hissée au fond du jardin et longer les haies, à l'insu de tous, jusqu'à la porte extérieure du garage dont la serrure est assurément un jeu d'enfants pour des professionnels. Ça sent le coup préparé avec minutie. Des spécialistes de l'enlèvement... Iñaki, cesse de nier l'évidence ! Tu lis la chronique d'un rapt annoncé. Ils t'avaient pourtant prévenu.

Un geignement de freins interrompt mes conjectures. La voiture s'immobilise, redémarre doucement, une manœuvre d'approche ou d'arrimage, s'arrête, définitivement. Le moteur se tait. « Allez, on sort de là ! ». Quatre mains m'empoignent et me rendent à une verticalité

chancelante et nauséuse. On me désentrave les chevilles. Deux hommes m'encadrent pour me guider et m'empêcher de m'étaler. À en juger par l'écho de nos pas sur le sol – dalles ou béton – l'odeur de renfermé, la densité poussiéreuse et l'intensité lumineuse, nous nous trouvons dans un hangar.

J'entends le crissement d'une porte, le crissement d'un objet pesant que l'on déplace, le crissement de mes dents. On me fait descendre un escalier. Une vague d'humidité me prend d'assaut. Une porte se ferme. On m'assoit sur une chaise. La même porte s'ouvre. Elle se referme. Ils m'abandonnent. Combien de temps ? Un quart d'heure ? Une demi-heure ? Impossible à évaluer.

J'entends la lente et obsessive lamentation d'une machine. Je suis probablement dans une usine. La porte s'ouvre. Un homme approche. Il sent la sueur aigre. Il me soulage de ma montre, m'enlève le bâillon et le bandeau. Les yeux me brûlent.

Voilà mon point de chute. Il fait moins de deux mètres de haut et pas même dix mètres carrés. Un matelas ridicule à même le sol, une petite table et son unique chaise, deux seaux, une ampoule suspendue, un cube insalubre et sur l'un des murs, en brique, une affiche usée, une reproduction du Guernica de Picasso : une profession de foi sans concession, l'Histoire nous scrute, soyons à sa hauteur, peuple basque, sèche tes larmes, lève la tête, bats-toi pour ton honneur et lave l'affront ! Ils n'omettent aucun détail. J'ai envie de gerber.

Le cagoulé s'en va sans rien dire. J'ai toujours les mains liées derrière le dos. Olga ne doit pas encore être au courant. Elle m'attend en fin d'après-midi. À l'usine non plus. Pourquoi devraient-ils s'inquiéter ?

Deux cagoulés entrent. Je ne verrai plus le moindre visage jusqu'à ce que je sorte de ce trou. L'un des deux hommes s'accroupit à mes côtés, un journal du jour à la main. « Tu vas faire la une de tous les quotidiens du pays. Et en plus tu feras la publicité d'*Egin*. Ce sera ta première contribution à la cause ». L'autre *etarra*, je n'ai plus le moindre doute quant à leur filiation, empoigne un appareil photo. Le flash me laisse groggy pendant quelques secondes. « Sois sage ! ». Ils sortent.

Le plus grand des deux revient quelques instants plus tard. Il me libère les mains. « Tu pisses et tu chies dans ce seau. Tu recouvres le tout avec la sciure qui est dans ce sac et tu refermes le couvercle si tu veux pas mourir intoxiqué. Pour te laver, c'est l'autre seau et la baignoire qui est sur la table. Tu vides l'eau sale dans le siphon ». Il me donne du savon, un gant de toilette, une serviette, un rouleau de papier-chiotte recyclé et s'en va.

La douleur me martèle le crâne. Bientôt Olga l'apprendra. J'espère qu'elle ne sera pas seule pour encaisser le coup. Oui, je crois qu'Isabel lui rend visite cet après-midi. Ou alors sa mère. C'est une femme sensée, capable d'un sang-froid hors du commun. Elle saura apaiser sa fille. J'espère qu'il n'arrivera rien à notre bébé. Je connais des femmes qui ont fait une fausse couche pour moins que ça.

Pas Olga. Elle est forte. Elle est pétrie de courage. Elle est convaincue que les choses finissent toujours par s'arranger. Elle saura faire face.

Iker supportera moins bien le choc. Il est fragile psychologiquement. Patrizia pleurera et trouvera le réconfort nécessaire dans les bras de son poète maudit. Au moins, mes parents sont-ils déjà partis en paix.

Quant à Isabel, ma pauvre sœur, elle ne s'en rendra même pas compte. Cette saloperie d'Alzheimer aura au moins servi à quelque chose.

Je me lève. Je palpe les murs à la recherche d'une possible lézarde. Ils sont solides. Je tente de défoncer la porte à coups d'épaule. Un garde-chiourme entre. « T'as besoin de quelque chose ? ». Je me rassieds sur la chaise. Combien peuvent-ils demander pour moi ? Cent millions ? Deux cents ? Ils devront vendre des actifs. Qui assumera cette responsabilité ? Je ne vois personne au comité de direction capable de prendre une telle décision. Peut-être ai-je été trop autocratique ?

Qui sait s'ils veulent de l'argent ? Ils ont peut-être l'intention d'exiger un échange de prisonniers : l'homme d'affaires contre un prisonnier politique. Si c'est le cas, mes chances de sortir indemne de ce trou sont minces. Le gouvernement ne cédera pas. Nous autres les citoyens sans charge politique devons comprendre les raisons de l'État même si nous ne les partageons pas. C'est un tribut à la guerre. Personne ne peut prétendre à l'immunité totale.

Le plus grand des ravisseurs fait son entrée avec une assiette fumante. Ça sent les lentilles. Il dépose l'assiette sur la table.

- Ah, avant que j'oublie, ta brosse à dents, un tube de dentifrice et un gobelet. Tu utilises ce bidon, c'est ta réserve d'eau potable.
Et évite de bouffer le dentifrice, ça te foutrait l'estomac en l'air.

- S'il vous plaît, dites-moi pourquoi je suis ici. Qu'attendez-vous de moi ?
- Chaque chose en son temps, répond le maton avant de fermer la porte.

Ils ne parleront pas. Ils ne diront rien. Ça doit faire partie du jeu. En fin de compte, ils sont en guerre, non ? Eh bien moi aussi je suis en guerre. Ils veulent m'affaiblir, me faire plier, me faire perdre la tête, m'obliger à implorer leur pardon. Ils se fourvoient. Je ne suis pas de ceux qui se rendent sans combattre. Je continuerai de vivre comme si de rien n'était. C'est la meilleure alternative. Mon horizon physique s'est réduit à ce sarcophage mais je suis beaucoup plus grand que ça. Je continuerai de vivre.

Prendre la cadence. Comblé les carences. Les lentilles remontent au créneau. Je n'ai pas très faim. On mange quand il n'y a plus d'autre solution mais moi je pense m'échapper d'ici au plus vite. Manger c'est reconnaître que j'en ai pour un bout de temps dans cette tombe. Le reconnaître c'est perdre la première bataille. Je vais un peu marcher pour trouver une solution. Trois mètres quatre-vingt-six centimètres. Quatre foulées.

Je devrai manger ces lentilles même si je refuse ma nouvelle condition. Il faut écouter le corps.

Quelle heure peut-il être ? Aux alentours de trois heures. Les repas scanderont les jours. Ils ne m'ont pas laissé de quoi écrire. Comment garder une trace du temps qui passe ? Il vaudrait peut-être mieux que je ne le fasse pas. J'ai déjà dédaigné le stratagème. Pendant mon service militaire. À l'époque, j'étais conscient du danger que je courais : compter les jours aurait rendu l'attente insupportable. Certes, mais je connaissais alors l'échéance de mon calvaire. Aujourd'hui, je ne sais rien. Il est préférable que je balise mon univers.

Nous sommes le treize. Chance ou malchance. Ça ne m'avance pas à grand-chose. Nous devons être en Espagne, quelque part au Pays Basque. Je suis dans une cellule d'environ dix mètres carrés. Je suis enfermé et sans la moindre perspective de m'échapper à moins d'être capable de prendre le dessus sur mes factionnaires à l'aide d'une fourchette en plastique et d'une chaise. Ma cage se trouve sous un objet extrêmement lourd, une machine de dimensions respectables, dans une usine, vraisemblablement. Je n'ai personne à qui parler. Je ne sais pas pourquoi on m'a enlevé mais je suis sûr qu'on ne me relâchera qu'en échange de quelque chose ou de quelqu'un. Autrement dit, je suis dans la merde la plus noire.

CLAIR-OBSCUR

Là, derrière la porte, dans le couloir qui conduisait du salon aux chambres, elle se cachait, voleuse d'enfants, inspectrice de la Phalange, monstre aux crocs acérés, la lueur du malin dans les yeux. Je le savais. J'avancais à l'aveuglette, effrayé, le souffle court, prêt au sursaut, malgré la répétition. Elle hurlait, démon de pacotille. Un coup sec et court dans le silence de la peur. Elle profitait de son âge, elle n'était pas ma sœur aînée pour rien, de son initiation au secret des adultes ; elle n'avait plus besoin de laisser la lumière pour s'endormir.

Ils la coupent quand ça leur chante. Ils décident du rythme, souverains absolus. Ils allument. Ils éteignent. Ils allument. Ils éteignent. Pauvre et triste ampoule suspendue au plafond. Unique témoin de ma déchéance. Compagne muette de mes rêves éveillés.

Un œuf par jour. Les poules dans leurs cages étroites. Un trou pour le cul. Un œuf par jour. Ils ont accéléré le tempo. Les lois de la productivité. Pour qu'ils soient meilleur marché. Tant pis pour la folie. Des poules, il y en a plein. Il suffit de remplacer les déficientes.

Heureusement qu'il y a les repas. Rompre le schéma. Marquer le pas. Effacer toute référence. Sans prévenir. Ne rendre de compte à personne. Détruire la fragile frontière entre le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres, le blanc et le noir. J'ai plus de ressources qu'ils le pensent. La bête est morte depuis cette nuit-là.

Perdu, un long chemin devant moi. Le murmure étouffant des pins indifférents. Ils ne m'indiqueraient pas la sortie. Le va-et-vient d'une colonie de fourmis m'avait distrait. Une organisation parfaite. Circulation sans heurt des files ordonnées. J'avais mis le feu à leur repaire pour voir leur réaction. D'abord la panique. Les caravanes se sont égaillées. Les plus grosses, le service de sécurité sans doute, sont sorties. L'évacuation a commencé. La fumée envahissait les galeries les plus éloignées. L'ordre s'est rétabli. Fuir, mais dans la discipline. Je n'ai pas cette possibilité.

J'ai oublié l'heure, le dîner, de la morue à la sauce tomate et des patates. Ils me cherchaient partout. « Il est encore immature ». J'ai relevé la tête quand l'obscurité avait pris possession de la forêt, quand toutes les nuances s'étaient diluées dans une masse molle et morne, entre le gris, le vert et le noir. « Lorsque la roue tourne, elles disparaissent toutes et le blanc émerge ». Miracle optique. Magie de la création. Quelqu'un avait actionné la roue. Il ne me restait que l'instinct, le vague souvenir d'un rocher, d'un sentier pelé.

Ils jouent avec le néant, une fois de plus. Enfin, la dichotomie leur suffit. Lumière blanche, cage noire. Quand ça leur chante.

Vous m'attendiez, morts de trouille, rouges de colère. J'ai vaincu l'ennemi. J'ai eu droit à une belle engueulade, une belle embrassade.

« Mon chéri ! Nous pensions que quelque chose de grave t'était arrivé ». Tu as levé la main, ébauche de torgnole qui s'est perdue dans la gorge. J'ai vaincu dans la sérénité. J'avancais à pas de géant vers le monde des affranchis. Je n'avais plus besoin d'une porte entrouverte pour sentir sa présence.

Une présence. Ils ne me parlent jamais. Éviter tout contact qui contrarie la mission. Ils allument et éteignent l'ampoule pour me signifier qu'ils continuent de contrôler ma destinée. Absence totale de couleurs. Ils pensent me faire perdre pied. J'ai toujours su apprécier la richesse du noir et blanc, déchiffrer ses modulations. Il y a de la couleur là où on ne la voit pas.

Ils coupent le jour. Jour artificiel. Blanc cru, sans chaleur. Ils croient me faire perdre pied. Je me moque de leurs trucs ridicules. Ils exhument les spectres décomposés de mes anciennes terreurs. En vain.

Ils ont consacré le noir. Des actes sans auteur. L'abri de l'anonymat. L'obscurité est un masque. Ils y assument leur rôle plus confortablement. Les assassins portent toujours un masque. Rejeter toute responsabilité. Des tueries sans nom propre. Ensuite, ils ôtent le maquillage, savourent une bière, plaisantent, pensent à leurs femmes, leurs fiancées, leurs amies, leurs coups de trique. Puis, ils recommencent à tuer. Les monstres du corridor. Ils ne meurent jamais, que les pins soient couchés ou debout. Ils m'observent par l'œilleton. Ils vont à nouveau essayer de m'effrayer, mais ils échoueront. Je suis sorti de la forêt et personne ne me perdra plus.

La nuit est mienne. Je l'ai apprivoisée à dix-sept ans. Nous avons trouvé le macchabée dans une caisse en carton. Le corps était froid.

Il ne pouvait en être autrement avec cette neige qui dévorait les trottoirs. Un destin tracé à jets de sang. Tout fut écrit le jour où ils le chassèrent. On le voyait souvent assis sur un banc de la place ressasant le souvenir de ses meurtrissures. Il avait les cheveux sales, la barbe sale, le visage sale et boursoufflé par la boisson. Le vin ne sert à rien quand mord le froid. Nous lui avons recouvert le visage. Nous n'avons pas appelé la police. Il était trop tard. Personne ne réclamerait son âme.

Je l'ai apprivoisée. Elle souriait exagérément. On ne remarquait pas ses rides mais bien son haleine chargée : ail et eau-de-vie. Elle ne prenait pas cher, la vioque. Nous avions à peine dix-sept ans.

Les masques, ceux du gouvernement les portent aussi quand on les sollicite pour une opération urgente et dangereuse. Protéger leur vie privée, leurs proches. Ils tuent et ils rentrent chez eux. Ce sont peut-être les mêmes ? Qui sait ? La mort ne s'encombre pas de noms. C'est manger qui l'intéresse : des blancs, des noirs, des jaunes, des hommes, des femmes, des enfants.

Je m'appelle Iñaki et elle ne me tient pas encore même si elle essaie de me le faire croire. Je n'ai pas peur du noir. L'obscurité, c'est le repos, un moment de récupération, le pendant idéal du blanc. Ils l'ont su avant nous. Ils connaissent les lois éternelles : deux pôles, deux énergies qui se complètent, qui ne pourraient vivre l'une sans l'autre. Il suffit de l'accepter dès le début. Ils s'habillent de blanc, leur dernière heure passée. Ils ont raison. La mort n'est pas noire. Elle est blanche. Je l'ai vue. Elle est blanche et asphyxiante. Intrusion du néant dans chaque cellule. Elle écrase tranquillement le corps, sûre d'arriver à ses fins. Je lui ai dit que non, qu'elle devrait attendre. Ils m'ont frappé jusqu'à ce qu'elle s'en aille. Ils ont rattrapé la vie qui

fuyait par ces plaies que l'inexpérience autorise. J'étais si jeune. Mais je l'ai vue s'approcher. Elle était blanche, douce, majestueuse mais implacable. Je lui ai dit non, avec l'aide de ceux qui m'aimaient.

Lui aussi s'est retrouvé face à la mort mais il n'a pu s'y soustraire. Il avait vingt-deux ans. Plutôt jeune pour s'éteindre. Il l'avait attrapée dans un lit, dans les bras d'une inconnue. Il était saoul. La boisson l'amollissait et lui faisait ignorer les plus élémentaires précautions. Il l'a perdue dans un cocon de soie. Il n'avait jamais pu résister à l'appel de la soie mais il détestait le latex. Ça se paie très cher de nos jours, au comptant ou à terme, mais très cher. Arturo, mon filleul si attachant. Il ne pouvait se résigner à une vie sans jouissance. Il préférerait mourir que vivre sans elle. Il a fini par tuer, malgré lui. La femme qu'il désirait le plus, celle dont il avait toujours rêvé, pour autant qu'il fût capable de s'en souvenir. Il avait trahi l'amour, par lâcheté. Il s'est repenti. Trop tard. Un meurtrier. Il n'est plus grand péché. Il lui restait quelques années. Il n'a pas pris congé. Nous n'avons pas su l'en dissuader. Il s'est jeté par la fenêtre. Elle est morte quelques mois plus tard, dans des souffrances inventées par un sadique sans pitié.

Le jour revient. Un jour artificiel, blanc, cruel, sans chaleur. Ils veulent me faire perdre la tête. Ils s'égarerent.

- Je portais un badge sur la poitrine avec mon prénom écrit dessus.
- Non, ce n'était pas ton prénom ; il y était écrit María ».
- C'est vrai ! Mais ça fait des années de ça ! Comment t'en souviens-tu ?

Ma mémoire est un puits abyssal où reposent toutes mes sensations. Je peux vous dire la couleur du tablier que je portais pour aller

à l'école, la marque de la voiture qui nous a dépassés sur l'autoroute d'Irun le jour où nous sommes allés voir la famille de l'autre côté de la frontière, la couleur des yeux de la première fille que j'ai embrassée, le nom de la rue où j'ai perdu le sac de billes de mon ami Mateo, le son que produisait la bague du professeur de mathématiques lorsqu'il frôlait le radiateur pour nous distraire pendant les exercices, l'odeur de ses aisselles pendant l'amour, le bruit de la mitrailleuse qui crachait ses balles alors que nous rampions dans la boue.

Une balle dans la nuque. Ils devront me tuer eux-mêmes. Je ne me laisserai pas mourir. J'ai de la mémoire. Au-delà de l'ampoule, je vois le soleil filtrer à travers les murs.

Il fait très chaud dans le grenier où je me suis retiré pour avaler les notes d'un vinyle de Chuck Berry déniché dans une arrière-boutique louche.

- Incroyable, tu l'as trouvé où ?
- Chez Iñigo.
- Iñigo ? Celui de la rue du 31 Août ?
- Lui-même.
- Tu entres là-dedans, toi !?
- C'est un bon pote.

Tu as souri. Tu m'as invité à prolonger le café. J'ai entraperçu tes seins à travers ta chemise mal boutonnée. Tu m'as pris par la main et m'a conduit à ton sanctuaire. Tu vivais dans un monde de fantaisies littéraires et sensorielles où tout était possible.

Le soleil brûle les peaux négligées. Elles portent ces lunettes noires qui les parent de mystère. N'ôtez pas vos lunettes ! La mer s'est vêtue

d'argent, les façades de lumière, les rues d'une poussière légère et espiègle. Des yeux transparents à force d'être restés trop longtemps dans les bas-fonds. Âge de pierre. Les cloportes quittent leurs havres d'ignorance. Ils découvrent le jour. Le seuil d'une nouvelle ère.

Donner le jour. Quitter l'abri placentaire pour affronter l'ivresse de la vie. Moment clé qui conditionnera tout le reste. Rencontre de la larve avec la dureté du sol. Je suis dans un utérus. Ce sera une renaissance. Je reviendrai au monde avec le cœur lavé et le regard pur. Ils pensent me tuer mais ils m'indiquent le chemin du rajeunissement.

Épiderme gris. Des cendres, parfois fumantes, d'offenses inhumées. Ils s'asseyent sur un banc et déchiffrent les runes de la saga. Ils développent leurs souvenirs dans les chambres noires des leurs actes manqués. Je suis un film dans l'attente d'être révélé. Un cinéaste me découpera en morceaux pour composer le scénario de ma résurrection. Ils pensent m'anéantir alors qu'ils m'offrent une nouvelle chance. Un avant et un après. Je ne verrai plus jamais le monde avec les mêmes yeux.

Ils éteignent. Ils allument. Ils éteignent. Le soleil réduit à une boule de verre. Fragile filament qui se brise au premier souffle de vent. Ballon qui ne vole pas plus qu'il ne s'écrase. Ils passent sûrement un bon moment. Ils sont mon sommeil et mon réveil. Ils sonneront le glas de mes espérances. Ils se leurrent. Je suis un chat. Nyctalope. Je vois la nuit. Je traverse les murs et je vois tout. Ils ne pourront pas m'arrêter. Je suis la lumière qui consume l'orgueil des solitaires. « Éteins la lumière ! Je n'aime pas que tu me voies ». Tes formes replètes te faisaient honte, à moins que ce ne fût le jugement du très haut père, ou la mère. La force qui a donné naissance à l'univers. Donner naissance. Donner le jour. Donner la lumière. Et la lumière fut.

Ils éteignent. Ils allument. Ils éteignent. Ils allument. Démiurges impuissants de la désolation et du chaos. La lumière de l'amour ne les a jamais caressés. Ou alors elle a succombé sous leurs crimes. Ils éteignent. Ils allument. Ils éteignent. Ils allument. Simples valves qui n'auront pas raison de moi.

ADIEU, POLITIQUE !

- *Salut, politique.*
- *Salut, je te fais demander un café ?*
- *Achète-moi plutôt des cigarettes.*
- *Bon... je te paie un café et des cigarettes.*
- *Ça fait longtemps que t'es en taule, non ?*
- *Non. Longtemps non. Environ douze ans.*
- *Putain ! Et toujours en quartier d'isolement ?*
- *Presque toujours.*
- *Ah bon !?*
- *C'est comme ça.*
- *Je tiendrais pas le coup.*
- *Ben... si tu es bien dans ta tête et que les choses sont claires, c'est facile de tenir...*
- *La radio est à fond contre vous...*
- *C'est normal, c'est pour ça qu'on les paie.*

- *Ça te dérange pas ?*
- *Non.*
- *Je comprends rien à votre histoire.*
- *Pourtant, c'est très simple. Pose-moi des questions et je t'expliquerai.*
- *Qu'est-ce que vous voulez, vous les Basques ?*
- *Ça dépend, tous les Basques ne pensent pas la même chose, mais la majorité d'entre nous veut être basque.*
- *Je comprends pas. Vous pouvez déjà être basques, non ?*
- *Eh bien non. Pour le moment, nous sommes basques pour de multiples raisons, et surtout grâce à un sentiment et une conviction intime que personne ne peut nous enlever, mais sur le plan politique nous en sommes réduits à n'être que des Basques-Espagnols ou des Basques-Français.*
- *Ah oui... et vous voulez être basques, et seulement basques, sans les Espagnols et les Français...*
- *Comme je te le disais, certains veulent être indépendants et certains ne le veulent pas.*
- *Et qu'est-ce qui arrive à celui qui veut pas l'être ?*
- *Ben, rien, on le respecte tout autant, et pour autant qu'il nous respecte, nous qui voulons l'être.*
- *Et pourquoi vous tuez des flics ?*
- *Pour faire simple, je te dirai que ce n'est pas nous qui avons commencé. Historiquement, et par vagues successives, l'État s'est déchaîné pour que les Basques cessent de l'être et soient assimilés. Nous n'avons fait que nous adapter à cette violence, répondant à chaque vague d'attaque, par une contre-violence défensive.*
- *Et cette violence peut s'arrêter ?*
- *Evidemment. C'est très simple.*
- *Quand ?*
- *Aujourd'hui même.*

- *Comment ?*
- *Dès que la volonté des Basques sera respectée et que nous pourrons décider de notre avenir.*
- *Explique-moi ça plus clairement.*
- *Ecoute, le problème est simple. Les décisions qui affectent les Basques doivent être prises par les Basques. Jamais, je te jure que jamais, nous n'accepterons que nos problèmes soient réglés à Madrid ou à Paris, par des gens qui pensent à leur intérêt et non à celui du Pays Basque.*
- *Et Madrid et Paris vont accepter ça ?*
- *S'ils ne le font pas maintenant ils le feront dans cent ans. Quelques décennies, ça fait beaucoup à l'échelle d'un homme mais ce n'est rien comparé à l'histoire d'un peuple.*
- *Quand est-ce qu'ils accepteront ?*
- *L'État n'entend rien aux sentiments ou à la raison. Il ne réagit qu'aux intérêts politiques et économiques. Ce que je veux dire c'est que l'on ne trouvera une solution que lorsqu'il sera plus rentable pour l'État de signer la paix que de continuer la guerre.*
- *Et ça, comment on y arrive ?*
- *En rendant la guerre insupportable.*
- *Ouais, toi, t'en verras jamais le bout...*
- *Ce qui compte c'est d'emprunter la bonne voie. C'est comme une course de relais. Même si tu ne vois pas la ligne d'arrivée, tu sais qu'elle est là. D'autres y arriveront et ton équipe gagnera.*
- *Mais t'as dit que tout pouvait se résoudre aujourd'hui même.*
- *S'il ne tenait qu'à nous, oui.*
- *T'aimerais que tout soit réglé ?*
- *Il se peut que de nombreuses personnes aient autant envie que moi que tout se résolve, au moins dans ces moments si durs, mais je peux t'assurer que personne ne le souhaite plus que moi.*

- *Et tes compagnons ?*
- *C'est pareil. Personne ne désire plus la paix que celui qui souffre des conséquences de la guerre.*
- *Depuis quand vous luttez ?*
- *Depuis toujours.*
- *Et jusque quand vous vous battrez ?*
- *Jusqu'à ce que la volonté des Basques soit respectée démocratiquement.*
- *Et si elle était pas entendue ?*
- *Nous continuerions à lutter. Jusqu'au dernier souffle.*
- *Mais... ils vous emprisonnent et vous tuent...*
- *C'est clair. Nous le savons tous du moment où nous nous engageons à lutter, mais nous savons aussi qu'un autre prendra le relais.*
- *Qu'est-ce que tu feras si tout s'arrange ?*
- *Je rentrerai chez moi.*
- *Après une si longue lutte, vous vous attendez à avoir des privilèges.*
- *Oui, beaucoup. Nous baigner dans la mer, nous promener dans les montagnes d'Euskal Herria, profiter de la joie d'un peuple qui n'est ni meilleur ni pire que les autres, mais qui est le nôtre.*
- *Et ceux qui, aujourd'hui, s'opposent à la solution, ils feront quoi ?*
- *Ils diront qu'ils ont toujours voulu résoudre le conflit. Ils seront même proposés pour le Nobel de la Paix.*
- *Mayor Oreja et les autres, vous les détestez ?*
- *Mais non ! C'est vrai qu'ils nous en font baver, et qu'on pourrait croire que la haine nous sert de soupape de sécurité. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse de ce sentiment-là.*
- *Ah, et de quel sentiment ?*
- *Je te donnerai un exemple : un ver ça inspire le dégoût, le rejet, et même de la peine parce qu'il passe sa vie à se traîner, mais ça n'inspire pas la haine, quoi qu'il fasse. Voilà, c'est quelque chose du genre.*

- *Le pardon est possible ?*
- *Nous ne pardonnerons jamais, pas plus que nous n'oublierons ce qu'ils nous font, mais nous sommes généreux et le jour devra arriver où nous vivrons sans nous entredéchirer.*
- *Mais il y a une constitution, non ?*
- *Oui... qui a été rejetée par les Basques.*
- *Pourquoi vous en voulez pas ?*
- *Premièrement, parce qu'elle a été rédigée et signée par et pour les Espagnols. Elle répond aux intérêts de l'État espagnol, et plus précisément à la volonté d'empêcher les Basques d'être basques. Et puis, elle est antidémocratique parce qu'elle permet au roi et à l'armée d'imposer, en dépit de la volonté populaire, leur concept de l'État.*
- *Mais il y a des lois, un système judiciaire...*
- *Ah tu crois vraiment ? Regarde-toi. Les gardiens t'ont cogné dessus et t'ont mis en quartier d'isolement en t'accusant de les avoir frappés.*
- *Non, oui, mais, bon...*
- *On nous a imposé un système judiciaire étranger et illégitime, dont la principale finalité est de nous priver de nos droits, en tant que personnes, et en tant que peuple.*
- *C'est quoi ça, l'autodétermination ?*
- *C'est le droit selon lequel un peuple peut décider librement de son avenir.*
- *Qui doit le donner ?*
- *Personne. C'est un droit dont tout peuple dispose.*
- *Tu parles de la volonté populaire mais la majorité de la population basque est contre les attentats...*
- *Si tu veux simplifier, en fait, oui... Mais la majorité de la population basque est aussi en faveur du Droit à l'Autodétermination, ou du rapatriement des prisonniers, ou du désarmement, ou de la sortie de l'OTAN, ou contre la torture, et bien d'autres choses encore. La volonté populaire est niée*

par l'arbitraire et les intérêts de ceux qui tous les quatre ans renouvellent et se partagent leur pouvoir dictatorial.

- *Ah, eh, on vous paie pour faire partie de l'ETA !*
- *Eh, eh. Non, mon gars, au contraire. Non seulement on n'est pas payé, mais nous devons mettre tout ce que nous avons au service de la lutte.*
- *Ben dis donc, quel business...*
- *Ouais, comme business, il y a mieux.*
- *Et ce truc de respecter la volonté des Basques, comment ça peut se faire ?*
- *Eh bien, c'est facile. Il faut créer des mécanismes politiques et institutionnels qui permettent à cette volonté de s'exprimer et d'être respectée.*
- *Et vous, vous respecterez toute décision prise par les Basques, même si elle vous plaît pas ?*
- *Évidemment.*
- *Ça, c'est facile à dire aujourd'hui, mais c'est quoi les garanties ?*
- *La garantie c'est notre propre essence démocratique. Je t'explique. Notre lutte se fonde et est légitimée par la nécessité de respecter la volonté du peuple basque, sans pression ni ingérence. C'est notre conviction intime. Si nous ne respectons pas l'expression libre et démocratique de cette volonté, nous perdons non seulement notre légitimité sociale mais aussi notre propre essence, ce qui est impossible.*
- *Ça y est ! J'ai compris ! Voyons. On demande aux Basques, et seulement aux Basques, ce qu'ils veulent, et de façon libre et démocratique. Tout le monde respecte la décision et ça y est ?*
- *Oui, ça y est.*
- *Aussi simple que ça ?*
- *Oui, aussi simple que ça.*
- *Eh ! Quand je sors d'ici, je m'en vais trouver Mayor Oreja et je lui explique la solution.*
- *Non. Il est déjà au courant.*

- *Et alors ?*
- *Ça, c'est plus compliqué à expliquer.*
- *Bon, maintenant je te comprends et celui que je comprends plus c'est Mayor Oreja.*
- *Moi, je le comprends mais tu devras le lui demander et tu verras avec quel culot il t'expliquera le conflit.*
- *Le taulier nous appelle.*
- *Oui, l'heure de cour est finie. Il faudra se taper les débats radiophoniques de tous ces types qui sont payés pour nous expliquer, blablabla et blablabla, combien le problème est compliqué.*
- *À demain, politique.*
- *Oui... à demain.*

Egin ! Heureusement que mes anges-gardiens n'oublient pas de me sustenter. *Egin*. L'organe officiel des libérateurs en armes. *Egin*. Une coupure de presse que j'ai trouvée ce midi sur mon plateau de friandises quotidiennes. Ça s'intitule : « Conversations de cour », par Iñaki. Iñaki de Juana Chaos, prisonnier politique basque incarcéré à Melilla. C'est dans la rubrique des témoignages et écrits de prison. Il y a des prisonniers dans les deux camps. Je suppose qu'ils ont voulu me consoler. Je ne suis pas le seul derrière les barreaux. D'accord, mais, mon cher compagnon d'infortune, toi qui as plus de vingt morts sur la conscience, tu as droit à la cour, au café, aux cigarettes, et à la logorrhée prosélyte dans la presse libre. Ils ne m'ont même pas donné un crayon. De quoi pourrais-je me plaindre ? J'ai toute la lecture qu'il me faut. Pourquoi écrire ? Pour ajouter mon ignorance au flux irrépressible d'incohérences hispano-nationalistes ? Pour devenir un porte-plume du ministre de l'Intérieur, de ce, comment dites-

vous ? ah oui ! ce ver de Mayor Oreja ? Ils nous ont contaminés depuis notre plus tendre enfance et nous sommes absolument incapables de nous forger une opinion. Je t'envie, Iñaki. Elle doit être belle la lumière qui inonde la cour.

Pauvres idiots. Ils pensent me contrôler en filtrant tout, y compris les échos du monde. *Egin*, expurgé de toute allusion à ma funeste condition. *Egin* et encore *Egin*, rien qu'*Egin*, ou alors des pavés pompeux de propagande patentée. Du pareil au même. Et toi, Iñaki, prêchant cette petite frappe plus ingénue qu'un escargot au milieu d'une autoroute. Ils tentent de m'asphyxier avec leurs psaumes obscènes. Adieu, politique !

UN HOMME AVERTI

Les braillements assassins du réveil m'arrachent à l'étreinte humide des draps. Il est six heures. Un jour chargé m'attend. Le voyant orangé de la cafetière est allumé. Le dernier gadget en vogue du téléachat. Il est doté d'un système d'horlogerie sophistiqué. Béquille des aubes laborieuses. Iker et Patrizia me l'ont offert à Noël.

Ça fait si longtemps que nous ne nous voyons. Depuis que Patrizia s'est mariée avec ce saltimbanque qui sillonne le globe à la recherche d'une improbable gloire, nous ne nous parlons plus. Nous ne nous parlions pas beaucoup. Maintenant, c'est au compte-gouttes que je reçois de ses nouvelles. Ils ont besoin d'autonomie, d'embrasser leur vie.

Iker n'a pas trouvé chaussure à son pied mais il est tout aussi inaccessible. Faire son trou dans la finance internationale. Toute son énergie y passe. Il saute d'un avion à l'autre, d'un hôtel à un conseil d'administration. Il voulait s'éloigner de notre provincialisme. Esprits étroits, sans horizon. Nous ne nous parlons pas. Nous ne nous parlions pas beaucoup. Devenir un homme.

Les œufs sont frais comme l'indique la date d'emballage estampillée sur la coquille. Consuelo sait que j'ai besoin de précision. Elle s'est habituée à ma discipline. Elle ne s'en plaint pas. Je la paie suffisamment. Hors d'ici, ses possibilités sont réduites. Elle en est consciente. Comme il se doit.

Le pain grésille dans le toasteur de Mondragón. Une couche de beurre et de confiture de framboise. Ni trop, ni trop peu. Le jus d'orange me donnera les vitamines nécessaires.

Le moteur s'arrache au premier tour de clé. Je me remets entre ses mains. Les Allemands sont des gens responsables, méticuleux, passionnés de finitions, soucieux du détail. Elle obéit aveuglément à chacune de mes injonctions sans que je doive élever la voix. J'aime ça. Un reflet dans le rétroviseur. Les ardoises s'éloignent pour une poignée d'heures.

Nuria dort encore. Elle se réveillera vers neuf heures. Elle ira au gymnase, combattre la cruauté des ans. Elle demandera au coiffeur de maquiller ces mèches qui trahissent sa condition. Elle mangera une salade, et, qui sait, un peu de poisson. Elle fera un tour avec son amie Almudena. Je supporte d'autant moins ses airs d'aristocrate qu'elle doit le titre à son imbécile de mari.

Il n'y a personne sur la route tortueuse qui conduit à l'usine. On devine les aspérités de la superstructure de béton, fer, et tôle du haut de la colline. Un porte-avions au milieu de la campagne. Pas un arbre à la ronde. J'ai exigé qu'on les arrache sur un rayon de cent mètres. Je n'ai jamais oublié les mésaventures de Ramón Melcón. Son usine est partie en fumée à force d'ignorer le précepte. Sans compter qu'ils avaient laissé traîner cinq bobines de papier à l'extérieur. Le vent a

fait le reste. Il a soufflé les flammes d'un agriculteur négligent jusqu'au cœur de son fortin. Encore heureux qu'il fût couvert par une substantielle assurance. Les médisants insinuent que tout ça était prémédité, que ses installations étaient vétustes et qu'il avait trouvé là le meilleur moyen de les moderniser. Et la maison-mère qui ne voulait pas investir le moindre centime ; le secteur traversait une mauvaise passe.

« Etxeberría et Fils. Fabrication de carton ». Lettres émeraude sur une façade récemment ravalée. Le nom a survécu à la disparition de ses géniteurs.

Le vigile me salue, l'empreinte de la nuit sur le visage. Il ira bientôt se coucher. Les néons de la nef principale s'animent. La première équipe prend position. J'irai faire un tour un peu plus tard.

Hier, on a frôlé la catastrophe avec l'ondulatrice. Un des rouleaux est sorti de son axe. Il s'en est fallu de peu pour qu'il emporte un ouvrier avec lui. J'irai m'assurer que tout est sous contrôle, après avoir revu les commandes.

Les carreaux sont sales. La responsable du nettoyage va m'entendre. On ne peut se payer le luxe d'incommoder les visiteurs. Ils sont notre pain.

« Federico de la Hoz a appelé. Il veut vous entretenir d'une affaire importante. C'est urgent ». Ben voyons ! Que me veut ce raseur ? Il ne m'appelle que pour me demander des faveurs. Aujourd'hui, je ne suis pas d'humeur. J'ai assez d'ennuis avec ce maudit rouleau. J'entends déjà les délégués syndicaux et leurs récriminations quant à l'insuffisance des mesures de sécurité. Je ne peux rien faire contre les frasques d'une machine que leur étourderie a libérée.

« Comment ça va Federico ? ». Il ne va pas bien du tout, on dirait. Il est agité. Sa voix tremble. « Non, pas au téléphone ». Il n'a confiance en personne, pas même en lui, surtout pas en lui. Les lâches ont toujours quémandé ma protection. C'est sans doute à cause de la dureté de mon regard et la fermeté de ma poigne. Un déjeuner chez Akelafe ? C'est toi qui invites. Mon ami, ce n'est pas de questions d'argent dont tu veux me parler. D'accord, je me laisse tenter par l'enseigne et la perspective d'une balade loin du paquebot. Je ne sais pas ce qui m'arrive dernièrement mais je dois reconnaître que je peine à me concentrer sur les affaires. Je suis à la barre depuis quinze ans et j'ai la sensation d'avoir fait le tour de toutes les côtes, de tous les ports, de pouvoir laisser tourner le moteur sans plus me préoccuper de rien. Mais oui, bien sûr, laisse-moi rire ! Tu sais parfaitement qu'ils ne sont rien sans toi, qu'ils sont incapables de prendre la moindre décision sans te consulter. En fin de compte, tu es le seul maître à bord, après Dieu, dont tu réfutes l'existence.

Bon, il est temps de remonter le moral à la victime de ce rouleau indocile. Je sais que, malgré la rougeur de leurs langues, ils n'aiment rien tant que les gestes paternels. Ensuite, je réglerai quelques litiges avec les fournisseurs de papier, ces voleurs inconséquents. Ils ne voient pas que si nous coulons, ils seront les premiers à se noyer. Bah ! une bande de crétins, myopes, radins, et couards. Il y en a tant. Je déjeunerai avec l'un d'eux. Il faut se résigner. Nous, les leaders charismatiques, ne pouvons nous soustraire à nos responsabilités. Ils nous critiquent pour notre implacabilité, mais c'est toujours à nous qu'ils recourent en cas de désespoir. Je suis sûr que de la Hoz est dans le trente-sixième dessous.

« Dis-moi, Federico, quel est ce problème dont tu voulais me parler de toute urgence ? ».

Il demande un bourbon. Il allume un cigare, Davidoff évidemment. Ses affaires ne vont décidément pas si mal. Il me tend une lettre.

Monsieur Federico de la Hoza, l'organisation ETA s'est adressée à vous pour que vous lui permettiez de faire face à l'immense charge économique que suppose la lutte pour la libération d'Euskal Herria. Vous avez reçu notre lettre au mois d'août de l'an dernier. Depuis lors, vous n'avez entrepris aucune démarche pour contacter l'ETA et payer cette somme. Nous vous avons fait parvenir une seconde lettre en avril de cette année, vous rappelant la dette que vous aviez contractée. M. de la Hoza, nous vous avons demandé 18 (dix-huit) millions. Selon les informations en notre possession, vous ne devriez rencontrer aucun problème à réunir cette somme. En conséquence de quoi, cette requête reste en vigueur et, pour le surplus, nous vous communiquons ce qui suit : À compter de ce jour, monsieur Federico de la Hoza, vous et vos biens (« Impresoras Reunidas, S.A. ») devenez une cible opérationnelle de l'ETA, notre organisation se laissant toute latitude quant aux moyens à utiliser contre vous et au moment opportun de les mobiliser. La seule manière de corriger cette situation consisterait, évidemment, à nous verser la somme demandée.

Son cigare s'épanche sur son veston. Il prie le garçon d'attendre avant de prendre la commande.

- Tu en penses quoi ? Ils m'ont dans le collimateur.
- C'est sûr.
- Toi aussi tu l'as reçue cette lettre, non ?

Que veux-tu que je te dise Federico ? Je suis le patron d'une entreprise qui emploie soixante-dix personnes et facture deux milliards et demi de pesètes par an. Je ne pensais pas non plus avoir le profil idéal pour leurs magouilles, mais je n'y ai pas échappé. Ils m'ont prévenu. Une enveloppe anonyme, sans timbre, blanche, en papier recyclé. Ils réclamaient l'impôt, le sang versé pour un avenir meilleur, une fraternité qui ne souffre la moindre contestation. Redistribuer les richesses pour le bien de tous.

- Oui. Mais, attention, c'est entre toi et moi. Personne ne le sait et ne doit le savoir.
- Et que penses-tu faire ?
- Rien.
- Rien ? Merde, Iñaki, ces menaces sont sérieuses !

Empêcher la peur de s'approprier les rêves. Fuir les légendes morbides. José Antonio Ortega Lara. Cinq cent trente-deux jours. Des cernes profonds. Une barbe hérissée. Un squelette à moitié vivant, à moitié mort. Éblouissement. La lumière oubliée éblouit. Évanouissement. Trop de visages, de mains qui se tendent. Toucher le ressuscité, l'ombre de la mort. Miguel Angel Blanco. Deux balles dans le crâne, à bout portant. Un cadavre en sursis, abandonné à son sort, la mort en différé. Une attente insupportable, à sens unique. Des milliers d'âmes criant leur peur, leur indignation, leur colère.

Je n'ai rien voulu savoir. Quinze millions. Quoi d'autre ? J'ai fait la sourde oreille. Ils n'oseraient pas. Il y en avait de bien plus appétissants que moi. Refuser le chantage, la violence, la terreur, le despotisme.

- Écoute Federico, je ne pense pas me laisser entraîner sur ce terrain-là. Si nous cédon ils se renforceront.
- Comme bon te semble, Iñaki. Moi, je ne fais pas de politique. En plus, je n'ai pas, contrairement à toi, la moindre goutte de sang basque.

Luis Carrero Blanco, le dauphin désigné du généralissime. Le souffle de la bombe avait emporté le véhicule par-dessus les toits. Le crépuscule de la dictature s'était déplié dans un quartier chic de la capitale. Nous avons applaudi en silence pour ne pas attirer les vautours. José María Aznar. Les quartiers chics, une fois de plus. Le président avait survécu. Ils n'avaient pas atteint leur cible. À peine une estafilade au menton. Il avait eu plus de chance que la vieille dame, écrasée sous les décombres de cette maison qu'ils avaient choisie pour garer leur véhicule bourré d'explosifs. Barcelone. Bain de sang dans un supermarché. Un ours en peluche agrippé par une main sans bras. Ils étaient complices parce qu'ils portaient le drapeau sur le front, à défaut du cœur, criblé par les granulés de plomb. Je ne veux pas y prêter attention. Vitrines brisées, autobus en feu, voitures retournées, drapeaux déchiquetés. Je contribue au bien-être. J'œuvre à la construction de la nation. Des millions de boîtes pour emballer les témoins du progrès. Ils s'éloignent de cet enfer où les chiens errent sans maître et mordent qui les croise.

- Qui suis-je pour t'en dissuader ? C'est une décision personnelle. Je suppose que tu peux assumer ces dix-huit millions.
- C'est toi qui le dis. Je pensais rénover ma villa à Níjar.
- Tu n'as jamais envisagé de retourner vivre là-bas ?
- Oui, mais j'ai mis des années à monter une entreprise rentable et je ne me vois pas recommencer à zéro.

Le serveur insiste. Federico commande une soupe de poissons et de fruits de mer à la *Donostiarra*, suivi de tripes de veau en sauce. J'opte pour un potage d'haricots rouges de Tolosa avec ses garnitures et un agneau de lait rôti, salade en touffe, champignons et ris. Nous arroserons le tout d'un rioja d'Alava.

- Ils ont aussi menacé Txantxu, relance Federico.
- Nous devons être un paquet dans la même situation.
- Je pense qu'il a demandé protection à la *Ertzaintza*.
- Reste à savoir si ça servira à quelque chose. S'ils n'ont pu les empêcher de s'attaquer à Aznar, je ne vois pas comment ils feraient pour les dissuader de liquider un entrepreneur basque.
- Il paraît qu'un nouveau groupe d'auto-défense des entrepreneurs s'est constitué. Ils ont engagé des gardes du corps.
- Eh bien...
- On devrait se joindre à eux.
- Très peu pour moi. Je veux vivre normalement.
- Normalement !? Ce pays est en état de guerre. Et en temps de guerre, il faut prendre des mesures d'exception. On ne peut pas faire comme si de rien n'était. En tout cas, je ne compte pas continuer comme ça. Je n'ai pas ton courage, Iñaki, ou ton inconscience.

ÉPIER ET FRAPPER

J'entends le couinement de ses semelles de caoutchouc sur le béton. Il porte des chaussures de sport, démarquées, blanches, bardées d'un éclair rouge et un jean indigo étriqué. On devine des jambes sèches et translucides sous le tissu. Il n'a ni hanches ni bedaine. Une ceinture de cuir noir unit le pantalon à un pull marron trop large. Je déteste le marron. Deux fentes dans la cagoule laissent deviner des yeux gris. Un gris piège qui tente de me faire croire à une quelconque faiblesse. Ce n'est qu'apparence. Il n'y a derrière cette vitre sale que le vide et le froid. Il dépose un tube de dentifrice sur la table. « Quelle heure est-il ? ». Il ne répond pas. « C'est le jour ou la nuit ? ». Il ne répond pas. « Nous sommes bien le mardi 26, non ? ». Il ne répond pas. « Quand vais-je sortir d'ici ? ». Il ne répond pas. « Que me voulez-vous ? ». « Tu vas la fermer, oui ! T'en as pas marre avec ta rengaine ? ». Il répond enfin.

Il est une simple machine, aveugle, une machine à menacer, séquestrer, torturer, tuer. Aveugle. Aveuglement. Je bénéficie d'un traitement de faveur. Il nie mon existence. Je n'en ai plus. Les siens ne

souffrent-ils pas ? Les drapeaux au vent. Le serpent et la hache. Les drapeaux en flammes. Applaudissements de la foule aux héros martyrs, martyrisés dans les cachots de l'empire déchu. La clandestinité n'est pas à la portée du premier venu. Non aux viols répétés de la Constitution. Les prisonniers dans leurs prisons, chez eux, en *Euskal Herria*. Même les guerres ont leurs lois. Celles du plus fort. Ils sont les plus forts. Ils me châtient à la mesure de mes crimes.

Il cherche quelque chose dans la cellule. Il retourne le matelas, lui donne un coup de pied, le remet à sa place. C'est un avertissement, une avance sur la violence qu'ils me réservent. Un de ces jours. Ils déploient leurs forces pour m'impressionner, me river à ma peur.

Il sent l'huile de moteur. Sa voiture est sans doute tombée en panne. Il s'éloigne en soupirant d'ennui. Que peut-il bien faire de ses journées ? La corvée repas ? Non, la bouffe, c'est l'affaire du petit gros aux yeux bleu clair, des yeux joyeux de sybarite devenu assassin par la force des choses. Ils ont dû tuer son père ou un proche et il n'aura eu d'autre choix que de communier avec les vengeurs. Il se peut qu'il regrette de temps à autre la tranquillité dont il jouissait avant le tragique événement. C'est le maillon faible de la chaîne. C'est pour ça qu'il a été destiné aux fourneaux. Pauvre de moi ! J'ai hérité d'un sybarite passif, un de ceux qui se limitent à savourer l'art des autres, sans pouvoir jamais en percer les secrets, encore moins les reproduire. Ils sont nombreux, des hommes surtout.

Une femme ne serait pas de trop dans cette meute, même si elles sont souvent plus agressives que les mâles quand elles embrassent une cause létale. Sûrement une manière de compenser l'absence de propension innée à la brutalité. Enfin, ils doivent avoir des femmes. Savent-elles à quoi se consacrent leurs amants ? Leur ont-ils dit ou

ont-ils feint un boulot accaparant qui les oblige à disparaître à toute heure du jour et de la nuit, à rentrer ivres de mort et tachés de sang ? Et leurs enfants ? Il ne doit pas y en avoir beaucoup. Ils demandent d'énormes réserves d'amour et je ne pense pas qu'ils en abritent suffisamment. Baiser n'est pas aimer.

Ils ont des parents, ça oui. Des mères surtout. Tristes mères dont l'univers s'effondre lorsque la gueule défiante de leur rejeton s'affiche à la une des journaux, de face et de profil, flanqué d'un avis de recherche.

Ma mère est morte, quelques mois après mon père. Elle avait perdu l'appétit de vivre. Ils s'adoraient. On ne remercie jamais assez nos parents pour l'amour qu'ils se vouent. Il est la clé de celui qu'on partagera. Je suis soulagé que ce cirque morbide leur ait été épargné. Ils sont partis avec le sentiment du devoir accompli.

Pauvres mères. Chaque bombe qu'ils font exploser leur déchiquette le foie. Chaque balle qu'ils tirent leur arrache des larmes de honte et d'incompréhension. Toi, mon fils ! Pourquoi ? Qu'ai-je fait, ou n'ai-je fait, pour que tu te livres à la destruction ? Ne t'ai-je pas donné ce que tu attendais ? Réponds-moi, mon fils ! Je suis ta mère. Je t'ai mis au monde. Tu es sorti de mes viscères. Tu es la chair de ma chair. Ma chair doit être viciée. Je ne peux me l'expliquer autrement. C'est vrai ce qu'ils disent ? Tu es un assassin ? La mère patrie. La mère patrie, c'est moi. Moi et moi seule. Si seule. C'est moi que tu dois défendre, que tu dois chérir.

Tu aimerais tant que ce soit vrai, hein, Iñaki ? Quelles mères pourraient-elles ne pas s'effondrer devant un tel gâchis ? Quelles mères pourraient-elles cautionner cette honte ? Celles dont les pères et les

maris ont rallié la cause. Les mères-soldats. Avoir porté au monde un libérateur, un héros. Mon enfant, je suis si fière de ton sacrifice. Tu honores notre nom, tu célèbres ta terre. Je t'ai donné la vie. Tu la cèdes à ton tour pour le salut des tiens. Quel sens de la justice ! Quelle passion ! J'ai toujours su que tu étais taillé dans la plus noble des matières. Bien sûr, je tremble quand tu disparais sans rien dire. Je sais où tu vas et ce que tu fais et je tremble mais je me reprends. Je suis une mère digne de ta générosité. La dignité, celle de notre peuple, de notre sang. Je t'aime. Je t'aimerai toujours, même si je dois me résigner à te voir apparaître, un jour, devant une toise, l'air hagard, non tu les défieras de ton regard le plus dur, ces millions d'Espagnols confortablement installés devant leur téléviseur, qui découvriront ton visage, celui du fossoyeur de leur empire usurpé.

La télévision. S'il ne cuisine pas, il regarde la télévision. Il ingurgite sa dose quotidienne d'ordures ménagères. Encore que je le voie mal pleurer quand le vieux beau à la peau mate s'efforce de réconcilier les couples laminés par le passage du temps ou les grappes de coups tombés aux retours des nuits trop arrosées. Je ne leur reprocherai pas ; ça ne m'a jamais fait pleurer non plus.

Ou alors ce sont simplement des « légaux », ces commandos qui n'ont pas encore eu le privilège d'être fichés. Ils mènent une vie tout à fait normale. Ils font leurs courses au supermarché du coin, où ils se fondent dans la masse, saluent leurs voisins d'un sourire affable, donnent l'aumône aux indigents. Ils cessent d'être des terroristes quand ils ôtent leurs masques. Ils sont de bons maris et de bons pères avec cette capacité illimitée à l'amnésie, ou plutôt à la schizophrénie, qu'ont les êtres humains. Même les soldats ont besoin de ces moments de fragilité qui donnent un sens au sang versé sur les champs

de bataille. Mais sont-ils des soldats ceux qui font voler en éclats la vitrine d'un antiquaire dont la seule faute est d'avoir cru trouver en *Euskadi* une terre d'accueil et d'opportunités, rampent dans l'obscurité pour plonger leurs ergots dans le flanc d'une proie sans défense, tirent à bout portant dans la nuque d'un sergent de la garde civile, collent une bombe sous la voiture d'un conseiller municipal ? Ne t'y trompe pas, Iñaki ! C'est une guerre moderne, une guerre totale, où toute cible est légitime.

Moi aussi je suis en guerre contre eux. Mais je n'ai aucune arme. Je ne suis qu'un otage, un prisonnier de guerre, un dommage collatéral. Tu n'es même pas ça ! Tu es un ver enfoui dans les entrailles de la terre. Ces prisonniers reçoivent un numéro, une cellule, le droit à la cour, l'accès à la bibliothèque, aux ateliers protégés, à une confession, aux visites, à des vêtements propres. Bon, sur ce point, je n'ai pas à me plaindre. Leur logistique est impeccable. Ils ont des complices. La bête trouve toujours des fidèles disposés à la rassasier, fût-ce d'une mie de pain ou d'une goutte d'eau. Les gouttes d'eau font les ruisseaux. Et ainsi de suite. L'un prête une chambre, l'autre un garage, un troisième planque un fugitif, tandis que son voisin blanchit de l'argent et que sa femme ferme les yeux.

Je ferme les yeux et je te vois mon amour. Tu as peut-être croisé l'un d'eux dans la rue ? Ils te surveillent pour garder le contrôle.

Ils surveillent tout. Leurs informateurs enregistrent tout scrupuleusement. Ils aiment la minutie. Monsieur Etxeberria a une vie bien réglée. Il sort tous les jours de sa villa à huit heures, même si ces dernières semaines il a eu tendance à traîner. Il conduit une Saab noire, qu'il vient de substituer à une Audi, noire, elle aussi. Il se rend

directement au siège de son entreprise Etxeberria et Fils. Il suit toujours le même itinéraire. Il passe la matinée à l'usine. Il se rend rarement à des réunions extérieures mais reçoit pas mal de visiteurs. Il déjeune à quatorze heures, en compagnie de l'un ou l'autre cadre, d'un confrère ou d'un client. Il change souvent de restaurant. Il revient à l'usine sur le coup de seize heures. Il finit ses journées vers dix-neuf heures trente. Il rentre directement chez lui où l'attend sa compagne, sa nouvelle compagne. Elle est beaucoup plus jeune que lui. Il est divorcé, depuis peu. Il a deux enfants de son mariage. Ils ont atteint l'âge adulte. Il ne les voit pratiquement jamais. Monsieur Etxeberria est casanier et ne reçoit que très rarement.

Ils épient. Ils enregistrent. Ils compilent. Puis ils frappent.

HENNISSEMENTS

C'est vrai qu'il donne froid dans le dos ce cheval, ou cette jument, difficile à dire. On pourrait presque l'entendre hennir de douleur. Il souffre. Le soldat ne souffre plus. Il a souffert ; on le voit bien, mais il ne souffre plus. On l'envie presque. Il n'en reste que des morceaux : un bout de bras et sa main qui s'agrippe à une épée brisée à la garde, un autre bout de bras, cette tête décollée d'un corps dissous dans l'horreur, ou dans les pattes du cheval ; les soldats meurent à la guerre, comme les autres. Mais que dire de la femme et l'enfant ? Insoutenable. Un cri. Le cri. Son bébé mort dans les bras, arraché par la guerre, les guerres. Elle souffre le martyr. Le taureau ne souffre pas. Il n'a jamais souffert. Il est dressé, les sabots piétinant le chaos qu'il a créé. Il mugit sa férocité. Il attend, imperturbable, les assauts de lumière que lui oppose un bras sorti de nulle part. Lumière vacillante dans une lampe à pétrole dérisoire. Faible contre-feu à l'ampoule éblouissante qui écrase le cheval, la mère, son enfant, le soldat

mort et tout le reste. Une ampoule. Encore une. Charmante scène. Je ne pouvais rêver meilleur décor. Ils ne négligent aucun détail.

Oh ! bien sûr, je connaissais le tableau, comme tout le monde. Je m'étais rendu, comme tout le monde, au Prado, lors d'une visite à Madrid. Guernica c'est notre histoire, même si on n'en a jamais beaucoup parlé à la maison, et encore moins à l'école, où seul le vainqueur avait droit de cité. Je n'étais pas né quand le bombardement a eu lieu. J'ai eu la chance, si j'ose dire, de venir à un monde en paix, si j'ose dire. La Seconde République était morte. Les canons s'étaient tus et le silence était devenu une règle d'or.

On évitait de parler des atrocités passées. Le nouveau régime était partout et il n'appréciait guère la contradiction. Et puis, il fallait faire bouillir la marmite, aller de l'avant, toujours aller de l'avant. Mon grand-père avait ses préférences mais il avait su les taire au nom du pragmatisme. Il fallait honorer les commandes. Il avait fourni la république ; il en ferait de même avec Franco. De toute façon, il n'avait d'autre choix que de s'accommoder des circonstances et d'en tirer le meilleur parti. Et il s'en était bien sorti. Il nous avait garanti un après-guerre commode et paisible. Il nous avait épargné les tourments de la misère et de la répression.

Bien sûr que je l'avais regardé, le Guernica, comme tout le monde, mais je ne l'avais pas vu. Combien de fois regardons-nous autour de nous sans voir, parce que ce n'est pas le moment, parce que nous ne sommes pas prêts ? La plupart du temps. Nous ne pouvons pas tout appréhender. Nous n'en sommes tout simplement pas capables. Mais, aujourd'hui, je suis prêt.

Le hurlement de rage de Picasso est devenu ma seule fenêtre sur le monde. Alors, je le regarde, je le scrute. J'y vais. J'en sors, j'y reviens. Je m'attarde sur un fragment, l'oiseau avalé par la noirceur, un détail, les sept clous du fer à cheval, sept, les stigmates sur les mains du bébé, sur le front de sa maman, les testicules obscènes du taureau, ses oreilles en forme de puntilla. Je le sillonne d'un bout à l'autre, puis je m'en éloigne, écœuré, fatigué. Tant qu'à faire, j'aurais préféré quelque chose de plus joyeux, de plus lumineux, une scène de plage de Sorolla, par exemple. Non, il fallait qu'ils m'infligent ce cauchemar, qu'ils m'imposent l'omniprésence de leurs phantasmes. Guernica. La mère de toutes les abominations. Ils s'y abreuvent goulûment. Ils y puisent la force de ne jamais renoncer. Guernica est devenu leur bannière, l'étendard de la cause, car Guernica abrite le chêne, symbole de la liberté et des droits d'un peuple. Franco savait ce qu'il faisait quand il avait désigné la cible du rodage des bombardiers nazis et fascistes. Il fallait frapper l'imagination de l'ennemi. Il allait frapper fort. Mais pas assez. On ne peut ni annihiler ni soumettre l'imagination. Elle est la liberté. Elle se nourrit des forces qui cherchent à la réduire.

On évitait de parler des atrocités passées, sauf quand le cousin Xabier venait à la maison, levait un peu trop le coude et se mettait à jurer en *enskeera*.

- S'il te plaît Xabier, pas devant les enfants !
- Pas devant les enfants !? Mais ils ne comprennent pas trois mots de notre langue.
- On pourrait t'entendre.

- M'entendre, ici, dans ton salon !? Aitor, regarde-toi ! Quel exemple tu leur donnes aux gosses ! C'est notre histoire. Ils doivent savoir. Saloperies de fascistes !

Alors, mon père s'effaçait devant la douleur. Les Igartiburu avaient payé un lourd tribut ce printemps-là. Les bombes allemandes et italiennes avaient fauché la moitié de leur famille. Les Igartiburu, Agirre, Uriarte, Larrañaga, Garmendia, Zabala. Des centaines avaient succombé. Combien exactement ? Nul n'était en mesure de le dire. Qu'importe, la plaie était ouverte. Certains l'avaient suturée et attendu qu'elle cicatrisât. Elle continuait de saigner pour d'autres.

C'est ce qu'ils ont voulu me dire en plaçant cette reproduction dans ce trou du cul du monde : la créance historique des Basques, nous en sommes tous les héritiers, droits et obligations y afférents. Personne ne peut prétendre s'y soustraire. Nous, les Basques, sommes les enfants de Guernica. Nous ne pouvons tourner le dos à notre Histoire. L'Histoire est de notre côté. Elle demande réparation. Elle légitime la lutte. Elle justifie le sang.

CENT TRENTE-SIX

Cent trente-six jours. Les dents usées du dinosaure ont recommencé à grincer. Deux cent soixante-douze repas. Je continue de compter.

Deux mille quatre cent quatre-vingt-onze pesètes. Il en manque une. Hier j'en avais compté deux mille quatre cent quatre-vingt-douze. Où peut-elle être ? C'est impossible ! Je les compte tous les soirs avant de me coucher au cas où quelqu'un tenterait de me les voler. Qui volerait une pesète ? C'est mesquin, surtout si l'on sait que je les compte sans cesse. Je retourne le coffret de fer blanc avec son écusson beige et rouge. Quand je serai grand, je m'achèterai quelque chose de cher, quelque chose qui donne un sens à ma longue attente. Je recommence à compter. Un exercice sain qui renforce l'équilibre mental.

Vingt-et-un mille cent et huit jours depuis ma naissance. Avez-vous remarqué combien la vie est brève ? Quand on la mesure à

l'aune des ans on ne la discerne pas clairement. Les jours sont beaucoup plus tangibles.

Une cinquantaine de romans. Je n'ai jamais été un grand amateur de littérature. J'ai tiré plus de coups, je le reconnais. Je ne les ai pas répertoriés mais je peux effectuer un simple calcul de moyennes. Quatre coïts par semaine en régime de croisière ; disons trois si je prends en compte les périodes de sécheresse : une séparation, la chasse, la perte d'appétit, l'armée, l'atterrissage du mariage, la chasse à couvert... Trois et demi si j'inclus les nuits de folie. Combien d'orgasmes ? Autant que les coïts, ou presque, bien sûr, avec des variations d'intensité. Combien de ces orgasmes qui disloquent, qui nous font tutoyer la fin ? Beaucoup moins. Heureusement. Ils perdraient tout leur sens.

J'en ai envie. Et s'ils m'observaient ? Cent trente-six jours sans la moindre larme de plaisir. Je n'en peux plus. Ils t'observent, Iñaki. Je suis sûr qu'ils t'observent. Ils observent en permanence pour ne pas laisser l'homme seul avec sa fantaisie corrosive. Il pourrait s'échapper, violer les lois.

Je sais qu'ils me contrôlent sans me le dire. Le seigneur ne veut pas qu'on lui cache quoi que ce soit. Son empire s'arrête à la porte de ma sépulture. Je sais qu'ils m'observent. Et alors !? Qu'ils m'observent ! Là, dans ce coin. Je laisserai couler la semence le long du mur. Ça fera joli. Je dessinerai un paysage d'îles à la dérive sur un océan carré.

Fermer les yeux. Sentir ton parfum, ta sueur aigre-douce, ta chaleur. Il fait si froid dans ce mastaba, si froid que l'air se délite, si froid que la chair se rétracte, si froid que les rêves se figent. Si froid. Ta chaleur ! La chaleur de ta bouche. Mordre ta bouche, dure, tendre.

Harponner ta langue frénétique. Incisions chirurgicales. Nager dans les vagues débridées de ton ventre. Effleurer ta poitrine si sensible. Entrer, sortir, entrer, feindre la sortie. Ne plus jamais partir.

Elle durcit. Les dernières réserves du vagabond en guenilles. Me laisser envoûter par ton chant. Une main. Austère compagne. Sans compensation. Fils de pute. Je tache le mur avec allégresse. Un de plus.

Il faut inclure les éjaculations solitaires, pilules contre l'insomnie. Bon, il y a eu des jours sans.

Trois mètres quatre-vingt-six centimètres de long. Deux mètres dix de large. Je les ai comptés avec mes pieds et mes doigts. Voilà tout ce qu'ils m'ont laissé. La chiotte de mon premier appartement, lorsque j'étudiais à Madrid, était plus petite. Celle de ma première maison, plus grande. Vivre dans une chiotte. S'imprégner de fiente et d'urine. Manger le savon parfumé au lilas. Se baigner dans la cuve. Ce serait un palace si j'étais une mouche. Mes jours sont comptés. Ils m'écraseront d'un revers de la main. Mon sang jaune et froid éclaboussera leurs ongles. Ils me ramasseront dans un mouchoir et tireront la chasse.

Je serai un poisson, minuscule. J'explorerai l'univers souterrain de *Gipuzkoa*. Nous sommes sûrement en *Gipuzkoa*. Je tomberai sur une myriade de mutants accrochés à leur survie.

Combien de litres de déjections circulent sous nos pieds chaque jour dans cet immense intestin de plomb ? Qui s'en soucie ? Les fleuves les plus sauvages de la planète rugissent sous nos pieds et nous nous en foutons. S'ils sortaient de leur lit, ils inonderaient le pays tout entier.

Trente-huit millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille cent quatre-vingt-un, selon le dernier recensement. J'aurais besoin d'un peu plus de deux mille cent vingt-neuf jours pour arriver à tous les saluer, en sachant qu'il faut plus ou moins cinq secondes pour serrer une main et dire : « Bonjour, comment allez-vous ? ».

Une seconde et six dixièmes. C'est le temps que je mets pour traverser mon mausolée. Je marche, ni vite, ni lentement. Penser à activer la circulation. Le cœur. Soixante-quinze pulsations, il y a une minute. Il accélère. Quatre-vingt. Quatre-vingt-cinq. Il oscille au gré des événements. Cent vingt, en nageant à son aise. Cent quarante si une poulette se mouille. Renaissance du requin. Cent soixante-cinq si la peur s'en mêle. Plus, il explose, laissant un vide impossible à combler. Succession aléatoire, illogique de hiéroglyphes indéchiffrables. Des pulsations lentes et régulières garantissent santé et longévité. Indurain a un cœur d'acier. Normal, il est basque. Il est navarrais ? La Navarre est le berceau du Pays Basque. Demandez-leur ! Ils savent à qui appartient la Navarre. Quatre-vingt-cinq. L'humidité de ma cage me désaccorde la guitare. Certes, j'ai sans doute abusé du rioja. Je ne tiens plus le coup très longtemps.

Chiffre d'affaires : deux milliards quatre cent quatre-vingt-huit millions cinq cent soixante-six mille trois cent quarante-neuf pesètes. Bénéfice opérationnel : deux cent quarante-deux millions cent quatre-vingt-dix-neuf mille huit cent soixante et onze pesètes. Bénéfice net après impôt : cent quatre-vingt-huit millions soixante-deux mille pesètes. Ils croient que les chiffres se suffisent à eux-mêmes.

« Votre contrôle de coûts a évolué très favorablement. Mais, dites-moi, à quoi doit-on ce niveau d'endettement si bas ? ».

Il avait l'air hautain ce journaliste. La rédaction de Madrid l'envoyait pour un supplément spécial sur le Pays Basque. Ils ne voulaient pas se limiter aux plus puissants. Ils voulaient s'intéresser aux « PME dynamiques qui constituent le véritable tissu industriel du pays ». Il avait épluché les comptes avant l'entretien. Il lui revenait maintenant de m'impressionner par la pertinence de ses questions. Une manière de dissimuler ses traits d'étudiant frais émoulu de la faculté des sciences de l'information.

« Et la nef principale, quelle est sa superficie ? ».

En quoi cela t'intéresse-t-il, pisse-lait ? Tu n'as pas la moindre idée de ce que ça représente. Tu n'as jamais mis les pieds dans une fabrique de carton ondulé de ta vie.

« Oui, oui, bien sûr, nous sommes de fervents partisans du stock zéro. La certification ISO ? Mais bien sûr, la 9001 ».

Il sourit satisfait. Encore un qui a gobé le bobard.

- Mais dites-moi, monsieur, *off the record*, avez-vous eu maille à partir avec l'ETA ?
- Je ne suis pas sûr de saisir.
- Vous savez bien... l'impôt révolutionnaire.

Ni *off the record*, ni au vingt-quatrième étage du septième ciel à la gauche de Saint-Pierre du Paradis. À toi, je te raconterais ces choses que je n'ose même pas chuchoter à l'oreille de celle que j'aime ? Eh bien oui, ils m'ont averti que j'avais été ajouté à la liste de l'Agence des contributions de l'armée de libération du Pays Basque, qui sanctionne les défauts de paiement par une simple inscription du contrevenant, délinquant, criminel, à la liste noire, celle des reclus et des

défunts. Ils m'ont envoyé une première lettre anonyme : typographie vulgaire, papier recyclé. Je n'y ai pas prêté attention. J'ai reçu une deuxième missive au ton comminatoire. Elle me donnait une semaine pour prendre rendez-vous avec des percepteurs dans un parking souterrain. J'ai continué de faire la sourde oreille, suffisamment longtemps pour qu'ils saturent ma boîte aux lettres de menaces de plus en plus pressantes.

- Est-il concevable qu'une entreprise aussi saine que la vôtre ne soit pas dans le collimateur de l'ETA ?
- ...
- Vous avez peur de parler ? Vous pouvez me faire confiance. Ce qui se dira dans ce bureau n'en sortira pas.
- ...
- Je n'ai qu'une parole.
- Pourquoi parler de choses qui ne pourront être publiées. Vous êtes journaliste, non ?
- Ça m'aidera à affiner ma perception du problème, ma compréhension globale de l'impact du terrorisme sur l'économie du Pays Basque.

Je n'ai pas cédé. J'ai répété que personne n'avait pris contact avec moi pour exiger une contribution à la cause. « Vous ne voyez aucun inconvénient à ce que je publie cette entrevue ? ».

Le jour suivant la publication de l'article, le flot d'admonestations reprit.

Cent cinquante-trois mille et quatre-vingt-huit kilomètres. Nous n'avons pu nous empêcher de verser une larme quand nous avons dû abandonner à son sort notre vieille Peugeot bleu clair. Elle nous avait

rendu service pendant douze années. Mille deux cents kilos. Quatre cylindres en ligne. Mille quatre cent soixante-huit centimètres cube. Soixante-huit chevaux. Elle ne nous avait rien coûté. Un ami de mon père nous l'avait offerte avant de disparaître en France pour éviter que la main de fer dans le gant de velours ne s'abatte sur lui. Nul ne sait exactement combien de fois la main du *caudillo* s'est abattue. Ces chiffres n'ont jamais été prononcés à voix haute, tabou qui s'écrase contre un mur de silence, nœud dans la gorge d'un chat qui se moque des contingences de l'équilibre.

Les chats ont sept vies. Celui-là était couché ou plutôt pelotonné, tranquille mais alerte, cette vigilance des guerriers somnolents. Ses yeux reflétaient la sagesse des ans. Il devait avoir franchi le cap de sa septième résurrection, une éternité quand on pense qu'une année de la vie d'un chat équivaut à sept années de la vie d'un être humain, ou huit, je ne sais plus, à moins que ce ne soit pour les chiens.

Non, les chiens n'ont qu'une vie, celle qu'ils sacrifient à leur maître, raison pour laquelle leur âme a plus de valeur que celle d'un chat. Le chat m'effrayait. Mes jambes tremblaient quand nos regards se croisaient. Où vas-tu petit ? J'observe chacun de tes pas. Je lis chacune de tes pensées. Je connais le nom de toutes les pierres que tu déplaces en rêve. Je détournais le regard et il se calmait.

Je n'aime pas les chats. Je leur préfère les chiens auxquels les hommes peuvent se fier, à l'exception notable de ces dangereuses machines de combat qu'ils importent d'Angleterre. Ces bêtes-là tuent leur maître si ça leur passe par la tête.

Combien en ont-ils tué au total ? Je ne me rappelle pas le nombre. Par centaines. Depuis le début de la lutte. Ils ont besoin de tuer. Tuer

est la justification de leur absence. Ils me tueront. Ils doivent me tuer.
Je ne mourrai pas seul.

VIOLENCE ET DIGNITÉ

Je ne peux pas continuer comme ça. Une attente sans espoir. Ils n'auront même pas besoin de me tuer. Je suis déjà mort. Je meurs. Ils ne devront pas gaspiller de balle. Je me dissoudrai en silence comme une larve abandonnée. Mon nom s'éteindra entre ces quatre murs. Mon ombre s'imprénera sur ce matelas qu'un autre viendra écraser. Ils n'arrêtent jamais.

Mon amour, je vais mourir, loin de toi, loin de la lumière, loin de la chaleur, loin de ton souffle, loin des cris de notre enfant. Personne ne viendra à ma rescousse. Je mourrai seul comme un chien édenté. Je tomberai dans une oubliette. Je ne veux pas que l'on m'oublie. Je ne veux pas que m'engloutissent la terre et ses infâmes locataires. S'il vous plaît ! Aidez-moi ! Qu'ai-je fait pour mériter pareille fin ? Je ne demande rien, rien de plus que le droit de respirer, comme n'importe quel être humain. Je ne nourris aucune haine, aucune rancœur. Je comprends votre combat mais je ne peux rien faire pour vous tant que je reste enfermé dans ce cachot. Je suis des vôtres, un Basque amoureux de la liberté et de sa patrie. Je crois en la liberté. Comme

vous. Ne le comprenez-vous pas ? Je confesserai mes péchés. J'expliquerai à tous la justesse de votre cause. S'il vous plaît, laissez-moi partir ! Pourquoi ne pas en finir avec cette torture ? Cette folie ne sert personne. Vous ne faites qu'alimenter la fureur de ceux auxquels il reste suffisamment de pouvoir pour contrecarrer vos plans. Je vous supplie de me laisser partir. C'est injuste ! C'est injuste ! Vous ne pouvez faire ça à un être humain. Vous devrez payer pour vos crimes. Vous m'entendez ?

Laisse tomber, Iñaki ! Ils ne t'écoutent pas. Peu leur importe. Tu es une forme anonyme, un être sans âme, un objet inerte. Fuir ! Fuir avant de perdre mes dernières forces.

Oui... c'est ça... je dois creuser un tunnel ! Un tunnel ? Tu n'y penses pas ! Mais si, c'est une bonne idée, une très bonne idée, même. C'est facile à dire ça, creuser un tunnel, mais comment ? Réfléchis, Iñaki ! D'autres sont passés par là. Tu dois pouvoir y arriver.

J'ai lu quelque chose à ce sujet. Ou alors c'était un film. Oui, un film. L'histoire d'un avocat accusé d'avoir tué sa femme. Le quidam clamait son innocence mais personne ne le croyait. Il réussit à susciter la sympathie des gardiens à force de diplomatie et obtint le droit de

décorer sa geôle avec une star de ciné postérisée. Je ne me rappelle plus le nom de cette étoile mais elle appartenait à la caste des femmes fatales. À la fin, l'avocat se fait la belle en passant par un tunnel qu'il a creusé à l'aide d'un petit marteau, un cadeau de la femme du directeur amoureux de ses sculptures de pierre. Si cet avocat y est parvenu, je dois en être capable.

Tu rêves, mon pauvre. Tu as l'affiche et le bruit de la machine infernale pour te couvrir, certes, mais pas le marteau. Que pourrais-tu faire avec des couverts en plastique, une brosse à dents en plastique, des seaux en plastique ? Les seaux en plastique ! Ça ne doit pas être trop compliqué d'enlever une anse en métal. En forçant un peu...

L'anse se laisse faire sans trop protester. Reste à trouver un point faible à attaquer. Une partie du mur du fond, là où ils ont collé le Guernica, est en maçonnerie. Sans doute un rafistolage. Il y aura bien l'une ou l'autre jointure friable. Là ! à environ un mètre du sol, le mortier est abîmé. Ce mur a été monté à la sauvette par des amateurs. Des joints à la chaux. Tant mieux pour moi. Oui, ça s'effrite. C'est laborieux, mais ça s'effrite. Bon, il y a un filon. Maintenant, le camouflage. L'affiche. C'est ce que je pensais : fixée avec des pastilles de mastic. Je n'aurai aucune peine à la déplacer. Reste à régler le problème de leurs intrusions intempestives. Je ne les entends que lorsqu'ils ouvrent la porte. Ça me laisse très peu de temps. Je vais mettre la chaise et la table devant le chantier. S'ils entrent, je feindrai de remplir une de ces grilles de mots croisés de leur saloperie de journal. Dès qu'une clé fouille la serrure, je planque l'anse sous le journal et je prends la pause du cruciverbiste.

La chaux cède, centimètre par centimètre. Gratter, une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix secondes. Écouter. Pas de signe de vie. Gratter, une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix secondes. Écouter. Déjà une tranchée de cinq bons centimètres de profondeur sur cinq de long et un de large. Ça prend forme. De dix secondes en dix secondes. Dix secondes ? Ont-ils vraiment besoin de dix secondes pour ouvrir la porte. Ne serait-ce pas plutôt cinq secondes ? J'aurais dû prêter attention à ce détail. S'ils me surprenaient ? Tout espoir serait perdu. Cinq secondes. Cinq secondes, ça devrait aller. Gratter, une, deux, trois, quatre, cinq secondes. Écouter. Cinq secondes. Pas de signe de vie. Gratter, une, deux, trois, quatre, cinq secondes. Écouter. Pas de signe de vie. Cinq secondes. Et si c'était trois ? Concentre-toi, Iñaki ! Combien de temps te faut-il pour ouvrir une porte ? Pas plus de trois secondes. Ne te mens pas ! Gratter, une, deux, trois secondes. Écouter. Cinq secondes. Pas de signe de vie. Gratter, une, deux, trois secondes. Pas de signe de vie. Vraiment ? J'entends une clé. Non. Tu es sûr ? Non. Je ne sais pas. Arrête ! Arrête, Iñaki ! Pas comme ça. Tu deviendras fou avant d'avoir pu desceller la première brique. Ce n'est pas possible. Il faut trouver autre chose. Marche ! Marche ! Tu as toujours adoré marcher. Ça te libère l'esprit. Combien de problèmes n'as-tu pas résolu en marchant ? Souviens-toi de cette proposition de rachat par ce groupe finlandais. Tu ne savais plus à quel saint te vouer. Et chacun y allait de son rapport, de son argumentation solidement étayée, le directeur financier, les banquiers, la guilde, ta femme. Toi, un homme de bien, la fermeté personnifiée, en proie au doute. Tu es monté dans ta berline allemande, cap sur Urgull. Marche, Iñaki ! Marche ! Imagine-toi sur les hauteurs de la baie et affranchis-toi de tes craintes. Vide ton esprit. Laisse-toi bercer par ce vent calme, apaisant. Le calme, oui, le

calme. Le calme revient chaque nuit. La machine se tait. Il n'y a pas de *shifts* dans l'atelier qui écrase ma cellule. La nuit, la machine se tait et le calme revient. La nuit, mes hôtes dorment. Ils m'apportent un repas, laissent passer une ou deux heures, ou peut-être trois, peu importe, et éteignent. La nuit. L'obscurité sera mon alliée.

C'est sûr que c'est beaucoup mieux comme ça. Je peux travailler à ma main sans m'arrêter toutes les trois secondes. Ça avance beaucoup plus vite. J'ai déjà dégagé la chaux sur les deux longueurs et sur une partie d'une des hauteurs de ma première brique. Encore un petit effort, et j'aurai une prise suffisante pour la faire bouger et m'épargner la taille du dernier joint.

Quelle heure peut-il être ? J'ai perdu la notion du temps à force de ferrailler. J'ai les paumes et les avant-bras endoloris. Encore heureux que j'aie eu la bonne idée de changer de main régulièrement. C'est indispensable si l'on veut éviter la surcharge. C'est un des principes fondamentaux de tout ouvrage : l'équilibre des moyens, surtout quand l'outil est le corps humain. L'équilibre et le respect de son rythme. Ne pas forcer la cadence. Je suis engagé dans une course de fond. Je ne dois pas me griller. J'ai mis du temps à comprendre les lois de l'endurance. C'est une question de maturité.

Elle commence à bouger. Encore quelques coups et l'affaire sera dans le sac. J'aurai le temps de terminer avant le réveil du monstre. Ses grincements métalliques marqueront la fin de ma nuit de labeur,

l'heure du sommeil réparateur. Ça vient. Allez ! L'estocade. Oui, elle cède. Un beau créneau d'environ vingt centimètres de large sur sept de haut et dix de profondeur se dessine. C'est une belle brique ! Je n'ai jamais vu une si belle brique. Je ne me rappelle pas plus beau trophée.

Je vais en rester là pour le moment. Je n'aime pas m'arrêter n'importe où. J'aime les étapes franches et claires, pas les demi-mesures. Une brique c'est une unité tangible, aux dimensions univoques. Une brique c'est une réalité indubitable, une preuve concrète et bien délimitée d'une avancée. Si je continuais, je risquerais de me retrouver au milieu du gué, avec une demi-brique dans mon escarcelle, voir un tiers, voir, pire, une fraction indéterminée de brique. Que ferais-je d'une valeur indéterminée ? Comment mesurais-je l'ampleur de ma première victoire ? Non, je ne peux admettre ça. Mieux vaut s'arrêter là et y revenir gonflé à bloc.

La brique retourne d'où elle vient, glissée, sans plus, entre ses consœurs. Le Guernica se laisse faire sans protester. Le mastic n'est plus très frais mais il tient le coup. L'illusion est parfaite. Ils n'y verront que du feu. De toutes façons, ils ne s'attardent jamais dans mes appartements. Ils déposent la nourriture, emportent les seaux s'ils sont pleins, renfloue le rayon mercerie au besoin, et s'évanouissent aussi vite qu'ils sont apparus. Ce ne sont pas des maniaques de l'inspection.

Je vais les attendre, attendre leur visite, rendre hommage à leurs approximations culinaires, avant de me payer un roupillon bien mérité. Je m'allonge sur le matelas. Tout est tranquille. La machine est muette. Mon corps se relâche. Je suis fourbu mais heureux. Une lueur d'espoir vibre là-bas, derrière cette table et cette chaise, derrière cette

reproduction bon marché de l'œuvre majeure de Picasso. Je ne me suis jamais senti aussi bien depuis l'enlèvement.

« Allez Julén, c'est à toi ! ». Il se lève, tire sur les pans de sa veste, se lisse la mèche du bout des doigts, avance, un peu raide, vers le tabouret, se retourne et salue le public. Quelques timides applaudissements lui répondent. Il cherche le regard de sa mère, croise mon sourire bienveillant, me renvoie une moue sérieuse et concentrée, pleine de l'importance du moment, nous tourne le dos, se cale sur son tabouret, bien droit face au clavier, ferme les yeux, étend calmement les bras. Olga glisse ses doigts entre les miens et les serrent doucement, sans quitter notre fils des yeux.

- Maman, je pourrai jouer cette pièce que tu aimes tant ?
- Laquelle, mon chéri ?
- Celle de Debussy, la première *Arabesque*.

Olga avait retenu ses larmes. Moi aussi. « Votre fils a un don, tout simplement. Certains enfants ont des facilités, une sensibilité, une bonne oreille ; Julén a un don. La musique est en lui et ne demande qu'à sortir. Et quand il lui donne forme, avec ses doigts, avec son cœur, Julén est heureux et il rend heureux les gens qui l'écoutent. » Une lueur intense éclairait le regard d'Olga. Il batifolait bien au-delà des lunettes sévères et démodées d'Imelda Larios Galdos, premier prix de Conservatoire supérieur royal de musique de Madrid, professeur au Conservatoire de Saint-Sébastien, concertiste internationale.

Elle avait accepté de l'écouter pour faire plaisir à un vieil ami. Elle avait renoncé à travailler avec des enfants, « mais là, il s'agit d'un cas de force majeure. De pareils talents, on peut ne jamais en rencontrer. Je serais folle de laisser passer ce présent ».

Les doigts de Julén libèrent une cascade douce et rafraîchissante. Un nuage de bonheur flotte sur l'assemblée. Les notes rebondissent sur les faisceaux de lumière que le soleil matinal projette dans la salle des réceptions. La flûtiste dépêchée par la mairie écarquille les yeux. Son patron jubile sous sa moustache fournie mais parfaitement peignée. La cérémonie ne pourra qu'être réussie avec une telle entrée en matière.

La dernière note retombe et déclenche une bordée d'applaudissements. Julén se lève, salue et vient s'asseoir, les joues légèrement empourprées, à côté de sa maman. « C'est magnifique, mon grand », lance Raúl, son parrain, le meilleur ami d'Olga, son ange-gardien, en le gratifiant d'une tape complice, sur le sommet du crâne.

Le maire nous invite à le rejoindre à la table des délibérations derrière laquelle il se tient, solennel mais débonnaire, un pense-bête posé devant lui, les articles du Code civil qu'il va nous lire : nos droits et obligations de futurs époux. L'offrande de Julén continue de planer au-dessus des têtes. Cette journée est marquée du sceau du bonheur, un bonheur serein, décontracté, radieux, doucement radieux, sûr de son fait. Il a frappé à la bonne porte. Ces deux-là s'aiment comme la terre gravite autour du soleil. C'est une évidence. Il n'y a rien à dire. Il n'y a qu'à savourer et se laisser emporter par ces sourires.

Olga avait voulu attendre, laisser le temps à Julén d'avoir suffisamment grandi pour réaliser ce qui se passerait et graver ce jour dans sa

mémoire. Elle avait rêvé de noces simples avec la famille, ce qu'il en restait, et les amis les plus proches, une trentaine de personnes, tout au plus. Elle avait imaginé une cérémonie sans chichi à la mairie et un repas sans prétention dans le verger de notre chalet. Tout serait nouveau pour moi qui m'étais marié devant plus de trois cents personnes, dont je ne connaissais pas la moitié, dans une église froide et grandiloquente animée par une confrérie chagrine et hautaine. Tout serait nouveau et si bon. Mieux que dans le meilleur de mes rêves.

Le discours du maire est à la hauteur des circonstances, sans effets de manche, direct, teinté de quelques pointes d'humour. Nous ne sommes plus des enfants que l'on doit bercer d'illusions et de conseils inutiles. On ne doit plus nous indiquer le chemin. « Je vous déclare unis par les liens du mariage ». Poignées de main. Applaudissements. Accolades et rires. Pour peu, le maire nous accompagnerait jusqu'à Hondarribia si sa charge lui en laissait la possibilité. Il adore le coin. Un homme de goût.

Pour la plupart des convives, c'est une découverte. « Tu nous l'avais bien caché, mon salaud ! ». « Mince, mais il est magnifique cet endroit ! Comment avez-vous déniché ça ? ». Isabel contemple le verger, un peu à l'écart. Je lui propose une coupe de Cava, au diable Alzheimer, et l'invite à nous rejoindre à table, une longue table en forme de U sous les pommiers en fleurs.

Olga est resplendissante. Elle glisse entre les convives, toute charme, laissant sur son passage des effluves de félicité. Elle a gardé sa robe, une robe crème, droite, sans fioriture, mais terriblement élégante, un héritage qui lui a noué la gorge quand elle l'a sorti de sa boîte en carton à l'ancienne, de cette époque où l'on savait faire des emballages pour les objets qui comptent vraiment. « Je ne veux pas

de ces meringues qu'on nous inflige. Je veux quelque chose de simple, qui me ressemble, qui nous ressemble ». Elle trouve toujours les mots justes, juste ce qu'il faut de mots. Elle flotte sur un nuage, pas trop haut, à quelques centimètres du sol, d'où elle peut laisser rayonner sa joie de vivre. Julén fait circuler les amuse-gueules. Il est aux anges. Le voilà devenu un presque adulte. On le complimente pour sa prestation. Il joue les maîtres queux de sortie. « Je vous conseille le chorizo ; il est délicieux. Si vous voulez du vin rouge, il y en a là, sur la table, sous l'auvent. On m'a dit qu'il est vraiment succulent ». Sept ans à peine et déjà son pesant d'homme. Olga s'assied entre Julén et moi : les deux amours de sa vie. Son père a fait le voyage de France avec sa deuxième femme, beaucoup plus jeune que lui. « Oh, je n'aurais jamais cru divorcer mais l'usure du temps, vous me comprenez ? ». Il sait parfaitement que je le comprends. Les parallélismes favorisent les complicités. Et moins de dix ans nous séparent...

La procession des entrées commence : rien de sophistiqué, du champêtre : salades folles, charcuterie variée, terrines de canard aux olives, *tortillas de patatas*, *empanadas* de bonites, et ces verrines avocats crevettes mangue citron coriandre, que tu as tenu à préparer toi-même, du comme chez soi, mais de la qualité, ça oui, de la qualité. Et de l'amour. À profusion ; il ne doit manquer de rien. « Vous nous gâtez, c'est Byzance ! ». « *Madre mía*, ces verrines sont à mourir de plaisir ! ». Un dernier plateau, porté à bout de bras par un homme dont je n'avais pas encore remarqué la présence, précédé d'un fumet très familier : lentilles et choux. Patrizia et Iker tirent une tête jusque par terre devant le dernier venu. Je me tourne, interloqué, vers Olga.

- Mais, euh, c'est toi qui as commandé ça ?

- Eh alors, Iñaki, on a fait des folies de son corps pendant toute la nuit, et on arrive plus à se lever ! Il est quatorze heures trente. Tu vas rater la becquetance, si tu te bouges pas le fion. Ce serait trop con. Aujourd'hui, c'est des lentilles et du chou, p'tit veinard, va !

Le cagoulé se fend d'un rire bien gras, dépose le plateau, une cruche d'eau et s'en va, content de sa plaisanterie. Ça pilonne à tout rompre dans la cage au lion. Je respire le plus profondément possible pour faire descendre les pulsations. Le con ! La brutalité avec laquelle il m'a fait retomber sur terre ! Tortionnaire ! Briser un si beau rêve. Avec tes saloperies de lentilles.

Et pourtant, il faudra bien que je les mange. Je dois prendre des forces. Je n'ai encore qu'une seule brique à mon palmarès. La nuit sera longue.

J'ai réussi à piquer un autre somme après le déjeuner. Je suis chargé à bloc. Ce rêve était un signe. Je n'en ai pas eu de pareil depuis mon arrivée. Je dois aller de l'avant. La liberté est là, qui m'appelle de l'autre côté du mur. Vous m'attendez, à quelques briques à peine. La bête s'endort. J'attaque les joints comme un forcené. Sortir d'ici ! Je vais sortir d'ici. Du calme, le chemin de croix sera long. Creuse, Iñaki, creuse ! La chaux cède sans opposition. La chaux est mon passeport vers la lumière. Creuse, Iñaki, creuse !

- Eh ben quoi, le taulard, on nous fait un *jet lag* carabiné ! Tu retombes en adolescence, ou quoi ? Mais qu'est-ce que tu fais de tes nuits, hein !?

Se sont-ils rendus compte de quelque chose ? Ils flairent un coup tordu, j'en suis sûr. Non, c'est juste une pose. Ils ne savent plus quoi inventer pour me provoquer. S'ils avaient réellement des doutes, ils me presseraient de questions ou ils fouilleraient la cellule, ou les deux. Pas maintenant ! Je touche au but. J'ai dégagé un espace suffisant pour m'y glisser, et sur quatre épaisseurs. Il ne doit plus rester grand-chose. Une question de deux ou trois jours, tout au plus et *bye bye* Iñaki.

Cette nuit, c'est la bonne. J'attaque la dernière couche, je le sens. La chaux n'a jamais été aussi docile. Elle se désintègre poliment. J'ai gagné en dextérité. À force de creuser, ou plutôt de gratter, comme un insecte éperdu. Derrière cette brique qui ne tient plus qu'à un fil pend la clé des champs. Je n'ai plus qu'à tendre la main. La brique se laisse convaincre ; elle vient à moi. Inutile de cligner des yeux, derrière c'est nuit noire. Je ne risque pas d'être aveuglé. Tellement noire. Pas la moindre lueur. Je tâtonne. Eh merde ! Une autre couche ! Mais où cela s'arrêtera-t-il ? On dirait une de ces murailles d'un château moyenâgeux. La texture n'est pas la même ; c'est lisse et il n'y a pas

de joints, une chappe continue. Iñaki, ça pue le béton à un kilomètre ce truc-là. Oh, merde ! merde ! putain de bordel de merde ! Creuse, Iñaki ! Ne baisse pas les bras ! Continue de creuser, putain ! Rien, rien ne bouge. L'anse glisse sur la surface de cette nouvelle couche. Ne te laisse pas démonter, Iñaki. Ce n'est peut-être qu'un coup de malchance. Plus loin, tu retrouveras de la maçonnerie. Ce n'est pas possible autrement.

Toutes les briques s'étalent à mes pieds, couvertes de la sueur que je répands depuis plusieurs heures. Toutes les briques ! Toutes. Le doute n'est plus possible ; les briques sont adossées à un mur en béton. C'est foutu. Mon seul espoir de sortir d'ici. C'est foutu. Je suis définitivement à leur merci. Tout ça n'a servi à rien d'autre qu'à m'enfoncer encore plus, comme un animal pris dans des sables mouvants qui se débat désespérément jusqu'au moment où il se rend compte que chaque mouvement l'entraîne vers le fond. Je touche le fond. J'ai envie de tout démolir. Et je ne peux même pas crier. Ils viendraient. Ils se méfieraient. Ils finiraient par découvrir ce moignon de tunnel et me le feraient payer, pour me rappeler qui dirige la manœuvre, me dissuader d'entreprendre quoi que ce soit d'autre, justifier leur présence. Olga ! Olga, je suis désolé. J'aurais tellement voulu. J'ai tout fait pour. Ils sont plus forts que moi. Je ne peux rien y faire. Je suis désolé. Je meurs d'envie de te serrer dans mes bras, de vous serrer tous les deux dans mes bras. Olga ! J'ai peur. Je suis perdu. Je n'ai

plus le courage. Je n'en peux plus. Je veux en finir. Je veux que tout ça s'arrête. Je n'en peux plus. Je suis désolé.

J'ai tellement dormi que je n'ai pas touché à mon déjeuner quand l'estafette de service m'apporte mon dîner.

- Monsieur Etxeberría ! ça ne va pas ? Vous n'avez rien mangé. Vous n'avez fait que dormir toute la journée. Vous êtes malade ?
- Non, non. Je vais bien. Je n'avais pas faim, voilà tout. On ne peut pas dire que je sois très sollicité dans cet endroit. Mon appétit s'en ressent. D'autant que le menu n'est pas très varié.
- Je comprends. J'en toucherai un mot au cuisinier. Je suis sûr qu'il doit y avoir une solution. En attendant, manger au moins ces sandwiches. Ils sont excellents. Vous devez faire attention à vous, monsieur Etxeberría.
- Mais, dites-moi, vous êtes nouveau ici, non ? Il ne me semble pas vous reconnaître. Et dieu sait que j'ai appris à vous distinguer, depuis le temps.
- Je vous en prie, monsieur Etxeberría, nous devons nous en tenir au strict minimum. Moins vous en saurez sur nous, mieux nous nous porterons, vous comme nous. Vous comprenez ?
- Je comprends parfaitement. Seulement, je n'ai pas été habitué à de tels honneurs depuis mon entrée sous les ordres. Vos acolytes ne sont pas bavards et encore moins affables. Mais vous, c'est différent. Je sens qu'un dialogue est possible, que nous pourrions même arriver à nous entendre.

- Ne vous méprenez pas, monsieur Etxeberria, je suis exactement comme les autres, et aussi décidé qu'eux, si pas plus, même si je prête un peu plus attention aux formes. Question d'éducation sans doute. On ne peut renier ses origines.

Le novice s'en retourne d'où il vient sans plus m'adresser la parole. Je l'ai peut-être vexé. Les plus jeunes sont les plus virulents lorsque leur crédibilité est en péril. La peur d'être mal vu par leurs pairs. Le monde des truands n'est pas très différent de celui des honnêtes gens. Les ressorts sont les mêmes. Seule leur tension diffère... et les conséquences de cette tension.

Aujourd'hui, ce sont des haricots blancs, et... et... mais oui, ça alors... du veau ! Ça baigne joyeusement dans la graisse. Ça me change du rata standard. Étrange tout de même, toutes ces attentions. D'abord, ce jeunot aux bonnes manières qui daigne me consentir un brin de causerie. Puis cet effort culinaire. Ils veulent m'amadouer. Ils ont senti quelque chose mais ils n'ont pas réussi à identifier la cause de leur malaise. Ils sont déstabilisés. Moins robustes qu'ils veulent le paraître. C'est peut-être ma chance. Si je n'y suis pas arrivé par la ruse, j'y parviendrai peut-être par la force. Il ne m'avait pas l'air bien épais le néophyte, ni physiquement, ni mentalement. Si j'osais. C'est dangereux mais qu'est-ce que j'ai à perdre ?

J'attendrai que le jeunot revienne. Je l'attaquerai à la gorge. Je l'étranglerai silencieusement. Je les tromperai. Je ne dirai rien. Je trouverai un pistolet abandonné sur la table. Il y aura sûrement une table. Je saisirai l'arme et les menacerai. Si nécessaire, je tirerai, aux jambes ou à la tête. Je prendrai un otage pour couvrir ma fuite. Oui, un otage. Juste retour des choses. Ils en resteront bouche bée. Ah, ah ! oui ! c'est ça, Iñaki !

C'est ça, Iñaki. Échauffe-toi un peu. Ils en ont encore pour un bout de temps. Ce qu'il faut pour te préparer. Je savais que je devais conserver la forme. Je dois m'évader sinon je suis perdu. Je dois prendre l'initiative, les amener là où ils ne m'attendent pas. Je feindrai une totale soumission. Il ne fera même pas attention à moi.

J'attendrai que le jeunot revienne. Je reconnaîtrai son pas léger. C'est celui qui offrira le moins de résistance. Quand descendra-t-il ? Ça peut prendre des heures. Non, non, ça devrait aller vite. Du calme, Iñaki ! Tous les combattants savent ça. Bats-toi avec la tête. Et le corps, bien sûr, mais sans le cœur, sans les sentiments. Les sentiments nous perdent dans ces moments. Tu dois te transfigurer, devenir une froide mécanique.

Combien mesure-il ? Il est un peu plus petit que moi, et plus fluet. N'empêche, mieux vaut frapper vite et fort. J'aurai l'avantage de la surprise. Il ne s'attend sûrement pas à une attaque. Le facteur surprise. Il a permis de gagner de nombreuses batailles. La détermination. Il n'y a de victoire sans détermination. Audace. La clé est là. Tu es le plus fort parce que tu le veux, parce que tu as tout à gagner et rien à perdre.

Quand t'es-tu battu pour la dernière fois ? Ça remonte à plus de trente ans. Un abruti qui s'énervait à un carrefour parce que j'avais cédé une priorité. Je lui avais cassé les dents. Il l'avait cherché. Il était sorti de sa poubelle et avait commencé à façonner l'une des roues de ma voiture à coups de pied. Il avait fait mine de s'en prendre à mon pare-brise. J'avais bondi hors de l'habitacle. Il avait reculé, dans un premier temps, avant de me défier. Il avait esquissé un crochet et s'était retrouvé avec mon poing droit dans les mâchoires. Il s'était effondré dans un bruit de porcelaine brisée. Il était madrilène. Les madrilènes ont une grande gueule. Il avait mis trente secondes à retrouver ses esprits et dix de plus à se mettre à pleurer ses dents perdues. Il n'avait entamé aucune poursuite. Il faut être con pour se lancer à l'eau sans savoir nager. Quand on n'y connaît rien à la baston on la ferme ou l'on tente de prendre le dessus avec des moyens plus civilisés, comme les insultes. Ça leur va bien les insultes aux merdeux. Le chien qui aboie ne mord pas. Moi, je n'aboie pas. Je me tapis dans le silence, et j'attaque.

Viens ! Approche !

Avant qu'il ne dépose le plat sur la table.

Maintenant !

Je bondis, le saisis à la gorge. Il laisse tomber l'assiette et la bouteille d'eau, qui se fracassent sur le sol. Mes mains s'enfoncent dans

la chair. Il ne moufte pas. Il m'envisage, étonné, comme si je commettais un acte absurde. Il n'a pas l'air de souffrir, encore moins de suffoquer. J'étrangle. Encore. Deux puissantes serres me broient les poignets. Il rompt l'encerclement sans le moindre effort et me fait valser sur le matelas d'un coup de pied dans l'estomac. Un autre coup de pied, dans la figure, cette fois. « Fils de pute ! Qu'est-ce que tu veux, sale fiotte ? Que je t'éclate la gueule ? C'est ça que tu veux ? ». Un nouveau coup de pied dans la figure, puis deux autres dans le thorax. Je ne peux plus respirer. Un geyser de sang me jaillit du nez. « Si tu refais cette connerie, je te bute, compris ? Et maintenant, ramasse la bouffe que t'as balancé par terre. Et l'eau, t'as qu'à la lécher, chien ». Il grogne et disparaît dans un claquement de porte emphatique.

Je lèche mon sang. Il goûte les épinards. Il m'a cassé le nez, et une ou deux côtes, sans doute. C'est raté. Qu'est-ce qui a foiré ? J'avais pourtant pensé à tout. Sauf à mon propre corps. Je n'arrive même plus à tenir debout. Je suis vidé. Je ne pourrais même pas porter mon fils. Ils m'ont sucé la moelle. J'ai mal au nez. J'ai mal aux côtes. Je parviens à peine à respirer. Il ne manquait plus que ça.

J'ai envie de dégueuler mais j'ai le ventre vide. Je n'en peux plus de cette nausée. Je vomis de l'air, de la salive, du sang, de la bile. Peu importe le nom, ça fait mal. Je vomis des larmes de rage et d'impuissance. Quelle souffrance ? La vulnérabilité, le sentiment de la soumission totale au jugement de créatures paranoïaques et psychopathes. Le reflet de la mort dans un miroir sans tain. Je suis à leur merci. Je n'y peux rien. J'ai échoué aujourd'hui. J'échouerai demain. Je m'affaiblis jour après jour. Le sang coagule. J'ai taché le matelas. Ça réveillera les requins qui nagent entre les ressorts et surgissent au milieu de la nuit pour dépecer mes rêves les plus doux.

Il m'a retourné comme une crêpe. Voilà ce qui arrive avec cette vie sédentaire, avec cette civilisation dont nous sommes si fiers. On en oublie les précautions les plus élémentaires. Nous confions notre sécurité à des professionnels, à des organisations désincarnées et nous nous retrouvons sans recours quand nous devons passer à l'action. Des brebis, cette civilisation nous transforme en brebis, perdues sans la protection des chiens, ces chiens qui nous mordent quand ça leur chante.

J'aurais dû m'y prendre autrement. Frapper directement au larynx, sans pitié. C'est ce que je ferai la prochaine fois. Je ne lui laisserai pas la moindre chance.

Quelle prochaine fois ? Il n'y aura pas de prochaine fois. Ils ne se laisseront plus surprendre. Ils seront sur leurs gardes. Tu as échoué. Ils seront deux. Tu ne pourras rien faire. Ils viennent. Ils sont deux. Le louveteau et le chef de meute.

« Qu'est-ce que j'entends ? On veut jouer les durs à cuire ? Regarde-toi, loqueteux ! Tu pourrais pas faire dix mètres sans t'écrouler. T'es qu'un étron et rien d'autre qu'un étron et tout ce que tu as à espérer c'est qu'on t'écrase pas sur le champ. Pigé ? Si tu tentes quoi que ce soit contre mes hommes, je réponds plus d'eux, tu m'entends ? Ce sont des guerriers et faut pas leur chatouiller les couilles. Vu ? ».

C'est tout vu. De toute façon, je sais que vous me détruirez quand ça vous prendra, quand j'aurai fini de servir la cause.

- Je veux un médecin. Il m'a cassé les côtes.
- T'es pas en position de demander. Les côtes, ça casse pas comme ça, là. Ce qu'y a, c'est que t'es une lopette. T'as qu'à rester tranquille et ça passera.
- Bon, ben, on fait quoi là ? demande le gamin.
- On ramasse tous ces putains de morceaux de verre et de porcelaine, dès fois que ça lui prendrait de s'en servir pour faire une connerie de plus, et on se tire.

La nourriture est dispersée sur le sol. Je devrai attendre quelques heures encore. Inutile de creuser l'humiliation. Ils veulent me faire croire que je suis un chien. Je tiendrai le coup. Je suis un homme. Je ne boirai pas non plus. Les êtres humains ne lapent pas les flaques. Les chiens non plus si on leur en laisse le choix. Ils préfèrent l'écuelle. Il est vrai que certains spécimens, plus rétifs, continuent de regretter l'état sauvage mais la majorité se range à la discipline de la civilisation.

La civilisation est restée aux portes de mon tombeau. Ils sont la négation de la civilisation. Ce sont des barbares. Même pas. Les barbares avaient de la noblesse. Pourquoi l'homme doit-il nier sa condition ? Nous devons nous élever au-dessus de la bête, pas ramper au-dessous. L'animal est animal parce qu'il ne sait pas qu'il est animal. Son unique savoir est son instinct. Il répond à un scénario établi pour l'éternité. Un animal ne sait pas, il sent. L'homme sait. Il lui en a coûté des siècles pour ne pas dire des millénaires, mais il sait. Il sait du haut de son passé, de son présent et, pour les plus avisés, de son avenir. Mais qu'est-ce qu'un animal qui sait qu'il est un animal ? Une impossibilité. Le savoir et l'animal ne peuvent coexister. Le savoir doit convertir l'animal en homme, ou quelque chose qui y ressemble. Mais ils ont perdu tout trait d'humanité. Il ne leur en reste que l'apparence, et ce savoir oublié.

Le savoir ne peut être détruit. Il doit être là, qui palpite lentement, attendant son heure. Il pleure à voix basse, trop basse pour que ses maîtres l'entendent. Ils ont trahi le savoir, donné pour mort sous les cendres de l'incendie qu'ils ont provoqué, sous les tombes qu'ils ont remplies, sous les cris qu'ils ont étouffés. J'ai faim. J'ai soif. Je ne céderai pas. Ils ne m'ôteront jamais la dignité.

SENS DESSUS DESSOUS

- Il s'est chié dessus, le con !
- Laisse-le mariner dans son jus ; ça lui apprendra. Quand il pourra plus respirer, il nous demandera pardon en chialant.

Quand je ne pourrais plus respirer ? Pourquoi ne pourrais-je plus respirer ? Je respire, tout ce qu'il y a à respirer, pas grand-chose à vrai dire. Ils me rationnent l'air, comme le reste, et même les odeurs, amalgame désespérément constant de moisissure et de tristesse. Là, pourtant, je n'avais rien décelé de suspect. Au réveil, j'ai senti quelque chose d'humide, de mou et de tiède dans mon caleçon mais je pensais que c'était le nid de fourmis qui me pousse entre les fesses quand je reste trop longtemps en léthargie. J'ai cru que les fourmis ne voulaient pas retourner dans les profondeurs.

Ils étaient furieux. Peut-être ma distraction les déciderait-elle à en finir avec moi ? Je l'ai désiré de toutes mes forces. Une fraction de seconde mais de toutes mes forces. Que mon supplice s'achève, fût-ce pour une trace de freinage dans mes hardes les plus intimes.

Ce qui m'étonne, c'est que je n'ai rien senti. La merde, ça sent. En plus, la mienne était assez répugnante ces derniers temps. Le chou doit avoir transformé mon appareil digestif en creuset de sécrétions méphitiques. Mais ça ne m'explique pas le pourquoi de ma négligence olfactive. Un accident sans doute.

L'odeur de la merde m'a toujours interpellé. Celle de Patrizia était légère et fraîche. Ce jour-là, devant le linge maculé, j'ai pu vérifier une loi fondamentale de la condition humaine : l'odeur de notre merde tend à se détériorer à mesure que nous nous rapprochons de la tombe. L'odeur corporelle aussi. Un bébé est un croissant sorti du four, une pêche tombée de la branche, du lait pompé du sein maternel, du coton fraîchement coupé. Un vieux est une souche pourrie par une pluie ininterrompue, une entrecôte oubliée sur une table, une huile rance, une nappe de naphthaline dans un couloir d'hôpital.

On ne sait jamais. Je vais pisser, histoire de vérifier que mon appendice facial fonctionne toujours.

J'entends le crépitement irrégulier de l'urine contre les parois du seau, mais je ne sens rien. C'est sûrement à cause du flot continu d'eau qu'ils m'injectent méthodiquement depuis le premier jour. Il a essoré ma vessie, l'a débarrassée des flaques d'alcool croupi. Cela dit, l'ingestion excessive de chou devrait avoir affecté ma production urinaire. Enfant, je reniflais fréquemment mon urine pour mesurer son degré d'acidité. Une méthode de contrôle que j'avais commencé à appliquer le jour où mon père m'avait obligé à avaler une botte entière d'asperges me laissant seul face au verdict sans appel d'une urine aux relents d'usine chimique.

Dolores puait la saleté, la tache de sueur colée à l'aisselle, la crasse coincée entre les doigts de pied, le morceau de jambon calé entre deux molaires, la liquette trop longtemps portée. On chuchotait sur son passage. On se battait pour ne pas s'asseoir à ses côtés. Claudio, un Argentin bellâtre, intelligent et fat, se sacrifiait le plus souvent, par compassion pour les plus faibles. C'était peut-être une maladie et il valait mieux ne pas se moquer. « Oui, c'est la maladie de la douche bouchée », lui rétorquions-nous. Il haussait les épaules et s'obstinait dans son œuvre de miséricorde.

C'est irrévocable. Mon urine ne sent rien. Les murs non plus. Il doit y avoir une rivière ou un réseau d'égouts. Ma cellule transpire l'eau. Des perles transparentes m'imprègnent la peau et les os, me glacent les sangs, m'inondent les poumons. À chaque jour sa cargaison de glaires vertes, jaunes, blanches. Une aiguille me perfore le thorax chaque fois que j'inspire trop profondément. Comme aux moments les plus noirs de mon addiction au tabac.

Mon père l'avait congédié. Ou plutôt, il avait congédié mon père. Il était mort. Le sien aussi et, pourtant, elle continuait. Une si généreuse poitrine complètement gangrénée sous l'éclatant tissu. Un cimetière à ciel ouvert. Ils sont là, dans la rue, par milliers, le ventre éclaté, la jambe écrasée entre deux dalles. Combien sont-ils ? Des millions de mégots. Chaque jour. Je ne pensais pas en arriver là. Quand ai-je commencé ? Tard. Mais il n'est jamais trop tard. Pourquoi ? Je ne m'en souviens plus. Ah oui ! Pour impressionner une fille. Partager le temps suspendu. Remplir les blancs. Méditations. Postures. « J'aime cette odeur d'ouvrier ». Elle m'embrassait avidement et plongeait une main dans mon caleçon.

Grand il ne l'était pas, vieux si. Il effleurait le plus discrètement possible le marbre lustré. Une dizaine de clients bivouaquaient devant les guichets. Ils ne l'avaient pas remarqué. Qui remarque-t-on dans une succursale de banque ? Des mots métalliques. Des têtes qui se tournent. Des regards qui se détournent. Des phrases courtes, pénibles. Une béance dissimulée derrière un mouchoir de soie.

Je jetais mes paquets dans les poubelles. Il en restait mais tant pis ou tant mieux. Je ne sais plus combien de fois j'ai répété le geste. Discipline. Volonté. Se convaincre de l'existence d'une autre voie.

Les dernières marches étaient pénibles. Je me le devais. Faveur consentie au condamné. Connerie. Comme si se faire exploser la tronche pouvait être l'ultime volonté. Conditionnement. Des milliers de kilomètres de pellicule. Des tonnes d'affiches au profit d'une sinistre dictature. Envie de vomir après le repas. Des picotements à la langue. J'ai arrêté. Je me le devais. Ça ne me plaisait même pas. Je ne savais même plus pourquoi je le faisais. J'avais perdu tout contrôle. Être humble. Reconnaître qu'on ne peut la vaincre. Je me le devais. Je me le suis permis. Je me suis senti si bien.

Je ne sens plus ma propre haleine. Il y a quelque chose qui cloche. J'ai toujours été très sensible à ma production buccale. Je repérais la plus infime nuance d'ail dans les épinards aux pignons que préparait la grand-mère pour nous attirer chez elle.

Alicia adorait l'ail. J'ai dû renoncer à elle. Je ne supportais plus ses baisers. Elle disait que l'ail facilite la circulation. Je lui répondais qu'elle devrait choisir entre sa circulation et moi. Elle a préféré son sang. L'amour est fragile.

Je ne sens plus mon haleine. Il y a quelque chose qui cloche. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt !? Un refroidissement. Un simple refroidissement. Le manque d'espace te rend marteau, Iñaki. Tu deviens paranoïaque ou plutôt hypocondriaque. Un simple refroidissement.

Une pétoire, ça ne sent rien. Le métal, ça ne sent rien. Rien d'autre que le froid. Le froid ne sent rien. Ça sent le froid, le fer, le sang frais. Ça goûte le fer quand il coule de la blessure. Ça ne sent rien.

Roberto avait le crâne comme l'écorce lunaire, criblé de cratères. Il ne se passait pas une semaine sans qu'il se prenne une pierre sur la tête lors de l'une de nos batailles rangées avec la bande du quartier voisin. La première fois, il s'est effrayé. Il s'est mis à crier comme un dingue, le visage barbouillé de carmin. La deuxième fois, il s'est lamenté sur son sort, sur la malchance qui s'acharnait contre lui. La troisième fois, la vue du sang l'a fait sortir de ses gonds et il s'est payé le scalp du chef de la bande rivale, ce qui a momentanément mis fin à ses incursions punitives.

Une pétoire ne sent rien, à moins qu'elle n'exerce son funeste office, qu'elle ne laisse parler la poudre. Que sent la poudre ? Peu d'entre nous le savent vraiment : les soldats, les policiers, les ingénieurs des mines et carrières, les criminels et les délinquants sur le point de gravir un échelon, et, les *etarras*. Je n'en ai moi-même qu'une

idée très approximative : quelques balles gaspillées pendant mon service militaire et l'une ou l'autre partie de chasse entre notables.

Yolanda était fascinée par les armes à feu. Elle voulait un guerrier, un héros, violent sur terre, tendre entre ses bras. Elle dénicha un guerrier, violent sur terre et entre ses bras. Un membre de *Jarraï*, une graine de libérateur, un maquisard en puissance ; ça le campait plus solidement. Sauf qu'il ne connaissait rien à la poudre et que ça lui a sans doute valu de terminer au fond de la baie de la Concha avec une balle dans la tempe. L'affaire ne fut jamais éclaircie. Ça arrangeait pas mal de monde. Quand ils l'avaient retrouvé, la gueule ouverte sur la plage, des crabes lui sortaient des tripes. Je ne l'ai pas vu mais elle me l'a raconté en s'effondrant dans mes bras. Elle s'est dégotté un banquier poli. Elle l'a épousé trois ans plus tard. Ils ont eu trois enfants, deux filles et un garçon.

Je m'y perds. Le flair. Il y a quelque chose qui cloche. Je n'arrive pas à ordonner ce flot de mots décousus. J'ai besoin d'un interlocuteur avec qui partager des discussions, des disputes, des démonstrations, de la trigonométrie, des quatuors, que sais-je encore. Quelqu'un au-delà du bruit incessant de mes pensées.

Donnez-moi une voix, une oreille, des yeux, une bouche à dévaliser, un sourire auquel répondre, une poignée de main, une baffe à défaut ! Je ne me supporte plus. Je veux sortir de ce monologue asphyxiant.

Elle me regarde. Je sais qu'elle me regarde, mais je ne veux pas d'elle. Elle veut me prendre. Pourquoi insiste-t-elle ? Je ne veux rien savoir d'elle.

Répondez-moi !

Charger la tête la première, tête de bouc, le diable avec moi.

La porte ne cède pas. À peine a-t-elle frémi. Trop faible, l'impulsion. Je n'ai même plus la force de me faire mal. Ils ne m'ont pas entendu pas ou feignent de ne pas m'avoir entendu. Je parie qu'ils se gaussent de mon désespoir. Qu'attendre de mieux ? Pas même avec la tête.

Le refroidissement. Je ne sens plus mon propre sang. C'est le front. Une écharde, vraisemblablement. Mes nerfs s'atrophient. C'est impossible. Ils ne me prêtent pas la moindre attention. Je n'ai rien fait. Je suis innocent. Ce sont eux, les autres, là-bas. Je vous le jure. S'il vous plaît ! Ne me laissez pas ici ! S'il vous plaît !

Ils ne viendront pas. Ils ne viennent que quand ils en ont envie, quand leur indéchiffrable agenda le leur dicte.

D'accord, comme bon vous semble, allez vous faire mettre ! Je n'ai pas besoin de vous. Je construirai une forteresse inviolable, des univers infalsifiables, des rêves éveillés où je pourrai évoluer en toute liberté, parler sans honte, écouter sans peur, manger sans faim, chanter sans sourdine, embrasser sans trahison.

PERSONNE NE M'ENLÈVERA ÇA

Teresa vient s'allonger à côté de moi, comme ça, sans motif. Des gouttes argentées brillent sur son corps mince et souple.

- Tu me laisses une petite place sur ta serviette, là ?

Teresa ! S'il y en a une que je n'imaginai pas intéresser, c'est bien Teresa. D'ailleurs, elle ne m'intéresse pas non plus ; ce qui ne m'empêche pas d'être troublé par la manœuvre.

- Tu la trouves comment, Mónica ?

- Ah !? euh... bien. Ouais, euh, je la trouve bien.

- Oui mais, bien comment ? Elle te plaît ?

- Ben, c'est que... ouais, ouais, elle me plaît.

- Super.

Teresa plante le menton dans le sable et s'attarde sur la crête d'une vague plus vindicative que les autres, un instant seulement, le temps de me laisser digérer. Elle revient vers moi et m'offre ses yeux turquoise – c'est vrai qu'ils sont à couper le souffle, mais son sourire a quelque chose d'amer qui ne m'inspire pas confiance.

- Et ça te dirait de sortir avec elle ?

- Euh... de sortir avec elle ? Moi !? Mais, comment, qu'est-ce que tu veux dire ?
- Tu sais bien, non ?
- Ah, ouais bien sûr...
- Et puis, moi je sortirai avec Paco, comme ça, on sera deux couples. Sympa, non ?
- Avec Paco ? Tu veux dire, le frère de Mónica ?
- Oui, son frère.
- Ah, je vois...Et comment... je veux dire ...quand... où... enfin ?
- Demain soir, à minuit, dans le parc derrière Chez Toni, tu vois ?
- Ouais, ouais.
- Il y a des bancs. Juste ce qu'il faut.

Teresa me gratifie d'un baiser furtif, se lève en riant et court vers la mer. Je rapproche ma serviette de celle de Mónica, l'air indifférent, sûr de moi, comme ça quoi, j'ai vu que t'étais seule, j'ai vu que j'étais seul, alors je me suis dit, c'est con, y a pas de raison, enfin tout ça sans piper mot parce que je n'en mène pas large. Elle me sourit puis se tourne sur le dos. Mónica ! Mónica et moi. Elle a seize ans. J'en ai treize. C'est déjà une femme. Autre chose que les gamines du collège qui se laissent embrasser, lèvres cousues, dans les toilettes de la piscine municipale. Mónica ! Tous les types du coin la reluquent. Il y en a même un qui l'emmène faire des tours à moto. On se connaît depuis huit ans, depuis que mes parents ont décidé d'installer leurs quartiers d'été dans le coin. Mónica, la fille du patron de La Sara-bande, le resto le plus sympa de la région. Évidemment que j'ai envie de sortir avec elle ! J'ai toujours eu envie de sortir avec elle, mais elle, pourquoi voudrait-elle d'un gamin comme moi !? D'accord, je fais plus que mon âge. Mais bon, de là à... Et puis, Isabel et elle ne se

quittent pas. Chaque année, c'est le même cirque, les grandes retrouvailles, les embrassades, les meilleures amies du monde, et moi, le petit frère, mignon et sympa, d'accord, mais de là à...

Le groupe se dissout. Chacun rentre chez soi. Ça va être l'heure de l'apéro. Les femmes rejoignent leurs maris, les enfants leurs pères qui s'apprêtent à passer la quatrième. Il fait si chaud aujourd'hui.

Mon père a décidé qu'on dînerait à La Sarabande. Le hasard fait bien les choses. Il faut dire que le choix est assez limité. Ici, c'est un bled. Mónica ! J'espère que je la verrai. En même temps, je n'ai pas envie que mon comportement me trahisse.

À table, je dissimule autant que je peux. Je scrute le regard de ma sœur. Je n'y décèle rien d'anormal. Elle n'est peut-être pas au courant. Ou alors elle joue les innocentes. C'est une experte en la matière. Quant à Mónica, pas la moindre trace. Elle ne se montre pas. Dommage, j'aurais tout de même voulu vérifier que je n'avais pas rêvé, tout à l'heure sur la plage.

Au pousse-café – personne n'a bu de café mais il faut tout de même pousser car la pente devient de plus en plus raide et mon père a envie de régaler – j'entraperçois Paco. Il me fait signe de le rejoindre et de le suivre dans la réserve.

- Bon alors, t'as dit oui ?
- À quoi !?
- Allez, fais pas le con ! Le truc à quatre.
- Ah ! ça !
- Ouais, c'est chié ! Teresa m'a dit qu'elle le faisait pour aider ma sœur.
- Aider Mónica ?

- Ben ouais mon gars, c'est comme ça quand quelqu'un lui plaît vraiment, elle devient timide.
- Lui plaît vraiment ?
- En tout cas, je vais m'en payer une bonne tranche avec Teresa. Non mais t'as vu son corps !? En plus, elle doit avoir une de ces expériences. Ça se voit rien qu'à sa démarche. Ça se sent à la façon qu'elle a de regarder les mecs. Peut-être même qu'elle a déjà baisé.
- Baisé !? Carrément ! Mais, et toi, t'as déjà baisé ?
- Non, mais je me suis fait expliquer un ou deux trucs ; je me démerderai.
- Ouais, ouais, c'est sûr !
- En tout cas, je compte sur toi. Demain, à minuit, derrière Chez Toni. Tu me laisses pas tomber sur ce coup, hein !? Ça va être le pied !

Mónica ne me quitte pas de la nuit : ses yeux olive qui s'esquivalent vers la gauche quand une idée vient de germer, son rire franc et communicatif qu'elle libère à tout bout de champ, les inflexions chaudes et chantantes de sa voix, son index qui glisse le long de l'élastique de son maillot de bain, la pointe de ses seins sous son bikini étriqué, mais quel bikini ne serait pas étriqué avec cette poitrine ? Oh oui, j'aimerais la caresser. Oh oui et... faire l'amour avec elle ! Oui mais, et si ça arrivait vraiment ? Je ferais quoi, moi ? Ben, comme les autres, ballot ! Ouais, ouais, mais ils font quoi les autres ? Tu verras bien, ça vient tout seul, te bile pas ! D'accord, c'est facile à dire, mais... Holà holà, t'emballe pas ! T'as à peine un rencard dans un parc public et tu t'y vois déjà. Non mais on se calme là !

La nuit va être longue, longue et dure. J'entends la respiration lente et régulière d'Isabel. Ah merde, je n'avais pas pensé à ça ! Bah ! elle dormira comme une brique. Elle dort toujours comme une brique. À croire que tout glisse sur elle. Elle ne s'énerve jamais, ma grande sœur. Rien ne la préoccupe vraiment. Elle laisse passer le monde, nonchalante, désinvolte, détachée. Elle est curieuse pourtant, mais elle ne s'énerve jamais. Elle prend la vie délicatement, du bout des doigts, sans se salir.

La nuit est longue, très longue et très dure. Elle prélève son tribut, sans pitié, même si je n'ai que treize ans. C'est l'image d'un zombie que me renvoie le miroir de la salle de bains. Je n'ai pas trop intérêt à me montrer. Je ne le sens pas. Je vais rester tranquillement à la maison à jouer avec mes soldats en plastique ; la grand-mère m'en a offert deux sacs, juste avant qu'on parte, récompense d'un bulletin hors-normes, je veux dire, hors de mes normes, qui sont passables peut mieux faire. Je les ai emportés pour lui faire plaisir, parce que, tout de même, les soldats, ce n'est plus de mon âge. Mais là, ils tombent plutôt bien.

- Euh, tu es sûr, Iñaki ? Tu vas rester à la maison avec le temps qu'il fait ? Tu ne te sens pas bien ? ».
- Non, non, ça va, maman. C'est juste que je n'ai pas envie de sortir. Je préfère rester ici. Mammy m'a fait un chouette cadeau. Ce serait dommage de ne pas en profiter, non ? Elle serait triste si elle savait que je l'avais laissé dans la valise pendant toutes les vacances.
- Le cadeau ? Ah... oui, oui. Je suppose que tu as raison. Eh bien, comme tu voudras.

J'étale les soldats pour faire bonne figure. Je les partage en deux camps, les verts à droite, les gris à gauche. La grand-mère a bien fait les choses. Je me mets du côté des républicains. Il faut bien choisir un camp, mais ne pas trop tricher tout de même, sinon la partie perd tout intérêt. Mon premier jet, une poignée de gravillons que j'ai ramassés dans la rue, juste au cas où, dézingue un bon tiers de l'armée nationale. Je retranche quatre obus de la salve de représailles. Il faut être réaliste. Les républicains sont à peine touchés. L'Histoire est en marche. Mon grand-oncle Gaizka serait heureux de la tournure des événements. Les hommes du caudillo sont corrigés en moins de quatre tours. C'est fini. Il n'est même pas onze heures du matin. Aucune envie de remettre le couvert. Je m'étends sur mon lit. Mónica revient immédiatement à la charge. La journée va être longue et dure.

Heureusement, je suis seul, complètement seul. Je vais au moins pouvoir me soulager. J'ai entendu, un soir, un gars de la bande de Mentxu dire qu'il valait mieux se vider avant de baiser, histoire de ne pas se laisser cavalier le moment venu. Je me déleste sur le champ, efface les traces de mon forfait et m'endors enfin.

Quand j'arrive sur la place juste derrière Chez Toni, Paco et Teresa sont à pied d'œuvre. Leurs corps sont noués. On distingue le froissement des peaux, le mouvement d'un bras qui explore, le clapotis des langues affairées. De Mónica, pas la moindre nouvelle.

Il me revient de choisir le théâtre des opérations. J'opte pour le banc le plus éloigné de la session en cours, à l'angle d'un muret, juste

sous un saule dont la tignasse tombe à point nommé. Pas trop envie de me donner en spectacle. J'hésite un instant sur la position idéale, le milieu du banc, plutôt à droite, plutôt à gauche, mais sans me coller à l'accoudoir tout de même, je donnerais l'impression d'être sur la défensive. Je me décide pour la droite, je suis plus habile de ce côté-là, quand Mónica fait son apparition dans un short corail et un débardeur noir à fines bretelles. Putain qu'elle est belle !

- Salut Iñaki ? Comment tu vas ?

- Ça va super.

Elle s'assied, me dévisage, sourit, m'offre son profil sans plus rien dire. C'est à moi de prendre l'initiative. En même temps, c'est plié, non ? On sait pourquoi on est venu. On ne va pas rester plantés là en silence comme deux plats de nouilles. Je me lance.

- Bon ben on y va ?

Je ne sais pas pourquoi elle fait la grimace mais elle répond à mes lèvres tendues vers les siennes. Elle goûte le sel, pas le sel âcre de l'océan, non, plutôt le sel doux et parfumé d'un plat mijoté. Nos dents s'entrechoquent à intervalles de moins en moins rapprochés. Nos langues se découvrent de moins en moins pudiquement. Je n'y tiens plus. Je lance ma main libre, l'autre la maintient fermement par la taille, remonte le long de son dos, franchit l'épaule et descend, l'air de ne pas y toucher, vers son sein gauche. Elle me laisse faire. Ah une fille de seize ans, c'est autre chose ! Je me risque à glisser la main sous son corsage. Là, elle me saisit doucement le poignet et éloigne l'intrus, sans la moindre récrimination, sans interrompre le ballet frénétique de nos papilles. La classe ! N'importe quelle autre fille m'aurait giflé, au mieux. La grande classe ! Je me recentre sur nos bouches et son épaule charnue pendant les délicieuses minutes qu'elle veut bien

m'accorder avant de s'éclipser parce que « je dois y aller ; ils vont se rendre compte de mon absence, mais j'espère qu'on se reverra ».

On se reverra. Deux soirs plus tard, et puis encore deux autres, et comme ça, pair oui, impair non, jusqu'à la fin des vacances. Elle corrigera mes maladresses, colmatera mes brèches, arrondira les angles. En attendant ces délices, je dodeline jusque chez moi, un soupçon de sel vanillé dans la bouche, que je tourne et retourne pour m'en délecter jusqu'à plus soif. C'est à moi. Personne ne me l'enlèvera.

LE REGARD DE L'ŒIL NOIR

Ils ont cloué un œil, obscène, infatigable, sans paupière ni fard. Non, ils ne l'ont pas cloué ; un champ magnétique le colle à la paroi. C'est l'œil du diable, noir, lisse, brillant, ubiquiste. Un jour, il est dans un coin, d'où il peut jauger les battements de ma carotide. Un instant plus tard, il se cache sous le matelas, où il entame une conversation avec ces traîtres d'acariens, ceux qui me mordent l'épi quand je tente de renouer avec le rêve. Il revient, remonte le long du mur, s'arrête dans un cratère où il peut se fondre pour laisser croire qu'il se repose. Il prétend disparaître mais je sais qu'il me surveille. Je le détruirai, coûte que coûte.

Il m'a déjà échappé mais je l'aurai. Il a des pattes, oui des pattes, rapides, si rapides qu'on dirait des ailes, bien que ce soit impossible, rigoureusement impossible.

Je ne sais pas comment il est entré même si j'ai mon idée sur la question. Il faisait nuit. Ça lui a donné le temps de s'habituer et de s'approprier son nouveau territoire. Il n'a sûrement pas besoin de lumière. Elle ne le gêne pas pourtant. Ça lui est égal. Il est monofonctionnel. Il est ici pour me surveiller.

La première fois que j'ai tenté de m'en débarrasser, je m'en suis approché doucement, les doigts crispés, la respiration en suspens, le regard fixe et dur. J'ai levé le poing, prêt à tuer. J'ai frappé. L'œil a fait un bond de quinze centimètres sur la droite, sans le moindre effort. J'ai frappé une deuxième fois. Avec le même résultat. J'ai frappé encore et encore, jusqu'à huit fois. Il m'a laissé hors d'haleine. Je me suis écroulé sur le matelas, désespéré. Il continuait de me regarder, cruel, sarcastique, dominant. J'ai eu besoin de dix bonnes minutes pour récupérer.

Je prendrais ma revanche. Il s'était toujours sauvé en sautant de quinze centimètres sur la droite. Je frapperais avec les deux poings. D'abord avec le poing gauche, puis, juste après, avec le poing droit, séparé de l'autre d'une distance de quinze centimètres.

J'ai choisi le meilleur moment pour agir : juste après l'aube de quarante watts. J'ai affecté une totale indifférence, les mains dans les poches, le regard vague, l'air indolent, et tout à coup, j'ai frappé des deux poings, presque simultanément. L'œil a fui par le haut, agitant nerveusement ses minuscules pattes noires et gluantes. Je n'ai plus recommencé.

Ils l'avaient aussi programmé pour déjouer cette attaque. On dit que les mains émettent moins de chaleur que le reste du corps. Le froid active son système de défense.

Dans le mille ! J'aurais juré que c'était dans le mille !

Il continuait de me regarder comme si de rien n'était. Je me suis couché sur le matelas, pensif. Je finirais par trouver un moyen.

J'ai plongé mon regard dans le sien, dur, constant, inaltérable. J'ai baissé les paupières pour qu'il disparaisse de mon champ de vision. La situation s'est dégradée. Il s'est immiscé par je ne sais quelle faille et s'est mis à gambader dans mon cerveau. Il glissait silencieusement, ou plutôt enveloppé d'un martèlement sourd et obsédant. J'ai ouvert les yeux, à la limite de l'asphyxie. Il était toujours là.

C'est alors que je m'en suis rendu compte. Il avait grandi. De quelques centimètres. On ne distinguait plus rien de la cavité où il s'était arrêté pour se camoufler. Cette macabre découverte a décuplé mes ardeurs destructrices. J'ai rassemblé mes dernières forces pour dresser le matelas sous lequel il n'aurait aucune chance d'en réchapper. Il a filé vers le plafond, le rat, et s'est mis à gonfler comme un ballon. Il avait atteint environ trente centimètres de diamètre. Je me mis à le persécuter sans relâche. Il en frémissait à peine. Il esquivaient chacun de mes coups et y répondait en croissant.

Puis je l'ai vu, un reflet dans sa carapace lisse et brillante. Il portait une barbe, sale, hirsute, encadrant un visage jaune, cireux, émacié, des lèvres pâles, décharnées, deux creux secs à la place des joues, les paupières gonflées d'épuisement, le cou affaibli, le corps maigre, désertique. Seule crépitait une flamme fiévreuse dans ses yeux gris souris. Il m'a effrayé. Il m'a fallu plusieurs secondes pour le reconnaître.

Comment réagiras-tu, mon amour, si tu me croisais dans la rue ? « Regarde, un vagabond » dirais-tu à notre fils. « Regarde, c'est un pauvre homme malchanceux. Viens ! Il vaut mieux que l'on s'en aille ». Tu détournerais le regard. Ou tu ne dirais rien, par pudeur, une forme de commisération. Tu penserais : je sais que tu souffres mais je préfère que tu ne t'en rendes pas compte, pour ne pas raviver ta douleur, pour que tu ne voies pas ta déchéance à travers mes yeux. Ou peut-être me donnerais-tu quelques pièces ou un billet ; l'empathie et la retenue c'est bien joli, mais un café bien chaud n'a jamais tué personne.

L'œil continuait de me regarder, reflétant ce cadavre en devenir.

« Regarde-moi, mon amour ! Je suis cet homme que tu as enlacé, caressé, enveloppé de ta douceur infinie. Je suis cet homme à qui tu t'es fiée pour le grand miracle. Tu portes notre fruit. C'est moi. Regarde-moi ! Ne te défile pas !

Ce n'est pas possible. Ce n'est pas moi. Je ne suis pas ce martyr, cette folie, ce déchet. Ce n'est pas moi. Un rire. J'y vois de l'ironie,

du sarcasme. Je vais te broyer. Je sais que j'en suis incapable. Ma colère te renforce. Dis-moi : qu'ai-je fait pour mériter tout ça ? Je cherche. Je n'arrête pas de chercher, de fouiller le labyrinthe de mon passé.

Non, pas ça ! C'est là que tu veux m'entraîner. J'aurais dû m'en douter. Je ne peux y entrer. Je m'y perdrais irrémédiablement. Tu le sais et c'est la raison pour laquelle tu t'évertues à m'y attirer. C'est ma part la plus obscure, un voyage sans perspective de retour. Ces actes, je ne peux les avouer. Je préférerais que tu accomplisses ton dessein et que tu m'éviscères sur le champ.

J'ai failli m'y laisser prendre. Tu es encore plus sournois que je l'avais imaginé. Me pousser à me renier, à me nier. J'avais mes raisons. La vie nous oblige à des choix irréversibles. La vie ? La mort ? Les deux faces d'une seule et même pièce que certains font virevolter en riant et que d'autres prennent au milieu du front, sur la tranche, sur le tranchant, celui qui laisse des cicatrices indélébiles. Je n'ai fait qu'assumer le rôle jusqu'au bout, avec la liberté de l'acteur qui suit le fil, sans oser improviser sur le texte dicté par un démiurge indifférent.

On choisit ses rôles. On choisit celui qui nous convient ou celui qui nous est laissé. J'ai choisi le premier. Quelqu'un devait le faire. Le second n'a d'existence sans le premier, le vaincu sans le vainqueur. Je n'ai pas inventé les règles.

Vainqueur et vaincu. Combien de fois ? À quel prix ? À quels prix ? Je n'en dirai rien. Je ne peux prononcer ma propre sentence. Je n'implorerai même pas la clémence. Je n'aurai pas cette indécence.

Il m'observe toujours mais il a l'air tranquille. Je ne tenterai plus rien. J'accepte la situation. J'accepte sa présence. Nous partagerons le peu d'espace qu'ils nous ont alloué et j'espérerai qu'il ne grandisse plus, qu'il renonce à m'étrangler pendant mon sommeil.

Je ne peux plus me livrer à mes exercices. Il occupe trop de place. Il m'empêche de me tenir debout. Je me coucherai pour ne plus l'offenser. Le corps peut travailler même en position couchée. Ce qui compte c'est la respiration. Tout part de la respiration. Celle que nous nous décidons enfin à écouter. Elle naît du ventre qui est le foyer de toutes les énergies. Le nombril, laisser s'ouvrir les portes de la sérénité. Écoute ton corps boire l'air, se dénouer doucement. Il est ton ami. Il t'accompagnera jusqu'à la berge dont aucun humain n'est revenu. Parce qu'elle est si belle ? Peut-être. Pourquoi pas ? Écoute ton corps ! Mon corps, je n'y prêtais pas vraiment attention avant de te rencontrer. Tu m'as appris. Tu m'as montré le chemin. Oh, au début, j'étais sceptique, gêné même. Tout ça n'était-il pas un peu ridicule ?

Mais je me suis laissé faire, bon prince. Et puis, tu en savais tant malgré ta jeunesse. Ou à cause d'elle ? Je me suis laissé faire. Le corps. Écoute le reflux de la force dans tes veines assoiffées. Le monde disparaît, se précipite dans ton cœur qui bat enfin sans peur, parce que rien ne peut plus l'accabler. Marche, libre, sans chaîne, sans lien, léger, seul avec tous, avec la nuit universelle, avec chaque soupir, chaque caresse, car cette nuit n'est rien d'autre qu'un refuge pour tous les êtres, humains, animaux, végétaux, minéraux.

Pour l'œil aussi. Il est avec toi. Il est en toi. Tu en fais partie. Il t'engloutit. L'œil. Finir disloqué dans ses tripes. Il est déjà si puissant et magnifique. Je vais m'y dissoudre. Accepte-le ! Tu y reposeras en paix. La nature reprend toujours ce qu'elle a donné. Ne t'en offense pas. Tu es un cycle. Dans un autre cycle. Les cycles se suivent. Rien ne demeure. Rien ne change. Tu es un soupir. Court. Si court.

L'espace se rétrécit entre la membrane opaque et ma bouche. L'œil absorbe les derniers rais de lumière, les derniers millimètres cubes d'oxygène. Je dois me rendre. Je suis prêt. Dévore-moi ! L'offrande de ma chair m'ouvrira les portes de la rédemption. Je sais que vous avez faim, faim de justice. Moi aussi. Mais je dois payer.

Je paie. Je sens le souffle de sa bouche insondable. Il est frais. Machine à tuer. Il s'est redressé. Il porte une cagoule et un automatique. Une cruche d'eau aussi. Veut-il me noyer ?

S'il vous plaît, pas ça ! Pas cette mort-là ! D'accord. Je me sou mets. Je paierai tout. L'œil pose la cruche au sol. « Alors, le porc s'est pas chié dessus, aujourd'hui ? » interroge l'œil, me signifiant qu'il était là, antérieur à sa propre apparition et qu'il sait tout. Il jette un regard

vers le mur. Il se fâche. Il cogne brutalement. Son poing laisse transpirer un soupir humide et visqueux. « Putain de cafard de merde ! ».

FAUTE DE GOÛT

Les braillements assassins du réveil m'arrachent aux bras humides des draps. Il est six heures. Nuria laisse échapper un grognement et se retourne. Le voyant orangé de la cafetière est allumé. Le dernier gadget en vogue du télé-achat. Il est doté d'un système d'horlogerie sophistiqué qui allège les aubes laborieuses. Iker et Patrizia me l'ont offert à Noël.

Les œufs sont frais comme l'indique leur date de péremption estampillée sur la coquille. Consuelo sait que j'ai besoin de précision. Elle s'est habituée à ma discipline. Elle ne s'en plaint pas. Je la paie suffisamment. Hors d'ici, ses possibilités sont réduites. Elle en est consciente. Comme il se doit.

Le pain grésille dans le toasteur de Mondragón. Une couche de beurre et de confiture de framboise. Ni trop, ni trop peu. Le jus d'orange me donnera les vitamines nécessaires à ce nouveau jour de lutte. Je programme la cafetière pour dix heures. Je sais qu'elle ne se réveillera pas avant. Pourquoi le ferait-elle ? Elle évite toute conversation avant dix heures.

Le moteur s'arrache au premier tour de clé. Je me remets entre ses mains. Les Allemands sont des gens responsables, méticuleux, passionnés de finitions, soucieux du détail. Elle obéit aveuglément à chacune de mes injonctions sans que je doive élever la voix. J'aime ça. Un reflet dans le rétroviseur. Les ardoises s'éloignent pour une poignée d'heures, me libérant de sa longueur.

Elle prendra son petit déjeuner au Caprice de Leonardo. Elle regardera, languide, vaguement vulgaire, les représentants de commerce s'adonner à une pause nicotinocaféinée entre deux négociations à la sauvette. Elle draguera distraitement le garçon grisonnant, puis, elle retrouvera Almudena, cette amie qui profita de la première occasion pour se faufiler dans notre lit et se voir renvoyée à son paresseux de marquis sans autre forme de procès.

Il n'y a personne sur la route tortueuse qui conduit à l'usine. Il n'y aura personne quand je reviendrai. Je la trouverai vautrée dans le sofa devant un soporifique programme de variétés animé par un vieux beau aux dents limées. Elle portera un négligé de soie négligé. Elle ne lèvera pas la tête. Elle ne prononcera pas le moindre mot. Pas la moindre flamme. Ça fait longtemps qu'elle a déserté la cuisine.

« Si tu veux manger, tu n'as qu'à te faire cuire un œuf. Tu devrais en être capable, non ? Ou bien tu peux te faire des pâtes, mais n'oublie pas d'enlever l'emballage avant de les jeter dans l'eau ».

J'ai cédé, pouce par pouce. Je me suis rabattu sur les déjeuners de travail. Je m'y suis fait. Mais, en silence, je pleurais sa crème de homard, ses crêpes aux rognons, son pâté de cèpes, sa terrine de canard aux noix, sa fricassée de pieds de sanglier, sa morue à la biscayenne et surtout son turbot à la diable.

Le chef de la Bicoque d'Or, où j'avais établi mes quartiers, n'était pas maladroit mais il manquait un brin d'imagination. Je me suis lancé dans un inventaire systématique des richesses gastronomiques de la région. Plus de trente établissements ont reçu les faveurs de ma présence, renouvelée pour un bon tiers d'entre eux. J'ai pris une vingtaine de kilos au passage et le risque d'âcres récriminations.

Mais c'est autre chose qui a inspiré ma mutation. Le retour aux affaires devenait de plus en plus laborieux. Un brouillard de plus en plus épais submergeait les statistiques financières trimestrielles, le programme de modernisation infrastructurelle, les études de marché prônant l'immobilisme face aux menaces à court, court-moyen terme, les plaintes de ma secrétaire. La prudence s'imposait. Le jouisseur débridé finit par perdre toute notion d'équilibre. Une partie du plaisir réside dans la frustration.

Le cagoulé fait son entrée avec le plat combiné numéro un, chou et lentilles. Hier c'était le plat combiné numéro deux, lentilles et chou. Mon palais privé du plaisir de la diversité. La tambouille est à peine tiède. Pas d'odeur mais je reconnais l'ineffable chou et ses compagnes rebondies. Pas envie de manger pour le moment. De toute façon, c'est pratiquement froid.

Ma mutation. Des plats froids. Mes premiers pas. En toute humilité. En toute simplicité. Je devais partir de zéro. Salades variées. Une bonne façon d'apprendre les gestes qui sauvent : laver, couper, éplucher, râper, assaisonner. J'ai plongé le nez dans les flacons suspendus sous la hotte : thym, basilic, laurier, persil, romarin, cannelle, origan, cumin, gingembre, curry, des mots qui prenaient corps pour la pre-

mière fois. S'attaquer à la montagne par son versant le moins exigeant. Les légumes sont plus dociles que les viandes, de terre ou de mer.

J'ai commencé par l'eau, le bouillon originel. Plus prévisible. L'amener à ébullition, contrôler l'évaporation. Puis j'ai essayé la poêle. Être attentif. Éviter que ça ne brûle.

L'alibi des enfants s'était envolé en fumée. Ils étaient devenus adultes. Ils n'avaient plus besoin de l'image idyllique du couple sans fissure. Eux-mêmes avaient pu vérifier la fragilité des promesses. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Puis je suis entré dans le four, cette sombre et effrayante matrice qui se profile comme une chasse gardée des femmes, mais qui se révèle vite être la meilleure alliée de l'ignorant.

Ces lentilles ont tant bu qu'elles se sont transformées en masse spongieuse pour grabataires cathétérisés.

J'ai ajouté les céréales. Je suis allé bien au-delà des conventions dans ce domaine. Bien sûr, le riz. À la sauce tomate, dans un brouet de tripes, à l'encre de seiche.

Je me suis rendu à ce magasin. L'adresse d'une cousine, la plus jeune, celle qui voulait faire du cinéma, qui avait échoué mais en avait gardé une effrayante maigreur. J'ai choisi, au hasard de mes souvenirs de géographie : orge, sarrasin, millet, sorgho et blé.

Puis je me suis lancé à la mer : morue et thon, parce que ce sont les plus difficiles à saccager et qu'ils s'accommodent de quelques approximations. Puis la daurade, mon chemin de croix. Je lui préfère le

turbot, la limande ou l'espadon. Les poêler avec un peu d'ail, du piment, un bon *pil-pil* et quelques patates.

Ces lentilles goûtent le vide, le manque, l'indifférence. Vais-je me laisser bouffer par le chou ? Farcis de viande hachée. Ça me réussit plutôt bien. Ça requiert de la patience. Beaucoup de patience.

Ils me servent si peu de viande. Je le leur ai dit. Ils m'ont rétorqué que je n'étais pas à l'hôtel, qu'il n'y avait pas de raison que je sois mieux traité que les camarades « dans ces saloperies de prisons espagnoles », que, bref « tu ferais mieux de pas la ramener si tu veux pas qu'on te mette au régime ».

Le chou n'a aucune saveur. Pas de sel. Ils ne l'utilisent pas. Ils pensent à ma santé. Le sel obture les artères. Ces gens m'aiment. Ils ont peur de perdre leur monnaie d'échange. Ils devraient en chercher une autre, plus solide, moins usée.

Il n'a aucune saveur. Ça fait des jours qu'il n'a aucune saveur. Je ne m'en étais pas rendu compte. Maintenant si. Maintenant que je pense à l'univers que Nuria m'a cédé pour m'éloigner d'elle. Un geste réciproque. Nous sommes tombés dans le trou où tombe la plupart.

« Tu es prête, chérie ? ». Nous allons rendre visite à nos amis, nous imbiber d'ivresse simulée. Nous savons ce que nous allons dire. Rien. Parce que nous l'avons déjà dit. Il n'y a rien que nous n'ayons dit et donc rien qui reste à dire pour autant que nous ayons dit quelque chose, quelque chose qui n'ait été dit et qui, donc, mérite d'être répété. Pardon ? Ma langue m'échappe. Ma pensée déraile. Comment ? Elle me regarde à peine avant de refermer son livre et d'éteindre. Elle ne m'embrassera pas. Sa probable infidélité ne m'importune pas. Au contraire. Elle n'a pas besoin de me haïr. Se moquer de moi suffit.

Cette apathie. Tous les jours. Ce visage que je ne vois plus, qui s'est momifié dans une abstraction sans relief.

J'ai fini par dédaigner sa crème de homard, ses crêpes aux rognons, son pâté de cèpes, sa terrine de canard aux noix, sa fricassée de pieds de sanglier, sa morue à la biscayenne et surtout son turbot à la diable. Il en fut de même pour elle, je suppose. Elle s'est évaporée. Elle a laissé les plaintes, déposé les armes. La résignation : la destruction la plus sûre. Quand les canons se taisent, la guerre s'effiloche et il ne reste rien. Le goût s'est évanoui. Il n'y a ni sel, ni sucre, ni même amertume. Un interminable défilé de lentilles et de chou à en vomir. Je suis désolé. La faim chasse la dignité. J'ai faim. Faim de jouir. Mes jours sont comptés. Jusqu'à cent. Cent fois qu'elle me déçoit. Je ne veux plus de lentilles, plus de chou.

Ils ne saucent jamais. La sauce est la sœur de la fatuité. Arrogante et futile excroissance. Mort à la sauce. Nous sommes ici pour souffrir. Les oubliettes de l'Inquisition. Des victimes expiatoires. Ils veulent me sacrifier au nom de leur martyr. Ils ne gaspilleront pas de balle. Ils le feront plus simplement. Ils me pousseront aux limites de ma vacuité et me laisseront pour mort. Il est vrai qu'il leur arrive de remplacer les lentilles par des fèves ou des pois chiches et le chou par des carottes, des tomates, des patates ou des choux-fleurs. Il est vrai qu'ils abandonnent parfois un morceau de cabillaud dans le rata. Sans oublier, mais si rarement, l'un ou l'autre fruit. Mais je ne fais plus la moindre différence. Tout a le même goût. Tout a absolument le même goût. Ça aussi, ils vont me le prendre. Plus de saveur. Tout est du pareil au même. Les porcs ! ils ne me laissent rien. Ils m'ont volé les saveurs. Ils ne me laissent rien d'autre qu'un défilé de textures insipides. Ils veulent me tuer d'ennui.

AU NOM DU PÈRE

Quand je sortirai d'ici, je te dirai, Iker. Ce que je n'ai jamais su te dire. Je te dirai combien la vie en vaut la peine. Descends de ce piédestal d'où tu observes les gens sans discerner leurs desseins. Je sais que la peur de me perdre a ébranlé ta pyramide, de la base au sommet. Les sommets, cette recherche constante des sommets. Qui suis-je pour t'en blâmer ? Tu ne fais rien de plus que mettre en œuvre les préceptes que je t'ai inculqués. Tout n'est pas dépassement. Vous êtes si fragiles. Vous grandissez sur ordre de la nature sans que nous ne vous dotions de ces instruments qui vous permettraient de maîtriser votre destinée. Ils n'existent pas, Iker. Ils n'existent pas. Des expériences. De simples tâtonnements. Tout ce que je pourrai te dire ne servira à rien, mais le mutisme serait pire. Tu aurais l'impression que tu ne m'importes pas. Tu m'importes, Iker. Et Patrizia aussi. Mais Patrizia est plus âgée que toi. Et puis, c'est une femme. Et les femmes n'ont pas besoin d'autant de conseils vu qu'elles portent le monde depuis qu'il est monde. L'intuition ouvrira à Patrizia des horizons que tu n'auras même pas imaginés. C'est comme ça. Il faut l'accepter. Ouvre-toi aux femmes, Iker. Elles te donneront ce qui te manque. D'accord, je te fais une nouvelle fois la leçon. Rien de ça, mon fils.

Moi aussi je me suis fourvoyé. L'homme est ses errements. Peut-être t'es-tu construit l'image d'un bloc sans lézarde ? Nous les parents, nous avons l'habitude de nous rassurer avec ces mensonges. Un autre de nos égarements. Tu dois me tuer, Iker. Et puis me rendre à la vie.

Quand je sortirai d'ici, nous nous fendrons d'une bamboula digne de ce nom. Nous nous enivrerons. Je suis sûr que tu ne m'as jamais vu bourré. Les enfants doivent voir leurs parents hors d'eux. Nous prendrons un whisky, un *cuba libre*, un *mojito*, trois bouteilles de vin, une de champagne. Tes jambes se mettront à flageoler. Non, nous nous arrêterons avant la nausée. Boire requiert un certain savoir-faire. Il faut éviter de tomber dans le trou. Tu as suffisamment de maturité. Tu te contrôles. J'ai confiance en toi mais tu ne perdrais rien à te laisser aller. Nous irons courir les filles. Je t'épargne le refrain des putains. Elles ne m'ont jamais attiré, à l'exception de Simone qui suçait divinement.

Nous choisirons deux jeunes femmes de bonne famille. Oublie la droiture. Il faut se perdre de temps à autre. Tu es trop rigide.

Quand je sortirai d'ici, ma condition de survivant me gratifiera d'une aura irrésistible. Mais je m'effacerai. Je veux voir comment tu te débrouilles. Oui, peut-être ne partageons-nous pas les mêmes fantasmes. Tu te départiras des tiens et moi des miens. C'est d'accord, tu décideras.

Quand je sortirai d'ici, je te raconterai ce que j'ai trouvé au cœur de l'oubli. Tu te souviens de ces jours de punition lorsque je t'interdisais de sortir de ta chambre dans l'attente du pardon paternel à tes marques d'irrespect ? « Et ça va durer combien de temps ? ». « Jusqu'à ce que je lève ta peine. Et n'insiste pas si tu ne veux pas

aggraver ton cas ! ». Tu t'éloignais la tête basse, ruminant ta rancœur. Le châtiment ne durait jamais plus de deux heures. Comprends-tu maintenant ? Nous croyons que vous priver de liberté vous apprend la valeur de la réflexion. N'ai-je pas agi comme je le devais ? Dans le fond, mon père m'aime et il est juste. Il ne m'a pas puni sans raison.

Être juste. Être injuste. Nous faisons ce que nous pouvons, Iker. Sans cesse. Nous ne cessons jamais de penser à vous. Je n'ai jamais cessé de penser à vous. Et vous me le rendez, sans le savoir. Vous m'avez insufflé la force. Je n'ai jamais renoncé parce que je sais que vous êtes dehors à attendre que je sorte indemne de mon trou.

On ne sort jamais indemne d'une guerre, mon fils. On apprend seulement à soigner ses blessures et à rire de ses balafres. Je t'épargnerai la nostalgie de l'ancien combattant. On ne peut regretter l'enfer. Seulement l'enterrer. J'espère que cette malédiction te servira dans les moments les plus noirs de ta vie.

Quand je sortirai d'ici, je t'emmènerai dans notre chalet, sur les hauteurs d'Hondarribia. C'est un ouvrage modeste mais spacieux et lumineux : des pierres, du bois, de l'ardoise, à l'abri d'une forêt de pins. Je l'ai achetée il y a peu lorsqu'Olga m'a annoncé qu'elle était enceinte. Tu apprendras à aimer Olga. Tu apprendras à aimer ton frère. Qui sait, il éveillera peut-être ta paternité enfouie. Il n'y a rien de mieux qu'être père. Avant votre venue, je souffrais de myopie. Le monde cessait d'exister en mon absence. Oui, c'était aussi le cas avec ta mère, que j'aimais, mais de cet amour intéressé qui attend que soit étanchée sa soif de jouissance, de sécurité, de vanité à bon marché, que sais-je encore ? Vous avez été le ciment le plus solide de notre couple. Et je ne le dis pas parce que j'ai cessé d'aimer ta mère, comme

on dit quand la présence de l'autre ne provoque plus la moindre étincelle d'allégresse mais seulement de l'ennui, des remords ou de l'indifférence. Et je l'ai aimée sincèrement, mais votre arrivée a comblé un vide dont je ne soupçonnais l'existence. Nous avons partagé le don de vie. C'est un lien insécable.

Patrizia a été la première. L'apparition de sa petite tête toute fripée m'a bouleversé. Mon cœur s'est serré, écrasé de stupeur, devant cet univers qui s'ouvrait à lui. Avec toi ce fut différent, je le confesse. Je suis arrivé un poil en retard à cause d'un embouteillage. Je me croyais expert ès paternité. « Vous verrez », j'avais dit à tes grands-parents. « Il prendra tout son temps. Les garçons sont moins pressés que les filles ». Que savais-je des garçons moi qui n'avais qu'une fille ? Présomptueuse immaturité. Je crois que Nuria ne s'était pas rendu compte de mon absence. Ils l'avaient anesthésiée pour qu'elle ne souffre pas trop et elle était dans le gaz. Oui, je suis arrivé en retard mais j'ai toujours été fier de toi. Tu étais le fils le plus merveilleux du monde, le plus beau, le plus fort, le plus intelligent, le seul. Bien sûr, nous nous sommes disputés, surtout du jour où tu as décrété que tu continuerais tes études à Boston. Placer la barre toujours plus haut. C'est bon, tu as réussi. Tu as le droit de ne pas vouloir reprendre les commandes de l'entreprise. Tu as choisi un chemin plus escarpé, celui que je n'ai pas eu le courage de suivre.

Ma nouvelle condition m'a assagi. Je continue de prêcher du haut de ma chaire ? Je le déplore, mon fils. Nous autres les parents n'arrivons jamais à nous défaire réellement de nos peurs. Un bébé est si délicat. Interminables coliques, indéchiffrables pleurs, insupportables gencives, imprévisibles chutes, inacceptables caprices. Et l'école ? Sera-t-il à la hauteur ? Les autres enfants, si prompts à la violence et

la cruauté, l'accepteront-ils ? Pour moi, tu as toujours été le meilleur mais je n'étais pas suffisamment béat pour croire que le monde allait t'accueillir avec le même enthousiasme. Je sais qu'aujourd'hui tu t'es suffisamment aguéri pour comprendre tout ça. Les premiers poils au menton, Iker. C'est le signe. Plus rien ne sera comme avant. Tu vas t'éloigner de nous, nous détester si nécessaire, échafauder un univers qui nous sera défendu.

Hier, ils ont trouvé Rafael, l'aîné des Jauregui avec une seringue plantée dans l'avant-bras. Il a voulu franchir la frontière. Il n'a trouvé que souffrance et douleur. Tu veux une moto ? Hier, ils ont ramassé Raúl, le cadet des Juaristi, avec un bras en compote. On vous étouffe ? Sans nul doute. D'accord pour la moto. Tu as fini par changer d'idée. Tu as préféré attendre la voiture, plus pratique pour emmener tes amis. Beaucoup plus pratique.

Un autobus brûle dans le centre-ville. Les vitres ont volé en éclats. Cagoules noires et jets de pierres. Où es-tu Iker ? J'espère que tu ne t'es pas laissé séduire par le chant des hyènes. Nous sommes des conservateurs, modérés, voire mous. Les hymnes à la libération ne nous émeuvent pas. Quelle libération, Iker ? Celle qu'ils tentent d'imposer à coups de bombes et de rapt ? Tu ne sais pas encore ce qui va se passer. Moi non plus. Tu es plutôt du genre opportuniste. Tu es imperméable aux idéologies rageuses. Tu ne te laisses amadouer que par la matérialisation de tes désirs les plus triviaux, de ta boulimie pragmatique. Le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre.

Laisse-les médire, Iker. Laisse-les médire. Ne contribuons-nous pas à renforcer l'édifice basque ? J'aime notre pays, mais je ne pense pas qu'un révolutionnaire de plus lui soit d'une grande utilité. Je suis convaincu que la paix est le fruit des affaires rondement menées, du

commerce juste, du respect des lois. Je t'emmerde avec mon plaidoyer. Tu dois encore mûrir. Nous avons des responsabilités même si nombreux sont ceux qui pensent le contraire.

Quand je sortirai d'ici, je t'expliquerai ce qui doit unir tous les Basques, la quête de la paix, l'instauration d'une véritable entente entre toutes les composantes de la société. Nous ne serions que de simples capitalistes à pied d'œuvre pour assurer la pérennité de notre domination ? Tu préfères te taire et suivre le schéma sans te poser de questions vu qu'elles ne peuvent qu'aboutir à des réponses hypocrites ? Tu as choisi ton camp et tu ne penses plus changer d'avis. Tu dois douter, mon fils, parce que le doute est indispensable pour comprendre l'autre. Et il n'y a de paix sans compréhension. Ne reproduis pas mes erreurs. Regarde où elles m'ont conduit ! Au fond de ce trou sans issue. Tardif repentir ? Il est vrai que je ne me suis jamais arrêté pour t'enseigner tout ça, que j'ai donné la priorité au concret afin de multiplier tes chances de succès.

Hier, ils ont arrêté Lorenzo, le cadet des Ajurriaguerra. Deux cents kilos d'amonal qu'il était en train de préparer pour ravalier la façade d'une succursale bancaire ! Aucune motivation derrière son geste. Il s'était donné à la violence par pur désœuvrement. Une alternative au chômage de durée infinie. Il n'avait que vingt-quatre ans et il avait déjà décidé que l'avenir ne lui appartenait pas. Je vois tout en noir ? Ne pense pas que l'optimisme fut la seule clé de la partition que je vous ai interprétée. Mon intention première était de vous prémunir contre le chaos qui finit par s'insinuer dans chaque cellule.

La mienne est sombre et froide. Je ne souhaite pareille disgrâce à personne. Je suis dans le cul du monde comme disait cet ami entrepreneur, qui s'était extirpé de la misère. Il avait connu le pire dans sa

plus tendre enfance mais il n'avait jamais cessé de croire aux miracles de la volonté. Il était très pieux et je ne manquais jamais une occasion de le railler, mais il détenait une partie de la vérité et j'admira sa foi. Je dois reconnaître que j'ai toujours envisagé la religion comme une attelle inventée pour les faibles et les égarés. Une autre marque d'un orgueil démesuré ? Je sais que tu suis mes traces. Le simple son des cloches te hérissé le poil. Le reflet d'une chasuble pourpre suffit à t'éloigner de la sainte confraternité. Je compatis. C'est sans doute à cause de ma nouvelle condition de reclus. J'ai commencé à cerner ce que me disait cet ami, quelque chose qui dépasse les querelles sectaires entre les affluents salis par les désastres de l'Histoire. Je ne sais pas encore exactement de quoi il s'agit. Mais je sens battre sous la gangue un pouvoir auquel personne ne peut prétendre se soustraire, un destin commun à toute l'humanité, à tout être vivant. C'est reposant, je le consens. Un refuge, pourquoi le nier ? Mais qu'y-a-t-il de mal à s'asseoir face à l'autel pour respirer, regarder autour de soi et constater que nous sommes plus d'un ? Nous sommes plus d'un, Iker. Il aura fallu que je me vautre dans ce cercueil en voie de putréfaction pour me rendre compte de son existence.

Quand je sortirai d'ici, je ne verrai plus mon prochain du même œil. Je ne passerai plus mon chemin quand je croiserai un sans-abri. As-tu remarqué notre cécité quand notre regard se penche au-dessus de l'abîme de la dévastation ? Toi qui as tout perdu, je ne peux te voir parce que tu me rappelles combien mon bonheur est éphémère. Affligeante couardise.

Quand je sortirai d'ici, je tendrai la main aux dépouillés. Si je m'apprête à entrer dans les ordres ? Non, Iker. Je veux seulement tirer le meilleur parti de l'épreuve que l'on m'impose. J'aimerais, je te le jure,

attraper un de ces porcs par le cou et le décapiter de mes propres dents, lui arracher la tête et la fracasser. Je lui prendrais son flingue et j'en finirais avec les autres. Une balle dans la nuque. Une balle entre les deux yeux. Une balle dans les couilles et je m'en irais, heureux d'avoir lavé l'affront. Mais c'est impossible. Je suis leur prisonnier et je dois résister à la tentation de la haine. Elle me rendrait fou. Peut-être penses-tu qu'il est trop tard, que la folie m'a vaincu ? C'est pour ça que je t'ouvre mon cœur, pour te montrer que j'ai de la réserve et qu'ils ne pourront rien tant que toi et les autres continuez de croire en moi.

UN SACHET EN PAPIER

Se recroqueviller jusqu'à s'en rompre les os. J'ai froid. Il n'y a pas de place pour le rêve dans la trame obscure de mon réduit. C'est ma première nuit. C'est toujours la première nuit, ou alors la dernière. Je n'ai jamais vraiment réussi à dormir dans cette sépulture oubliée de l'humanité. On dort quand on est fatigué, fatigué du labeur, de l'ardeur, de l'amour. Je ne travaille pas, je ne brûle pas, je ne baise pas. Je suis seulement fatigué de tout.

J'ai tout creusé, sillonné, retourné. Je n'ai trouvé que la désolation. Il n'y a pas d'issue. Pas même dans les interstices. Il n'y a pas d'interstice. C'est une chape lisse, uniforme, dure et froide.

Je ne dors pas. Il m'a fallu plus de dix nuits pour arriver à enfiler deux heures de sommeil. C'est à ce moment-là qu'ils se montrent le plus retors. Ils s'efforcent de me faire croire que c'est le jour. Ils entrent en sifflant ou en chantonnant sous n'importe quel prétexte. Je sais qu'ils cherchent à me réveiller pour me démontrer qu'ils commandent chaque instant de ma vie. Et lorsqu'ils restent tranquilles, ils laissent la machine me labourer les tympans. Je jure que quand je

sortirai d'ici, je ferai installer des silencieux sur toutes les machines de mon usine.

Elle ne tourne pas aujourd'hui. On est peut-être dimanche. On ne travaille pas le dimanche. Je n'entends pas son hymne beuglant à l'absurdité. Elle se sera fatiguée de tant pleurer.

Je sens une main me secouer. Comment ? Il est déjà l'heure ? Personne ne répond. Je me lève. Le maton s'agite sans que j'en comprenne la raison. Je suis trop fatigué. Il fait les cent pas dans la cellule. Ses bras décrivent des cercles dans le vide. Bizarrement, il fait tout cela en silence. Je n'entends même pas le bruit de ses chaussures. Il s'est peut-être acheté un modèle « patte de velours » ou alors il sort d'une de ces académies militaires où l'on forme les unités spéciales, celles qui éliminent sans bruit ni trace, une qualité que l'État apprécie tout particulièrement quand il veut prendre quelque liberté avec la légalité. À moins qu'il ne soit venu me supprimer et que le courage lui fasse défaut au moment de conclure. Que sais-je ? Je suis éreinté et je veux profiter du mutisme du monstre pour voler quelques miettes au sommeil.

Le cerbère sort. Il revient avec une radio, allumée si j'en crois la collection de voyants lumineux qui tanguent à sa devanture. Mais je ne comprends pas pourquoi il a mis le volume si bas que l'on n'entend rien. Sûrement un nouveau type de torture. M'offrir une radio et en couper le son. Pas de doute. Ces *etarras* sont passés maîtres dans l'art de l'aliénation.

Le type s'énerve au point d'applaudir à s'en faire exploser les mains. À cause du programme qu'il est le seul à entendre ? Bien sûr, il s'est fiché une de ces oreillettes que l'on voit à la télévision ! Leur

fourberie est sans limite. Je ne m'attendais pas à ça. L'énergumène se fatigue. La porte se referme sans clic ni clac. Je frappe des mains. Rien. Pas le moindre son. À peine une onde de choc, légère, insignifiante, de l'ordre des vibrations muettes.

Ai-je dépassé le seuil du silence ? Le silence absolu est impossible. Pas dans ce monde-ci. Dans celui-là, peut-être ? Je vis toujours. Je n'y suis pas encore. Plus près. Plus proche. Ces bruits de tous les instants. Le papier se froisse. La semelle crisse. La cafetière siffle. Tu ronfles. Je t'ai aimée à la première ouïe. Le chant de l'étoffe sur ton corps pétri d'énergie. Le crépitement de tes talons sur le parquet. Le trémolo fruité de tes emportements. Le silence absolu est impossible.

Plus rien. Ma mémoire se brouille. Les sons se mêlent pour devenir une rumeur de moins en moins perceptible. Le silence absolu est impossible. Pas ici. Plus proche. Plus près. À l'intérieur. La paix en soi. Le silence absolu. Impossible. Impensable. Une pompe infatigable. Des battements sourds et réguliers. Lourds et obstinés. Denses. Ils occupent tout l'espace disponible. Ils n'admettent rien d'autre qu'eux-mêmes et leur implacable logique. Un fracas assourdissant si on lui donne tous nos sens. Une pompe infatigable. Jusqu'où ? Combien m'en reste-t-il ? Des battements réguliers. Pas si réguliers que ça si on y prête réellement attention. Ça gonfle. Ça gronde. Ça s'arrête. Sans raison. Le silence entre les battements. Un silence de mort. Tout est suspendu au prochain martèlement. Et s'il ne venait jamais ? On l'attend. Il se fait désirer. Il vient. Il cogne, arrogant et péremptoire. Je suis là ! Je suis. Je suis l'évidence de ta vie. Je suis ta vie. Tu n'es rien sans moi. Le néant. Il me suffit de m'arrêter définitivement. Même pas, le temps nécessaire, le temps que tes fonctions vitales s'éteignent doucement et inéluctablement. Si le cœur m'en dit. Tu es

à ma merci. Quoi que tu fasses. Trop peu, trop, ou juste ce qu'il faut, d'exercice, de bouffe, de vice, de tabac, de tabous, d'alcool, d'insomnies, de sexe, d'oisiveté, d'anxiété, d'électricité, de radiations, d'exposition, de mensonges, d'émotions, d'émotivité, d'indifférence, d'impatience, d'amour, de solitude, de projectiles, de lames, de poisons, de potions, de graisses, salées, sucrées, polyinsaturées, saturées, sur-saturées, suturées. Trop, trop peu, juste ce qu'il ne faut pas. Peu importe. La fin est la même. Unique pour chacun, univoque pour tous. Une seule question : combien de battements encore ? Réguliers ou irréguliers. Arythmie. Arithmétique. Revenons aux nombres. Ils expliquent tout. Ils sont tout. Combien m'en reste-t-il ? Sont-ils assez réguliers ? Assez francs ? Assez puissants ? Assez ! Comment savoir ? Le silence absolu est impossible. Pas ici. Pas dans cet état. Au cœur du désert ? À la lisière de l'Antarctique ? Quand toutes les interférences se sont tues, les battements demeurent, imperturbables dictateurs, dans les tempes, le cou, la poitrine. Ils cognent. Combien de fois ? Revenons aux nombres. Soixante par minute. Trois mille six cents à l'heure. Un peu moins de quatre-vingt-dix mille en une journée. Trente-deux millions sur une année ? J'ai largement dépassé le cap du milliard et demi de battements. Qui s'en soucie ? Seul compte le suivant et le suivant du suivant. Le solde restant dû. Combien ? Le silence au-delà des cercles polaires. Le vent hurle. Le froid lacère. La solitude glace. Tout. Le silence absolu. La solitude. Le vide. Le néant. Rien. Personne ne veut du silence absolu. Il est chimère, traîtrise. Il est là. Il a pris possession de mon réduit. Je n'entends même plus l'essoufflement de la pompe. Plus rien. C'est impossible. Je me noie. L'eau. C'est l'eau. La destination, l'origine. Elle s'immisce, puis s'engouffre. Il est trop tard. Tu agites pieds, mains, paupières. Tu te débats, la peur aux yeux. Toute la peur du monde, concentrée en deux

billes ardentes. Toute la peur de cette vie qui s'échappe. Un espoir brûle. Une supplique. Aide-moi ! Aide-moi ! Ne me laisse pas là ! Je meurs ! Ce n'est pas possible. Non, je ne veux pas ! Lutter, refuser. Je peux y arriver. Je dois y arriver. Il me reste tant à découvrir, tant à voir, tant à embrasser, tant à aimer. Tends-moi la main ! Aide-moi ! Sors-moi de là ! Je ne veux pas finir au fond de cette piscine. Un corps puissant. Il approche. Un front fendu. Un bras décidé. Une aspiration. Une élévation. L'eau ruisselle. Une étreinte infinie. « Là, là, tout va bien. Ce n'est rien. C'est fini. Tout va bien. Ça va ? ». Des pleurs. Consoler. Ça va mieux. C'est passé. Où ? Pour combien de temps ? Ça recommencera, n'importe quand, n'importe où. L'air me manque. Respirer profondément. Très profondément. Trop profondément. S'enivrer d'oxygène. Il y en a si peu dans ce trou. Si rare. S'en gaver à pleins poumons. Vite, vite avant qu'il se volatilise par les pores de l'enfer. Vite, très vite. Trop vite. La tête me tourne. Ça bloque, là, au thorax. Ça coince. Ça ne monte plus. Ça ne descend plus. Ça brûle. Un claquement. Un sursaut, non une déflagration, une décharge de cent mille volts me pourfend le corps de la tête au pied. C'est le noir le plus complet. Non, le blanc, une nouvelle fois. Et personne pour me sortir de là. Ma respiration s'arrête. Ma tête flambe. Mon souffle s'étirole. Mes muscles se cabrent puis se recroquevillent l'un après l'autre, un fœtus désarticulé, tordu. Ils se pétrifient. Tout s'arrête. Il ne me reste que la terreur, le vide, la terreur du vide, du silence absolu, du néant. La terreur.

La terreur.

La terreur.

La terreur.

Une deuxième décharge. Plus sourde que la première. Mon corps bondit d'un demi-mètre. Il ne résiste plus. Il n'a plus la force de combattre. Le nœud se resserre autour de mes membres, de ma gorge, de mon cœur. J'entends ses battements furieux, désordonnés, désolés.

« Désolé, il n'y a plus rien à faire pour lui. Il est cuit ».

J'abandonne. Je m'abandonne. La partie est finie. C'est bon. J'entre dans l'autre territoire. Ici, je ne souffre plus. Enfin ! Je suis bien, en moi ou hors de moi. Qu'importe. Je ne sens plus la cangue autour de ma gorge desséchée. Je ne sens plus les rivets plantés dans les mollets et les cuisses. Je ne ressens plus la moindre douleur, ni la mienne, ni celle du monde.

Je ne ressens plus rien d'autre que l'être. Être. Je suis donc vivant, ou mort, car si on est vivant, on est aussi mort. Mort, on est encore. Mort. Ce n'est qu'un simple changement d'état. Je suis encore. Je n'ai cessé d'être. Je ne peux cesser d'être.

Mais je sens encore. Est-ce là le propre des morts ? Sentir l'impact d'une paume sur mes joues sans vie. Une, puis, deux, puis trois. Un deux trois, un petit pas en avant Maria, un deux trois, un petit pas en arrière. Sentir le sang refluer vers ces joues qu'une main étrangère s'ingénie à buriner.

Ouvrir les paupières et discerner deux ombres cagoulées. Ouvrir les oreilles et entendre le son de leurs voix rauques et froides.

- Il revient à lui.
- Il m'a fait peur, ce con. J'ai cru qu'il y passait.

- Relax. Ça va aller. J'ai déjà vu ça. Ça impressionne mais c'est rien de grave. C'est juste une grosse crise d'anxiété. Ça fout les boules mais y a pas danger et ça laisse pas de trace.
- Ouais, ouais, on voit bien que c'est pas toi qui le dorlotes.
- T'inquiète, il en a encore sous le pied.
- On en est où avec Madrid ?
- J'en sais rien. On ne me tient pas au courant de ce genre de truc.
- Font chier !
- Bon j'en parle à Txole et je te dis quoi, mais là, je dois y aller.
- Eh ! Mais qu'est-ce que je fais si ça recommence ?
- Tu lui colles un sachet en papier sur la bouche. Ça le calmera.
Au pire, il tombe dans les vaps.
- Quoi ! Tu déconnes !?
- Ho, ho, t'aurais pas un peu aux taquets, des fois ? Il s'évanouit, puis il revient à lui, tout seul, comme un grand. T'as absolument rien à faire. Tu me suis ?

TEMPO

Un deux trois un deux trois. Tu es légèrement en dehors du tempo. Il est vrai que ton cavalier te conduit très mal. La bride pendouille lamentablement. Les juments les plus sauvages apprécient les coups de badine. J'aime la façon dont tu bouges le cul. Rond et ferme. Il n'a pas encore été puni par le temps.

Il est plus jeune que toi. Un peu plus jeune, deux ou trois ans. Il serre les mâchoires. L'intellectuel de service avec ses petites lunettes de bibliothécaire gauchiste. Concentré et grave comme un pape. Je ne sais pas ce que tu fais en sa compagnie. Toi non plus. Tu ne devrais pas tarder à le remercier pour la balade.

Je sens un volcan, là, sous ces vêtements. Une jungle pourpre. Un buisson de fleurs carnivores. Une poitrine arrogante et ferme. Environ trente ans. Une petite trentaine. Célibataire sans autre perspective que cette ombre d'homme.

Un deux trois un deux trois. Changement de cavalier. Le gamin renâcle. La perfidie est privilège de ceux qui ont vécu. Il reste planté au milieu de la piste avec une boulotte qui n'aurait jamais dû enfiler de jupe. Je te prends la main gauche. L'autre main frôle une omoplate. Une impulsion ferme dans le dos. Tu souris. C'est la première fois ce soir.

Je l'admets. J'ai tendu mon piège. Je savais danser la salsa avant de fouler la moquette grenat du palais. Nuria n'avait pas la moindre idée de ce talent caché. La danse ne l'a jamais beaucoup excitée. Elle est plutôt casanière. Elle préfère s'occuper de la maison et de l'éducation des enfants. Le problème c'est qu'il n'y a plus d'enfants. Ils ont quitté le temple et l'ont laissée seule avec son intérieur poli et ennuyeux.

Je ne la touchais pratiquement plus. Elle a commencé à s'inquiéter pour son corps. Elle s'est inscrite à un cours de tennis. Un gaucher à la peau ferme et cuivrée, aux cuisses puissantes. Réveil de désirs laissés en friche. Elle a prolongé ses leçons au-delà de la tombée du jour. Je n'ai rien dit. N'avais-je pas tiré le premier ? Voyages d'affaires. Jambes effilées. Culs bondissants. Lèvres humides et généreuses. Buffets qui refusent de s'écrouler. Aisselles lisses. Cous graciles. Le chant du cygne. Pourquoi aurais-je été le seul ?

Tu es différente. Il y a là autre chose, je le sens. Je n'arrive pas à le définir pour l'instant mais ça m'inspire une violente excitation. Tu transpires légèrement.

Un deux trois un deux trois. Hop, une pirouette ! La première que tu réussis. Jubilation partagée. De ces yeux naissent la plus douce des caresses et la plus tranchante des lames. Du fer en fusion. Deux décennies nous séparent, ma belle. Tu ne vas pas m'enflammer si facilement.

Tu t'échappes sans saluer. L'aspirant a été sauvé par le professeur. Il est toujours aussi raide et lourdaud. Un type pareil doit être un désastre au lit. Du calme, Iñaki. Quelque chose en lui a dû éveiller l'attention de cette femme. Il faut creuser.

Au début, ce ne sont que des détails insignifiants : des rides qui s'étalent au grand jour alors qu'elles sont installées depuis plusieurs années, des soupirs qui roulent doucement vers les ronflements. Des pages écornées. Te souviens-tu du jour où ? Je m'en souviens, bien sûr. La détresse dans le regard ; l'heure du feint a sonné. Ce bateau flottera tant que nous tairons ça. D'accord, feignons ! Nous tirerons bien quelque chose de cette routine. Une assurance-vie souscrite par le couple. Les célibataires vivent comme des rois mais meurent comme des chiens. Sommes-nous déjà morts ?

Tes mains me le disent chaque fois que nos souffles s'enlacent. Et toi, avec ce pantin aux membres rigides. Il est assez grand et de constitution plus forte qu'il y paraît à première vue. Il se méfie de moi. Il a raison.

Il parle de politique, de la nécessité de créer un mouvement solidaire pour contrer les effets funestes du capitalisme sauvage. Je lui réponds que j'aime l'audace. Tu bâilles. Ses mains tremblent. Déjà vaincu ? Il faut faire face, tудieu ! Ne me laisse pas entendre qu'une telle femme ne mérite pas qu'un tendron donne, au moins, sa vie pour l'arracher aux griffes d'un tigre grisonnant ? Ce que je fais ? Je suis le patron d'une usine qui produit du carton ondulé. Une affaire que j'ai héritée de mon père. Eh oui, un capitaliste, mais pas sauvage. Tu ris. Il enrage. Respectueusement. Il est bien éduqué. Tu les préfères plus incisifs, plus sarcastiques, mieux campés, mieux trempés. On se voit demain ? Bien sûr, ma belle, nous nous voyons demain. Et après-demain aussi.

Peut-être aurions-nous pu sauver plus que les apparences ? Vingt-huit ans. La moitié d'une vie. Ma moitié. Le compte est bon. Mon compte est bon. Les gens raisonnables savent qu'ils ne doivent pas trop en demander. Nous avons été des gens raisonnables. Nous avons atteint notre pic. Tu as donné la vie. Deux enfants merveilleux. Je ne t'en remercierai jamais assez. J'ai été heureux durant de nombreuses années. J'ose croire avoir été un bon mari. Je t'ai donné de la sécurité et du plaisir, dans quel ordre je l'ignore. Un peu faisandé

peut-être. Le commandement déteint sur le commandeur. Le commandement suppose le sens des responsabilités. Autant de légèreté qui s'évapore.

Tu es revenue. Le morveux a fait une sortie de route ; conscience diffuse de son incapacité à détourner la rivière de son lit. Il ne lui restait que l'orgueil, cousin de l'inexpérience. L'impétuosité ne marche que dans les publicités. Tu as planté ton dédain, un baiser sur le front, une fin de non-recevoir. Tu ne m'as plus parlé de la soirée. Tu as disparu au bras d'un Argentin surfait.

Tu reparais, seule, le jour suivant.

- Grippe fulgurante, diagnostiques-tu.
- Ce n'est pas courant au milieu de l'été.
- C'est vrai mais nous parlons d'une personne peu commune.

Tu ris. Tu m'entraînes.

« Je suis sans partenaire. Tu me guides ? ».

Tu as l'air un peu moins nerveuse que les autres jours mais le rythme n'est pas ton fort. Pas d'importance. Tu apprendras. Tout s'apprend. Ou presque.

Tu connais un bar au coin de la rue. Ils y servent les meilleurs gins fizz de la ville. Tu as étudié à la Sorbonne. Tes grands-parents ont dû s'exiler au-delà des Pyrénées. Tes parents sont restés de l'autre côté

jusqu'à ce que les dernières miettes du satrape fussent dissoutes. Philologie hispanique, française et germanique. Une étrangère dans son pays. Tu es traductrice et interprète. Tu aimes tendre des ponts entre les cultures et les civilisations, faire connaître des écrivains oubliés. Ah hem, je fais pâle figure avec mon roman à l'année, dans les meilleures années.

Tu brûles. La passion dans les pupilles. J'aimerais nager, là, nu, dans ces lagunes cristallines. J'aimerais te chasser entre les algues. Tu abrites ce qu'aucune femme ne m'a laissé entrevoir. Je ne sais pas encore comment parvenir à te convaincre de partager cette folie avec moi mais je ne pense pas abandonner.

Tu t'es donnée entière. Ce n'était pourtant que notre premier éveil. La nuit s'était tordue. Mélange de pudeur et de culpabilité. Peut-être l'intuition qu'il s'agissait d'autre chose qu'un coup de reins réparateur. J'avais coincé dans les premiers lacets.

Tu l'étranglais quand je me suis réveillé. Tu étais sur le point de l'engloutir. Je tanguais entre rêve et réalité. Le va-et-vient de tes lèvres leva le dernier doute. Je t'ai aimée après t'avoir désirée. Je t'ai comprise après avoir joui de ta sagesse viscérale. Je t'ai reçue après ton déchaînement. Tu t'es lovée sur mes cuisses, la tête sur mon sexe rassasié.

Oui, je reviendrai. Toujours. Sous ta férocité se dissimulent des vacillements, des peurs qui cherchent ce phare où elles iront se disloquer. Tu n'as pas besoin de mots. Ton regard suffit.

L'évidence s'installe, très vite, naturellement. Nous ne nous quittons plus. Tu as toujours été là. Je l'ignorais, c'est tout. Nous ne savons rien l'un de l'autre, ou si peu, des apparences, des pistes. Et

pourtant. Le doute n'a pas de place. Nos existences s'emboîtent, deux formes complémentaires, destinées à s'unir, sans qu'il faille exercer la moindre pression. Je pensais ces rencontres réservées à ces comédies romantiques qui t'exaspèrent, sauf après avoir fait l'amour toute l'après-midi dans ton canapé moka, une bouteille de cariñena à portée de main.

Je te cherche. Nous partons pour Séville, un week-end en amants illégitimes. Tu es là quelque part dans cette gare à farfouiller, à la recherche d'un bouquin. Il faut toujours avoir un roman sur soi. Pour en faire quoi si nous voyageons ? Parce qu'il ne faut pas s'arrêter en si bon chemin et s'astreindre à une seule évasion quand on peut multiplier les univers. Je ne suis pas sûr de comprendre mais je te suis.

Je te cherche. Je te vois, sans te reconnaître. Je suis là sans y être. Je te vois, ce bonnet chamarré et ces mèches désordonnées qui s'en échappent, cette main gantée qui caresse, rêveuse, le dos de polars endormis sur un présentoir giratoire. Je ne te reconnais pas mais tu me plais immédiatement. Toi, une inconnue, pourtant. Infidélité, déjà ? Si tôt ? Non, c'est autre chose. Une impression qui se reproduit, qui se reproduira, qui se reproduira chaque fois que j'oublierai qui nous sommes.

Tu veux un enfant. Il est temps. Tu as cherché, recherché, remué chaque centimètre carré de cette terre pour trouver celui qui serait digne de t'ensemencer. Tu veux que je sois le père, pas seulement le géniteur. Peu importe que je le sois déjà. C'est mieux. Il est trop tard pour les atermoiements.

Nuria n'a pas explosé. Elle m'a regardé avec un mélange de molle surprise et d'amusement contenu. « Je te comprends, Iñaki ». L'absence de pleurs m'a laissé un arrière-goût d'amertume. Mon départ aurait dû provoquer un tremblement de terre. Je lui ai proposé de garder la maison. « Non, merci, je préfère laisser le passé derrière moi. Et puis... elle ne m'a jamais beaucoup plu ». Et pourtant, à la voir frotter les sols jusqu'à les arracher, polir les chromes et lustrer les boiseries, j'aurais juré que cette maison était une excroissance de son moi le plus profond.

Une pension annuelle de douze millions lui convenait parfaitement. L'huissier s'est étonné de notre complicité. « Ne vous seriez-vous pas trompés de salle ? Ici, on ne traite que les divorces ». Vingt-huit années de vie commune gommant les aspérités.

Nous avons trinqué à notre nouvelle vie. Le gaucher musculeux s'est révélé un excellent substitut. J'ai vu briller dans ses yeux une beauté que je pensais éteinte à jamais. J'ai levé mon chapeau au roi de la terre battue. J'ai toujours trouvé le tennis emmerdant. Nous avons trinqué. Je l'ai prise par la taille et nous avons sillonné les vieux quartiers comme deux amants tombés de leur nuage.

- Oui, plus jeune, vingt-trois ans.
- Évidemment !
- Tu es très belle, Nuria. Je suis jaloux, là.
- Arrête de radoter. Ça fait des années que tu as déserté mon corps.

Nous avons fini par nous rencontrer dans une salle de fêtes. Vous vous êtes saluées. Vous avez échangé quelques mots sur la vie. Le

gaucher et moi nous sommes repliés sur le sport. Il avait échoué aux portes de l'ATP et s'était consolé en partageant son savoir-faire avec le commun des mortels. Comment pouvait-il regretter un choix qui avait mis Nuria sur son chemin ? Pour peu, j'en aurais pleuré.

Les balbutiements de la maternité ont balayé les derniers vestiges de ton anxiété instinctive. Tu as recommencé à croire au bonheur. Tu savais qu'il était là, lové dans ces espoirs que tu n'osais hisser, de peur de revivre la douleur enterrée.

Ce sculpteur mégalomane t'avait souillée comme un paillason auquel on ne prête pas la moindre attention. Tu le vénérais. Tu l'idolâtrais. Tu lui avais tout abandonné, jusqu'à l'enfant sacrifié à ses rêves vaniteux.

J'ai lu un article sur l'une de ses expositions. Des rayons de paille pétrifiée jaillissaient d'un puits d'acier. Je n'y ai rien compris. Je n'ai jamais compris grand-chose à ce genre de trucs.

Mais tu l'as aimé, son art, son – comment l'avait-elle décrit cette journaliste certainement sous le charme de son sourire carnassier ? – « indomptable fougue qui donnerait le vertige au dernier des incultes » – sa volonté clamée haut et fort de lutter à mort pour « le droit de créer sans frein ». Je n'ai jamais pu encadrer ces parasites prétentieux et gonflés d'ingratitude. Pour qui se prennent-ils ? Le centre de l'univers, les guides de l'humanité ? Mais tu l'as aimé, lui, l'artiste qui te refusait la procréation, la plus noble création qui soit.

Je vais être père, une nouvelle fois, à l'automne de ma vie. Je caresse ton ventre. Nos yeux dansent. Qui suis-je pour mériter tout ça ?

LE SEUL PARDON POSSIBLE

Ils me tuent. Cette fois, ils me tuent. Qu'ils me tuent, putain ! Une balle dans la nuque. Une seule balle. Je ne résisterai pas. Je ne sentirai rien. Je ne sens plus rien. J'erre dans une substance indéfinie. Ni nez, ni langue, ni oreilles. Les yeux non plus.

Les nuits se font longues. Avant d'entrer dans cette grotte, l'insomnie ne m'avait jamais vaincu, ni même approché. Je dormais du sommeil du juste, celui qui n'a rien à se reprocher parce qu'il sait que tout est perfectible, que l'apogée s'éloigne à mesure que l'on tente de l'atteindre.

Ici, pas d'apogée. Un gouffre seulement. Une trêve ne me déplairait pas. Un peu de lumière.

Elle est très longue cette nuit. Longue et noire. Une encre épaisse, grasse, dans laquelle ils veulent m'asphyxier. Une autre vilénie. Ils bégaiement. En vérité, leur siège n'a jamais été si pressant.

Ça va comme ça. Je n'ai pas besoin de lumière. Je sais parfaitement où se trouvent tous les objets de cet univers fini : le lit ou plutôt le matelas, la chaise, qui est en réalité un tabouret, la table, qui est très basse, le seau pour la toilette, le seau à déjections au fond duquel repose un étron récemment décédé, et bien sûr, le Guernica.

Je ne vois rien filtrer sous la porte. Parfois, on perçoit, en tout cas je perçois, un rai de lumière qui tente une timide percée. Aujourd'hui, il brille par son absence. Peut-être un ouvrier de la mairie a-t-il commis une gaffe et provoqué un court-circuit qui a privé tout le quartier d'électricité ? Ou alors la junta libératrice a-t-elle décidé un plan d'austérité ? Les explosifs sont assez onéreux, sans parler de l'entretien de tous ces professionnels de la terreur.

Ils pensent que je ne leur poserai aucun problème. Je suis à leur merci. Ils tiennent le flingue par la poignée. Il ne leur reste qu'à appuyer sur la détente.

D'accord. Ils veulent juste m'effrayer avant d'en finir. Leurs menaces ne m'ont pas brisé et ils veulent me le faire payer.

- Voyons, monsieur. Il faut prendre certaines précautions.
- Je vous entends bien, monsieur le commissaire, mais, dites-moi une chose : regarder tous les matins par la fenêtre pour m'assurer que personne ne me surveille, passer un miroir sous ma voiture avant d'y monter, prier avant de démarrer, ne laisser aucune fenêtre ou porte dans le dos les empêchera-t-il de me tuer au bout du compte ?
- Il s'agit de minimiser le risque.
- Mais le risque zéro n'existe pas, nous le savons tous les deux...
- ...

- Aussi, si vous n’y voyez aucun inconvénient, je continuerai comme si de rien n’était. Il est hors de question d’inquiéter ma compagne. Elle est enceinte.

Comment est-elle l’obscurité, là, à l’intérieur ? Le fœtus est aveugle. Il entend, ça oui. Il sent les fluides maternels couler dans ses organes incomplets, les mains de son père qui tentent de communiquer, langage impuissant à cent milles de la musique tendue entre la mère, le fils et l’esprit saint. Mais il ne voit pas. Je suis le fœtus de la mère immaculée. Elle m’expulsera de sa matrice quand ils en donneront l’ordre. Voilà pourquoi tout est sombre.

Je sais qu’elle est là. J’entendais encore les battements de son cœur, il y a peu. Machine diabolique de régularité. S’ils m’échappent maintenant c’est parce qu’ils font désormais partie de mon être, parce qu’ils se confondent avec les battements de mon propre cœur, de mon propre corps que je ne sens pratiquement plus.

Il se peut que je souffre du premier contact avec la lumière. Il n’est de plaisir sans souffrance, de prix sans conquête. Ils n’ont pas encore coupé le cordon. Miséricorde de ceux qui nous surveillent. La cécité est un leurre. Si tu ne vois rien au dehors, regarde à l’intérieur. Tu y trouveras la paix que tu cherches sans répit. S’ils ferment la porte, échappe-toi par le chas des rêves. Ils ont ton nez, ta langue, tes oreilles, tes yeux, ton corps entier mais ils n’ont rien s’ils n’ont pas tes rêves.

Ils me font de la peine. Ils ont un nez, une langue, des oreilles, et même des yeux mais ils sont aliénés. Ils ne s'appartiennent plus. La violence et la haine les enferment dans des prisons sans pardon. Je suis plus fort qu'eux.

Je dois à nouveau me soulager les sphincters. Si je tenais l'enfant de salaud qui a semé ces océans de choux. Je chie de l'eau avec ce régime spartiate. Ben voyons, voilà que l'appendice caudal s'y met aussi. Il veut siffler tout son soûl. Merde, j'ai manqué la cible. Je sens un ruisseau brûlant s'ouvrir un chemin entre la plante de mon pied droit et le sol.

Pourquoi font-ils tout ça ? Elles doivent être impérieuses ces raisons qui les poussent à me réduire à l'état larvaire. Ferme-la, traître de merde ! Tu n'as pas voix au chapitre. Les pourritures dans ton genre nous les balaierons avant d'ériger la nouvelle *Euskal Herria*. Bon, je vois qu'il n'y a pas lieu de discuter. Vous êtes illuminés par la raison et je suis aveugle. Bien, je cède, mais s'il vous plaît, rendez-moi la lumière, je n'arriverai pas à m'éclaircir les idées si vous me laissez dans le noir.

Assez de cette farce. C'est la troisième fois que vous entrez dans la cellule sans allumer. Je suis fatigué. Vous êtes les plus forts. Je suis

un ver infâme qui a exploité la faiblesse du prochain, qui tire les ficelles du grand mécano à son profit et celui de l'envahisseur espagnol. Je confesse. Je vous en prie, cessez de porter ces vêtements noirs qui m'empêchent de vous voir.

Cette fois, ça devait être le gros. Le déplacement d'air était plus important. Ils ne parlent pas. Ils ne se laissent pas voir. J'ai tenté de l'agripper pour m'assurer de son existence. Il m'a repoussé. Au moins, j'en ai le cœur net. Ils sont toujours là, même s'ils se dissimulent derrière leur indifférence. Le filtre est si opaque que je ne parviens même pas à voir mes pieds.

Peut-être ai-je trépassé sans m'en rendre compte ? Je ne sens plus qu'illusions et souvenirs. On dit que l'esprit tarde à s'éteindre, qu'il rôde dans les parages de son dernier souffle.

Je les vois, mes parents, les parents de mes parents et une légion d'ancêtres. « Bonjour maman, bonjour papa. Nous nous retrouvons enfin ».

C'est une réunion en grande pompe, comme nous n'en avons jamais connue. Tout le monde est là, sauf les vivants. Ils avaient donc raison. Il existe un monde parallèle où la vie suit son cours. Un cours distinct.

- Je ne vous ai rien apporté. Ils m'ont eu par surprise. Je ne m'attendais pas à ce que cela se passe à ce moment. Je croyais qu'il

n'y avait rien derrière le rideau. Je me réjouis de vous voir même si j'aurais préféré le faire en d'autres circonstances.

- ...
- Qui est cet homme ? Je ne le reconnais pas.
- C'est le gardien. Nous avons tous un gardien mais ne t'inquiète pas, il est très discret.
- Que sert-on à manger ? J'aimerais tant des langoustines en sauce verte et une mousse au chocolat. Oh oui, une mousse. Ça fait des lunes que je n'ai pas dégusté de dessert. Ils disent que les desserts sont superflus.
- Ici, on ne mange pas plus qu'on ne boit. Ce n'est plus nécessaire.
- Mais alors, que fait-on ?
- On ne fait rien.
- Comment ça, rien ? Mais je ne veux pas ne rien faire. Je ne supporte pas le vide. Je ne veux pas être ici.
- Nous regrettons ce qu'ils t'ont fait, mon fils.
- Si je pouvais, j'empoignerais une mitraillette et j'en ferais des confettis.
- Tu dois leur pardonner. Ton nouvel univers est régi par la loi du pardon. Comprends-moi, mon fils, il ne s'agit pas d'une contrainte mais d'un itinéraire personnel, une étape qu'il convient de franchir pour se défaire des derniers liens avec la haine.
- Comment leur pardonnerais-je ? Regarde ce qu'ils ont fait. Écoute les pleurs de mes femmes, de mes enfants ? Comment leur expliquerais-je que j'ai absous mes assassins ? Je ne suis pas un saint. Je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais.
- Ne le fais pas pour eux ! Fais-le pour toi ! Fais-le pour reposer en paix. Fais-le pour que tes enfants se réveillent dans un monde meilleur.

- Tu es devenu croyant ?
- Non, mon fils, je suis devenu mort. J'ai suffisamment appris de mon inexistence pour tirer les conclusions appropriées. Aie confiance en moi. T'ai-je jamais menti ?
- Tu m'en demandes trop. Je ne suis pas prêt.
- Je ne te demande rien. Le pardon est un présent que l'on s'accorde. Ce sera le premier présent de ton baptême. Ici, il n'y a pas de place pour le remords. Ici tout est pardon et commisération. Ils sont sur la mauvaise voie. Ils se laissent tromper par leur rage mais ils devront bientôt déposer les armes et partager la terre. Tu verras que leur repentir leur sera terriblement douloureux. Tu dois les aider et non te laisser aveugler par ta souffrance.

Pardonne, pardonner ! Tant que je hais, je vis. Ça brûle. L'estomac. Tendre la main qu'ils rejettent. Tu dois être fort, Iñaki. Pardonne. Être plus fort.

- Vas-y !
- Papa !? Tu es toujours là ? Je suis donc mort. Je continue de sentir mon corps, quelque chose pour le moins. Le va-et-vient régulier de mes poumons, les coups sourds de mon cœur, la chaleur du sang dans mes veines. Regarde ! Je me lève. Putain, le seau plein d'excréments et je ne sens rien ? Les ectoplasmes peuvent-ils sentir ? Sûrement pas. Mais je peux frapper le mur. Aucun spectre ne peut faire ça. Je suis debout, prêt à l'affrontement.
- Quel affrontement, mon fils ? Reconnais-le, tu ne peux rien contre eux, pas de cette façon. Ils ont des armes. Tu es leur otage. Ils décident. Tu n'arriveras à rien par la force. En revanche, si tu cesses de les maudire ils ne pourront plus rien contre toi. Pardonne-leur et ils deviendront tes prisonniers.

Change la perspective. Fixe les règles. C'est la seule manière de les surmonter. Tu comprends ? Il règne ici une force hors du commun qui dépasse nos ambitions. Agenouille-toi ! Tu n'es qu'un chaînon. Ton destin n'est pas le fruit du hasard mais d'un schéma dont le dessein t'échappera tant que tu ne renonceras pas. Tu verras, tu te sentiras soulagé, léger, intouchable. Accepte la défaite comme une offrande.

- C'est impossible... je... je ne peux pas... mais... dis-moi... papa ? Papa !?
- ...
- Tu m'entends ?
- ...
- Où es-tu ?

Tant de sagesse me fera vomir. Il se peut que je leur pardonne. Mais pourquoi, bordel, ne veulent-ils pas allumer ?

Je sais, le pardon n'a jamais été mon fort. Tu m'as appris à faire face à l'ennemi, à ne rien céder. Ce fut le prix de ma survie et, à vrai dire, je m'en suis bien sorti, jusqu'à ce qu'ils me jettent dans ce trou. Tu veux que je tourne le dos aux principes sur lesquels j'ai bâti ma vie ? J'entends bien. Je fais face à des circonstances exceptionnelles.

Il ne s'agit plus de vivre mais de mourir. Quelle autre issue ? Je dois me préparer.

Combien de condamnés se voient-ils reconnaître le privilège de penser au moment fatal ? Le klaxon de l'autobus qui va renverser la vieille distraite lui autorise à peine un cri de stupeur. Le cancéreux en phase terminale flotte dans un nuage de narcotiques qui lui font confondre le royaume des kaléidoscopes avec la béatitude. Le culturiste forcené ressent une détonation dans la poitrine, rugit et s'effondre sous le regard séduit du miroir. L'héroïque soldat n'a que le temps de poser une main crispée sur son intestin cavaleur, de s'exclamer : « putains de yankees, rouges, noirs, jaunes, vous m'avez eu ! » et de se désagrèger dans la fange d'une lointaine jungle avec la vague incertitude qu'il sera décoré. Moi, j'ai tout mon temps. C'est même le seul capital pour lequel mes geôliers ne me demanderont aucun compte.

Assez de plaintes, Iñaki. Dans le fond de ta cellule, tu es un privilégié. Tu peux manger ta mort, pisser ta mort, chier ta mort, marcher avec ta mort, parler à ta mort, dormir sous ta mort, rêver ta mort et même pardonner ta mort.

Je ne pardonne pas. Je demande vengeance. Je vous demande, à vous qui êtes libres, de crier pour qu'ils cessent de me tuer, moi, ceux qui m'ont précédé et qui me suivront. J'implore la mémoire. Indélébile. C'est le seul pardon possible.

UN CHUCHOTEMENT

Un chuchotement. Le frisson que laisse le vent sur la pointe des aiguilles. Le frémissement des nervures au passage de la rosée. Un soupçon de sève, une pincée d'humus gorgé du souffle de la nuit. Un souffle froid, non frais, bientôt chaud, ou pas. C'est l'automne.

« Lève-toi ! On part pour une balade ».

Un murmure lointain, si présent. Le bourdonnement d'un insecte tombé du nid aux premiers éclats paresseux de l'aube. Un éblouissement. Les yeux se noient dans le jour, blafard pourtant. Il n'en peut rien. Il n'y est pour rien. Il se lève, mu par une raison qui le dépasse. Tant d'abandon. Tant de renoncement. Ils clignent, rechignent, s'inclinent, émergent. La clarté retrouvée.

« Descends et marche droit devant ! ».

Le tapis moelleux rebondit sous mes pieds éreintés. Debout. Debout sans autre barrière que l'infini du ciel, qui hésite encore sur le cours à emprunter. Le pin m'érafle les narines. Un pin puissant et obstiné mais avenant. Je tremble. Le froid ? La peur ? La lueur du jour. La peau bleue, verte, jaune. Difficile de retrouver le chemin naturel des couleurs. Tout se fond en une masse indécise. Intensités diverses. L'heure n'est pas aux effusions. L'heure est à l'écoute, à l'éveil. Lent. Serein. Le dernier ?

Doucement. Doucement. Respirer. Ne plus respirer. Sentir l'air pur griller doucement les poumons qui parviennent à peine à le contenir. C'est chaud et glacial à la fois. Mon corps grésille, palpite, grince de douleur et de plaisir. Debout, droit, la tête haute, le regard fixé sur le faite des arbres.

Où êtes-vous ? Que sentez-vous ? Que pensez-vous ? Que faites-vous ? J'aimerais tant être là, à vos côtés, vous voir, vous entendre, vous respirer, vous toucher, vous prendre, vous vivre.

« Arrête-toi et ne te retourne pas ! ».

Une branche craque. Un rongeur intrigué par l'impertinence de ma présence. J'ai empiété sur ses terres. Trop imposant pour opposer la moindre résistance, la moindre revendication. S'immobiliser, courber l'échine, puis se sauver avant qu'il soit trop tard.

L'instant fatal. Il nous guette en permanence. Repousser son appel. Jour après jour. Nuit après nuit. Surtout la nuit, quand il se grime en antichambre de l'inéluctable. Non, surtout le jour. Il opère surtout de jour. Le jour lui offre bien plus d'occasions de s'exprimer. Un loup pour le loup. Des milliards de loups. Un cycle parfait. Inépuisable. Sans fin. Jusqu'à ce qu'une main vienne l'arrêter.

Un instant de plus. En jouir. Sans retenue. Le suivant viendra. Puis le suivant. Peu importe le dénouement, c'est le pas qui compte. Sans y regarder de trop près. Pas à pas. Un pas de plus. Marcher sans mur qui me rappelle à ma condition. Marcher vers vous que j'espère depuis si longtemps. Vif ou mort, mais marcher.

« C'est fini. Ils ont payé. Tu es libre ».

Il écrase sa cigarette du talon, me tourne le dos. Une porte claque. Un moteur s'éloigne.